

68e année, No 37

Montréal, 19 janvier 1957

Le Samedi

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents



Un coup d'œil, une randonnée vous prouvent qu'elle est SENSATIONNELLE

La nouvelle THRILL-POWER

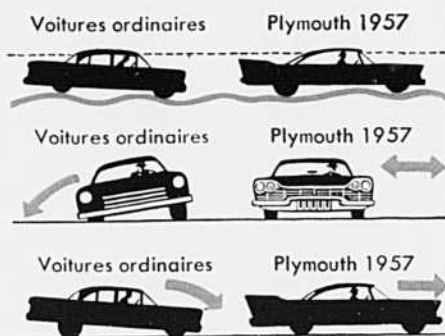
PLYMOUTH '57



Voyez-la au plus tôt—la ligne animée toute nouvelle, depuis les phares jumelés jusqu'aux ailettes arrière relevées

- * Eprouvez dès maintenant une douceur de roulement inconnue jusqu'ici, grâce à la suspension Torsion-Aire.
- * Doublez n'importe quelle voiture en toute sécurité. Les dépassements sont faciles avec l'allant Thrill-Power des nouveaux V-8 et 6.
- * Arrêtez plus vite que jamais en touchant simplement du bout du pied la pédale des nouveaux freins à contact total.
- * Prêlassez-vous dans un nouvel intérieur luxueux, splendide et confortable, aux couleurs harmonisées.
- * Touchez simplement un bouton, et le passage des vitesses se fera sans intervention de votre part. Transmission automatique éprouvée à l'usage et qui ne cause pas d'ennuis.
- * Profitez maintenant de tous les avantages de la Plymouth Thrill-Power, la voiture de prix modique la plus perfectionnée.

Roulement plus doux, maniement plus facile grâce à la suspension Torsion-Aire de la Plymouth



De nouvelles barres de torsion remplacent les ressorts à boudin désuets et permettent d'abaisser de beaucoup le centre de gravité. Ce perfectionnement, avec les nouveaux pneus ultra-souples, la nouvelle direction à faible friction et les fameux amortisseurs Oriflow, porte à son plus haut point la douceur et la stabilité du roulement.

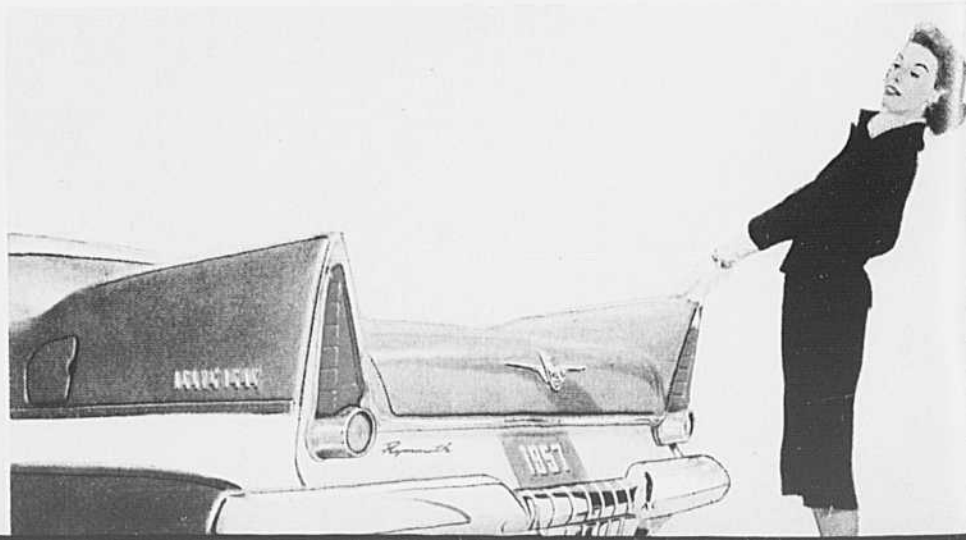
Adieu cahots! La suspension Torsion-Aire "aplanit" la route; elle absorbe les cahots avant que vous puissiez les ressentir.

Virez à plat et de niveau! Le surbaissement de son centre de gravité fait adhérer la Plymouth à la route. Le balancement latéral est à peu près nul dans les courbes.

Freinez sans plonger! Les nouveaux bras antiplongeon et les nouveaux ressorts arrière décalés éliminent pratiquement les plongeons, même dans les arrêts rapides.

CONSTRUITE AU CANADA PAR CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED

VOUS ÊTES TOUJOURS À L'AVANT-GARDE DANS LES VOITURES AU STYLE ÉLANCÉ



LES MAINS HABILES

Si vous pénétrez dans une classe moderne destinée à des enfants de 6 ans, vous êtes agréablement surpris par l'abondance du matériel aux fraîches couleurs qui s'offre à vos yeux. Le calcul, par exemple, se pare de l'attrait d'une riche gamme d'objets bien choisis. Que les bouliers grisâtres et les bûchettes d'autrefois étaient ternes auprès des jetons aux vives couleurs, des planchettes avec leurs bouchons rouges ou verts à encastrer; des colliers de perles de bois, des cartons, des boutons, qui matérialisent la dizaine ou la douzaine! Les dominos, les dés à jouer, les pépins de citrouille ripolinés, les coquillages, les marrons, se prêtent aux manipulations qui permettent de faire et défaire les quantités que le nombre exprime, de fixer dans la mémoire, la physiognomie d'un groupe d'objets. La main vient constamment à l'aide de l'esprit; elle essaie, recommence, arrange les éléments, et c'est grâce à elle que l'écolier apprend autre chose que des formules creuses qu'il répéterait sans les comprendre.

C'est à la maison, cependant, que le travail des petites mains est le plus varié, le plus profitable. Un enfant normal ne peut se retenir d'imiter les tâches qu'il voit sa mère accomplir. Vaque-t-elle aux occupations de la cuisine? il aime, à son image, battre des blancs d'oeufs en neige, tamiser de la farine, délayer une pâte; il s'exerce à transvaser des liquides, à transporter un récipient qui contient de l'eau sans en verser une seule goutte. Si la maman fait le ménage, il veut, comme elle, passer le chiffon de laine ou le balai, astiquer les cuivres, promener l'aspirateur sur le parquet. Ce faisant, il acquiert de l'aisance dans l'accomplissement des gestes utiles; il gagne en adresse. Mais aussi que d'occasions il rencontre de s'étonner, de trouver ou de recevoir des explications. Il apprend vite quelle est la pièce de l'aspirateur qu'il faut passer à maman suivant qu'elle veut nettoyer un tapis, un angle du plancher, ou les parties creuses d'un radiateur. Ainsi lui apparaît, sans qu'il soit encore capable de les formuler, bien sûr, les raisons profondes qui ont fait concevoir, mettre

au point, un instrument précis en vue d'un travail à effectuer.

Quel n'est pas le prestige des outils auprès des jeunes enfants! Quel beau cadeau à offrir à un garçonnet qu'un établi! Il pourra à son aise raboter, clouer, assembler; les filles elles-mêmes sont attirées vers ces travaux élémentaires et essentiels.

Le jeu de construction est souvent préféré des parents; il est moins bruyant, moins encombrant. Lui aussi permet des remarques qui incitent l'esprit à la rigueur et à la finesse: les emboîtements ne se font pas au hasard; la dimension, la forme des pièces à réunir, suscitent des observations fécondes. On apprend par la pratique les conditions d'équilibre des constructions échafaudées; on invente et on se répète. On s'aperçoit que certaines formes reviennent presque toujours, suivant la destination de l'objet fabriqué. On découvre l'esthétique des unes, la solidité des autres.

Quant au jeu de la poupée — si cher aux fillettes — il est l'occasion d'apprendre des comportements déjà maternels: dorloter le bébé, le tenir sur ses genoux, le changer, cela semble presque inné; en tout cas cela s'acquiert tôt grâce au beau baigneur dont la petite fille est si fière. De même ces gestes précis qui permettent de boutonner, d'agrafer, de serrer une coulisse, de fixer une épingle de sûreté, sont un bénéfice des soins que la maman en miniature prend de son cher bébé. Ils représentent une acquisition d'adresse valable pour toute la vie.

D'autres gestes utiles et que l'on peut très tôt exécuter convenablement sont ceux qui permettent de prendre soin des vêtements: étaler, défroisser les gants et les chaussettes que l'on vient de quitter, plier son écharpe, suspendre sa jupe et son manteau, bien placer ses chaussures l'une à côté de l'autre; autant de manières soigneuses qui évitent le désordre et permettent aux habits de durer plus longtemps. Les enseigner tôt aux enfants, c'est à la fois leur donner le goût de la netteté et le respect de la peine des autres.

Deux femmes de qualité étaient en discussion pour savoir laquelle céderait le pas à l'autre. L'empereur Charles-Quint, l'ayant appris, se fit expliquer les raisons de chacune et les fit venir.

— Puisque vous ne pouvez vous mettre d'accord, j'ordonne, dit-il, que la plus folle et la plus laide de vous deux passe la première.

La chronique assure qu'elles prirent le parti le plus sage: elles entrèrent ensemble.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637-K

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

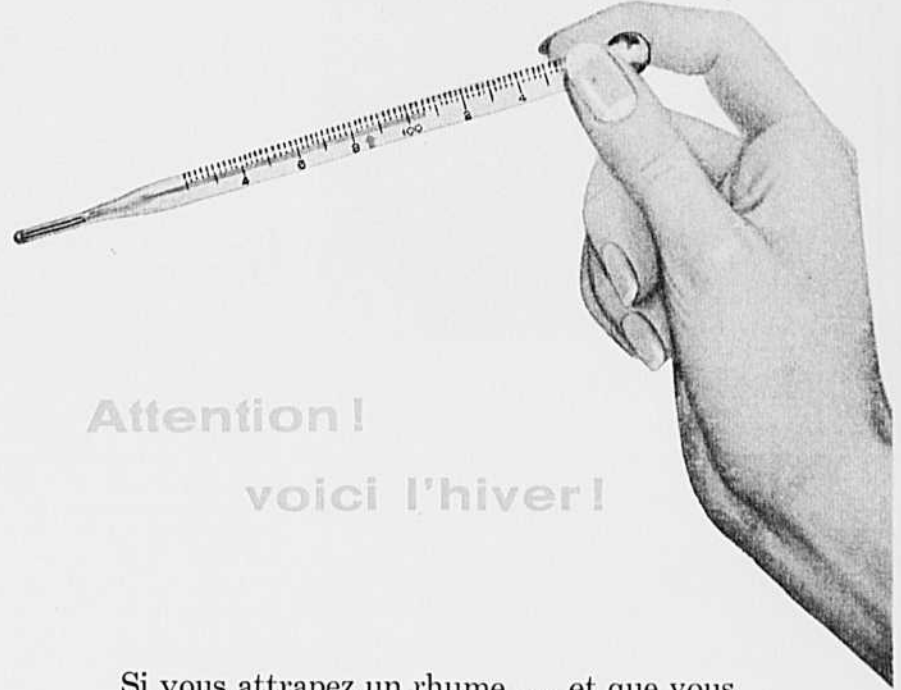
ODILON RIEUNEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Si vous attrapez un rhume... et que vous soyez pris de fièvre... appelez le médecin sans tarder et mettez-vous au lit.

La fièvre, c'est le signal de complications possibles... sous forme, soit de pneumonie ou d'influenza, soit d'infections de la gorge, des oreilles ou des sinus.

Le traitement immédiat de ces affections et de toute autre semblable et propre à la saison d'hiver, pourra donner lieu à un rétablissement rapide et empêcher une maladie longue et compliquée.

Pour prévenir un rhume, tenez-vous éloigné autant que possible des personnes qui en sont atteintes; prenez beaucoup de sommeil et de repos; veillez à ce que votre nourriture soit bien équilibrée; évitez les refroidissements, l'humidité ou le surcroît de fatigue; essayez d'éviter l'exposition aux courants d'air.

Si vous désirez d'autres renseignements utiles au sujet des affections de l'hiver, demandez la brochure de la Metropolitan, intitulée "Maladie des Voies Respiratoires".

COPYRIGHT CANADA, 1957—METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company
(COMPAGNIE À FORME MUTUELLE)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada:
Ottawa

Metropolitan Life Insurance Company
Direction Générale au Canada
(Dept. H.W.) Ottawa 4, Canada

Envoyez-m'en un exemplaire gratuit de votre brochure intitulée "Maladie des Voies Respiratoires" 17-S

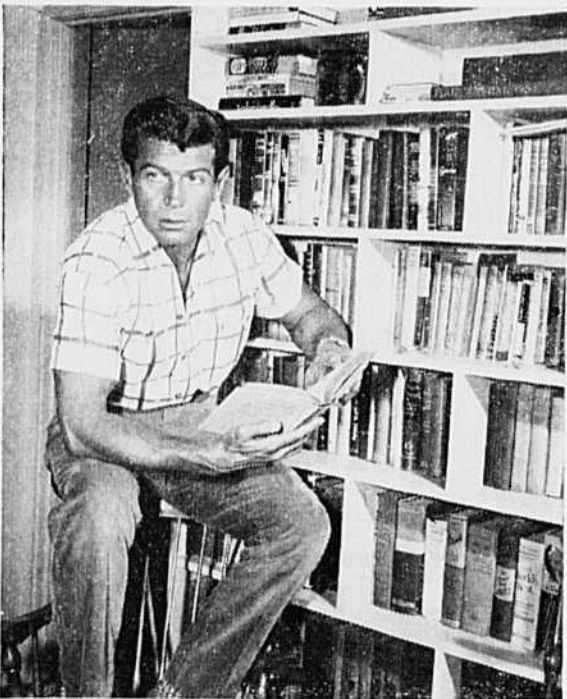
Nom.....
Rue.....
Ville.....Prov.....



Comment GEORGE NADER peuple sa solitude

— Ses livres - son chien - ses chats —

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE



CE matin-là, George Nader contemplant son petit domaine, un ranch de quatre acres sur la colline surmontant la vallée de San Fernando, à quelques milles de Hollywood.

Debout devant sa porte, il songeait, et sa songerie ne semblait pas être des plus heureuses. Pourtant, qu'avait-il à se plaindre?... Célibataire par choix, d'après toute apparence, il se trouvait aussi libre de sa vie que l'oiseau qui fend l'air et va où l'instinct le guide, sans aucune entrave à ses vœux.

Et le sol qui l'entourait, il l'aimait parce qu'il était le sien et qu'il le cultivait dans ses loisirs. Cette terre californienne qui lui rapportait au centuple, pourvu qu'il lui donnât à boire de l'eau fraîche, de temps en temps.

Puis, il y avait sa bibliothèque ornée de ses grands amis, les livres de son choix, de ceux aussi que lui avaient adressés les amis connaissant ses goûts prononcés pour la musique et la lecture.

Tout cela, avec son fidèle compagnon, son chien, Matt, et ses deux chats ne suffisait-il pas pour lui rendre la vie agréable?

Peut-être pendant quelques années, faute de mieux, tous ces «items» semblaient avoir suffi à rendre le célibat de ce beau grand homme de plus de six pieds fort acceptable, cela et son métier d'acteur dont il s'acquittait avec un succès toujours grandissant.

Grand amateur de la nature et de la tranquillité, il ne recherchait pas les lieux bruyants que l'on trouve à proximité d'une ville comme Hollywood. La compagnie d'un groupe restreint d'intimes lui avait suffi jusqu'ici, amplement. Le club des célibataires, où chacun usait d'une adroite persuasion pour croire au rare bonheur d'une liberté prolongée.

Mais il y avait eu, la veille, ce dîner-surprise organisé par deux de ses ex-camarades de vie libre de tous liens, Robert Stack et Rock Hudson, tous deux mariés depuis quelques mois. Avec leurs compagnes, ils avaient voulu faire de la réunion intime

des agapes à l'orientale en l'honneur de celui qui, dans ses messages, leur avait appris l'enthousiasme qu'il ressentait pour le Japon où il revenait après avoir tourné un film: *Joe Butterfly*. C'était le rappel de ces quelques heures au milieu de ces anciens copains et de leurs compagnes, qui le faisait rêver. — Pourquoi vivrait-il toujours seul, lorsqu'il pouvait peupler sa vie solitaire de compréhension, de gaieté, et de tous les avantages qu'apporte la vie à deux quand elle est bien comprise. A trente-quatre ans, il n'était certes, pas trop tôt pour songer à fonder une famille. Quand trouverai-je la compagne rêvée, pensa-t-il.

A ce moment, il se souvint qu'il avait un rendez-vous à onze heures, avec une journaliste canadienne, et que, libre comme il l'était, il n'aurait pas d'excuses d'être en retard. Il allait donc être tout disposé à lui raconter ses rêves d'avenir.

«Mes livres, mon chien, mon piano, mes chats, mon «ranch», cela ne peut plus me suffire. Je réalise que la vie d'un homme n'est pas complète, que sa maison est sans âme, s'il n'y retrouve, le soir, celle qui l'attend avec tendresse et joie. Va, pendant le jour, où je travaille à mon métier de l'écran qui m'est très agréable; mais ensuite il n'est pas bon à l'homme de vivre seul. Je songe sérieusement à la reine qui embellirait mon petit royaume de la vallée, à qui je procurerais mon amour et le confort, et qui, en retour, serait la lumière de ma vie, le trait d'union entre notre home et nos amis, et la mère de nos enfants».

«You are in the mood», ce matin, George, lui disait. Et cette perle, l'avez-vous trouvée?

«Pas encore, hélas. — Un jour j'ai cru voir ce bonheur à ma portée; un instant je fermai les yeux afin de mieux savourer mes espérances. Quand je regardai de nouveau, j'étais seul, désillusionné. Le bonheur entrevu avait fui, sans mot dire... Cela vous secoue un peu, et je ne cherchais plus sérieusement. Hier soir, j'ai repris confiance». Désirez-vous une compagne qui soit comme vous dans le métier?

«On ne sait jamais de quel côté nous viendra le bonheur, mais je ne rêve pas précisément d'une actrice comme compagne. Il doit se trouver quelque part une jeune femme sans autre renommée que les qualités de son cœur. La beauté n'est pas non plus indispensable».

[Lire la suite page 37]

LES SIMARD EN EUROPE

Le 21 juin prochain, trois cents ans jour pour jour après le débarquement à Québec de l'ancêtre Simard, soixante de ses descendants débarqueront en France pour entreprendre un pèlerinage de famille vers Angoulême et Puymoyen. Ils seront les représentants délégués par les quinze mille Simard d'Amérique qui reconnaissent avec fierté Noël Simard dit Lombrette comme leur unique homme-souche.

Ce voyage de groupe accompli par des Simard constitue un fait encore unique et premier au Canada français; il promet d'attirer l'attention la plus intéressée tant en Amérique qu'en Europe. Déjà l'organisation en est achevée et l'inscription des voyageurs est sur le point d'être complète. L'itinéraire qui s'étend sur une période de 55 jours, entre le 14 juin et le 7 août, comporte un circuit traversant quatre pays: la France, l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, ainsi que des séjours dans les grands centres comme Paris et Rome. Des célébrations spéciales auront lieu à Angoulême et Puymoyen, lundi, le 1er juillet, à l'occasion de la fête de Saint Cybard, un patron régional dont le nom est à l'origine de celui des Simard; les voyageurs canadiens célébreront aussi ce jour-là au pays de leurs ancêtres, la fête du Canada leur patrie.

Cet événement doit constituer une partie du programme selon lequel les Simard entendent signaler le tricentenaire de leur établissement en Amérique. Mais tous ne pouvant prendre part à cet émouvant pèlerinage, les organisateurs ont eu à cœur de fournir une possibilité de perpétuer la mémoire de ce jubilé qui atteigne le plus grand nombre des descendants et qui reste dans les familles

comme un monument durable. C'est pourquoi ils ont tenu à présenter à l'occasion de ce tricentenaire un livre contenant la biographie complète de l'ancêtre venu de France au Canada en 1657. Ce livre qui sortira des presses en fin de janvier s'intitule: *Contemporain du Grand Roi et son auteur* signe Paul Médéric; publié sous les auspices de la Société historique du Saguenay, le volume doit compter près de trois cents pages et comporter en hors-textes des reproductions nombreuses ainsi que des cartes et des tableaux. Chaque famille Simard déjà s'empresse de s'assurer un exemplaire de cette *Vie de Noël Simard* afin de le conserver comme un véritable patrimoine.

Une grande manifestation religieuse à la Basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré couronnera l'année jubilaire et lors de cette manifestation, les pèlerins revenus de France pourront présenter à toute leur parenté réunie non seulement les chaleureux souvenirs de leur voyage, mais un authentique Simard du vieux pays en la personne de Monsieur René Simard, l'actuel propriétaire de la maison ancestrale, géomètre de profession et ancien Conseiller de la République.

Beaucoup de descendants de Noël Simard qui ne portent plus son nom, soit qu'ils aient adopté un nom religieux ou qu'ils aient changé de nom par mariage s'inquiètent de savoir s'ils pourront prendre leur part de ces célébrations. Il est bien certain qu'en envoyant leur nom et adresse au Comité exécutif du Tricentenaire (Casier postal 1251, Québec), ils recevront aussitôt toutes les informations nécessaires pour assurer leur participation.



Un martyr, un symbole

Le cardinal **MINDSZENTY** personnifie le peuple hongrois et son héroïsme romantique

par CHARLES MONTAIS

La steppe hongroise est « le domaine de l'herbe, des troupeaux et des bergers ». C'est sous cet aspect virgilien qu'un spécialiste de la géographie humaine a décrit la Hongrie, le pays de la « puszta ». Entre les gros villages étirés, espacés, s'étendent des terres à blé, à maïs, à betteraves ou d'interminables prairies que foulent les chevaux, les boeufs lourds et blancs, coiffés de cornes qui en font des porte-lyre. L'imagerie a popularisé ces laboureurs et ces pâtres hongrois, avec leur haut feutre ou leur bonnet de fourrure, vêtus d'amples manteaux de drap brodés, portant boléros fleuris, chemises et culottes de toile bouffantes, bottes de cuir été comme hiver. La nation magyare est là, tout entière dans son élément dans cette plaine où la steppe d'Asie vient mourir, tandis qu'au-delà, dans la Transdanubie, le bocage reprend ses droits.

Sur cette terre, ouverte de toutes parts aux invasions, déferlèrent en 1945, sans rencontrer d'obstacle, les armées des maréchaux soviétiques Malinovsky et Tolbonkine; depuis la descente des Carpathes et la remontée victorieuse du Danube, elles n'avaient vu sur leur route que des villes qui sont, en réalité, de gros villages, jusqu'au jour où elles abordèrent Budapest et Esztorogon. Bude, en face de Pest, disputa violemment à l'envahisseur le palais royal, son fort, ses vieux remparts. Esztorogon, la capitale religieuse, dressait face aux soviets, sur un plateau, la cathédrale des primats de Hongrie.

Or, en 1945, lors de l'invasion soviétique, le cardinal Seregi, illustre bénédictin, venait de mourir d'épuisement dans un camp nazi, peu avant la délivrance. Il occupait depuis 1927 le siège primateur où sa ferme attitude lui valut l'honneur d'être persécuté par les « Croix fléchées » mouvement pro-hitlérien, et déporté par la gestapo.

Mgr Mindszenty fut appelé, le 2 Octobre 1945, par le Pape Pie XII à prendre la succession du cardinal Seregi, alors que tout s'était effondré en Hongrie: l'ancien régime de l'amiral Horthy, ce singulier « royaume sans roi », l'armée, la féodalité, la grande propriété, les « cadres » de la nation, sociaux ou culturels. Ce n'était pas seulement une défaite: c'était une révolution.

Au milieu de tant de ruines, un homme, un seul, maintenait la continuité, la stabilité, la tradition: Joseph Mindszenty.

Joseph Pehm, de son vrai nom, naquit en 1892 à Osehimindszent d'une famille modeste, puisque, dans ce pays où le régime de la grande propriété était encore en usage, elle ne possédait qu'une dizaine d'hectares.

En 1942 il avait « magyarisé » son nom pour protester contre l'ingérence des Allemands dans les affaires intérieures de son pays.

Joseph Pehm, ordonné prêtre en 1915, successivement vicaire dans un bourg et aumônier de collège, fut nommé en 1921 curé de Zalaszeg petite ville dont il devint le doyen en 1924, avec le titre d'abbé de Perno, en souvenir d'une ancienne abbaye bénédictine ruinée par les invasions turques: honneur singulier pour un prêtre encore si jeune, mais qui avait une valeur de présage. Rien d'un bénédicte dans la manière de Joseph Pehm: il fut avant tout un bâtisseur: il fonda treize paroisses, neuf nouvelles églises, dix-huit chapelles de secours, huit écoles primaires; il collabora à l'établissement d'un collège de jeunes filles; il jeta les bases d'un hôpital, installa une imprimerie et lança un journal. Comme Mgr Kettler, un des grands adversaires de Bismarck, il aimait à dire que « si Saint-Paul revenait sur terre il se ferait journaliste ».

Cette ardeur dans le ministère était liée chez lui à sa vocation; car, étant encore étudiant de théologie au séminaire, il n'avait pas voulu poursuivre ses études dans une faculté, préférant à la conquête du « bonnet carré » de docteur une expérience pastorale. En 1942, sous la pression nazie certains Hongrois, portant un nom germanique, transformé avec le temps, abandonnèrent leur patronyme magyar pour revenir aux sources mêmes de leur race: l'abbé Pehm fit le contraire; il emprunta à son village natal le nom bien hongrois de Mindszenty.

En 1944 le Pape Pie XII l'élevait à l'épiscopat, en le nommant évêque de Veszprem, petite ville de la Hongrie occidentale située entre le Bakony, vaste plateau de la Transdanubie, et le lac Balaton, la « mer hongroise », dans une riante vallée, splendide comme une corbeille de fleurs, de fruits et de moissons.

1944: La Hongrie était en guerre avec les Alliés. Le mouvement des « Croix fléchées » parti d'inspiration nazie, avait poussé le pays vers la collaboration avec l'Allemagne sous prétexte de satisfaire les aspirations révisionnistes des Magyars: politique aberrante qui aboutit à l'occupation du territoire par les armées de Hitler. Ce fut pour les vrais patriotes une période d'humiliation contre laquelle avait protesté dès la première heure le comte Teleki, président du Conseil, qui préféra la mort à la servitude et au déshonneur. Mgr Mindszenty, quoique d'origine souabe, détestait le nazisme et les « Croix fléchées »; pour la première fois il accepta de participer à un acte politique en adhérant au « Mouvement de la Fidélité » qui était destiné à contrebaler dans son pays la propagande du Troisième Reich et des Hongrois pro-hitlériens. Il prit ouvertement la protection des Juifs. Jusqu'en mars 1944 la Hongrie avait été le seul pays d'Europe Centrale où les Allemands n'avaient pu faire appliquer les lois raciales, au point que 70.000 Juifs venus pour la plupart d'Allemagne, s'y étaient réfugiés. Hitler précisément fit occuper le territoire hongrois parce que « la présence d'un million de Juifs y constituait, disait-il, une menace pour la sécurité de l'Allemagne et de son armée dans la péninsule balkanique ».



A peine installé sur le siège épiscopal de Veszprem, Mgr Mindszenty entra en conflit avec les « Croix fléchées » et fut arrêté le 24 novembre 1944, en même temps qu'un certain nombre de prêtres et de patriotes de son diocèse. On raconte qu'il se présenta aux nazis Hongrois dans sa tenue d'apparat, pour marquer d'une façon solennelle qu'il était violenté dans l'exercice même de sa charge épiscopale.

Ce fut à la veille de Pâques 1945 que l'évêque sortit de la prison de Sopron, où il avait fait pendant quelques mois l'expérience d'une première réclusion. Mais en cet hiver 1944-45, que d'événements dans son pays et dans le monde! L'armée allemande, rejetée de Russie et de Roumanie, refluit vers ses frontières, et une nouvelle invasion, celle des Russes, descendait des Carpathes, recouvrant de ses flots la grande plaine du Danube. Le long des 150 kilomètres qui séparent Sopron de Veszprem, l'évêque avait pu voir cette riche région de Transdanubie, une des plus fécondes de Hongrie, dévastée, pillée, encore frémissante de tant d'atrocités et d'exactions inutiles.

Rien dans la tradition nationale hongroise ne prédisposait ce peuple à l'établissement d'un régime communiste: il avait fait en 1919 l'expérience d'une première « République soviétique de Hongrie » née de la défaite militaire et de l'écroulement des Habsbourgs. Mais la dictature, exercée par Bela Kun, n'eut qu'une brève carrière, quoique suffisante pour faire couler beaucoup de sang: attaquée par les troupes tchèques, roumaines et hongroises anti-communistes, elle s'effondra le 31 juillet 1919. Plusieurs chefs du Parti communiste hongrois se réfugièrent alors en URSS. Bela Kun y périt au cours d'une des « purges ». Rakosi au contraire devint un des principaux agents du Komintern et ce fut lui qui, clandestinement, réorganisa en 1925 le Parti interdit. Il fut arrêté, emprisonné, libéré. Devenu citoyen soviétique, son nom figure sur l'acte de dissolution du Komintern, acte fictif du 15 mai 1943 destiné à duper l'Occident, en lui faisant croire que Moscou avait enterré l'Internationale et que chaque P.C. était indépendant du Kremlin. Cela n'empêcha pas Rakosi de rentrer à Budapest avec les troupes soviétiques et de devenir le secrétaire général du Comité Central du P.C. hongrois c'est-à-dire le communiste No. 1 de son pays, et, de surcroît, vice-président du Conseil le 15 novembre 1945.

Véritable tournant de l'histoire hongroise que cet automne 1945 qui vit surgir au premier plan un Rakosi, le futur dictateur, et un Mindszenty, promu le 2 octobre, archevêque d'Esztergom et primate de Hongrie.

[Lire la suite page 36]

L'abécédaire du SAMEDI

AVEC une angoisse particulière, les événements de Hongrie sont suivis par les millions de Hongrois vivant en dehors des frontières de leur pays.

Les "minorités ethniques" des démocraties populaires

On sait, en effet, que la Roumanie, la Yougoslavie et la Tchécoslovaquie comptent de fortes mi-



norités magyares, dont les territoires ont été détachés par les traités de 1919-20 et qui, en vérité, ne se sont jamais résignées définitivement à leur sort. La Transylvanie roumaine notamment est habitée par 1 million et demi de Hongrois, la Slovaquie (malgré des expulsions en masse, en 1945) 6 ou 700,000 et le Banat yougoslave, environ 500,000. Il faut reconnaître, d'ailleurs, que depuis 1945, ces minorités jouissent de libertés culturelles beaucoup plus vastes qu'avant et comme la situation politique et économique était également mauvaise dans toutes les démocraties populaires, toute revendication irrédentiste avait cessé. Les Magyars de Yougoslavie se considéraient même comme franchement heureux de vivre dans un régime titiste et non pas sous la dictature de Rakosi et étaient plutôt jalouxés par leurs compatriotes de l'autre côté de la frontière.

Cette paix ethnique demeurerait-elle aussi stable en cas de changement de structure politique à Budapest? Nul ne peut le prédire.

50 à 100,000 Hongrois vivent, en outre, en Burgenland (Autriche) et aussi quelques dizaines de milliers en Russie Subcarpathique, annexée par l'URSS, après avoir appartenu à l'Autriche-Hongrie, puis à la Tchécoslovaquie.

2 millions de Hongrois aux Etats-Unis

De très fortes colonies d'émigrés hongrois existent, en outre, dans presque tous les pays du monde, dont la plus importante, presque 2 millions d'âmes, se trouve aux Etats-Unis, où plusieurs villes comme Cleveland, sont peuplées jusqu'à 25 à 35 pour 100 de descendants d'émigrés magyars. Ils possèdent de nombreux journaux et jouent un certain rôle même dans la vie

politique américaine, ce qui augmente encore l'intérêt de Washington, par les événements de Budapest. Le Comité National Hongrois, sorte de gouvernement en exil, présidé par le R. P. Varga, siège d'ailleurs aux Etats-Unis.

Presque 500,000 émigrés hongrois vivent, en outre, au Canada, en Amérique Latine et en Australie, plus de 40,000 en France, 125,000 en Allemagne, 60,000 en Autriche, 30,000 en Angleterre, et plusieurs dizaines de milliers en Belgique, en Italie, en Suisse, en Espagne, au Portugal et en Scandinavie. Nul ne connaît, par contre, le total de ceux qui ont été déportés depuis onze ans en URSS.

On estime que si la Hongrie compte environ dix millions d'habitants, le nombre de ceux qui vivent à l'étranger atteint les six millions.

P. HANGYA.

BOXER n'est pas un jeu. La boxe, depuis plusieurs années déjà, souffre sans aucun doute d'un problème de recrutement. Les Fédérations de boxeurs amateurs ont de plus en plus de difficultés pour attirer les jeunes et surtout à maintenir leur intérêt pour ce sport qu'ils abandonnent souvent lorsque l'attrait de la nouveauté est passé.

Il faut avoir faim pour boxer!

Cette phrase lapidaire peut paraître empirique. Mais sur le fond elle est vraie. Penchez-vous sur l'histoire des grands boxeurs, en général vous leur découvrirez une origine modeste sinon misérable. Issus presque toujours de famille où de nombreuses bouches absorbent avidement un seul salaire très insuffisant, ils sont appelés assez vite à lutter pour leur existence. Ils apprennent rarement un métier, ce stage long, peu ou pas rémunéré, les rebute et il faut gagner de l'argent rapidement pour vivre. Ils choisissent alors des professions immédiatement « rentables »: garçon de courses, cireur de souliers etc... et comme la vie leur a donné par force le goût de la « bagarre » la boxe est le sport qui peut évi-

demment les attirer le plus; alors ils se rendent à la salle d'entraînement avec le secret espoir de devenir un jour un champion, ou, tout au moins, pour avoir la possibilité d'utiliser la boxe comme un métier de complément.

Pour certains donc, la boxe est un ultime moyen pour vaincre l'adversité; pour d'autres, elle permet d'améliorer leurs conditions de vie.

Peu de professionnels 100%

En réalité, un nombre très limité de boxeurs vivent exclusivement de la boxe. Un exemple: en France, où ce sport est pratiqué sur une assez grande échelle, sur quelque huit cents professionnels, une vingtaine seulement n'ont pas d'autres ressources que celles procurées par le noble art.

Que font les autres?

Classés en trois catégories, les pugilistes voient varier l'importance de leur salaire et la fréquence des combats proposés suivant l'une ou l'autre de ces catégories.

Dans la première de ces catégories un boxeur « tire » de la boxe une ressource annuelle que l'on

peut évaluer à 3,000 dollars environ. Les professions qu'ils exercent en parallèle sont assez diverses. Ils ont gardé, en général, le métier qu'ils ont appris: cheminot, maître-forgeron, cuisinier, mécanicien sont des métiers pratiqués par des boxeurs de second plan certes, mais qui sont, malgré tout, très connus, sur un plan national bien entendu.

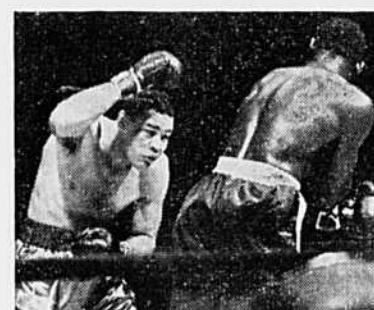
Les deux autres catégories sont évidemment moins brillantes, et souvent les risques pris par ceux qui sont classés tels, sont disproportionnés avec le maigre salaire qu'ils touchent pour un combat d'ouverture dans une salle secondaire, c'est-à-dire 30 à 40 dollars pour un combat de huit à dix rondes.

Ces « forçats » du ring, comme on les surnomme souvent, boxent presque toujours pour le seul plaisir. Les cris du public, le goût du risque, la possibilité de laisser échapper un trop-plein de vitalité sont souvent les seules raisons qui les font persévérer.

Ceux qui ne veulent pas abandonner

Il y a aussi les boxeurs qui aban-

donnent la boxe au moins dix fois au cours de leur carrière. Ce sont les irréductibles, ceux qui, par or-



gueil ou par besoin pressant d'argent, vont au-delà des limites raisonnables, risquant le ridicule ou la blessure grave. Ridiculisés ou blessés ils abandonnent toujours définitivement après un combat particulièrement difficile, mais après quelques jours, les plaies pansées, physiquement et moralement, ils reprennent le chemin de la salle d'entraînement en pensant au prochain combat qui, pour eux, ne peut être qu'une victoire, mais qui souvent est une nouvelle défaite.

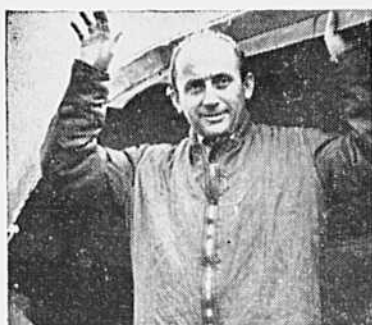
JEAN BEAUFRET.

COURRIER diplomatique. Dans cette période d'intense activité diplomatique, tous les Etats se servent d'une catégorie particulière de personnes pour le transport des documents de caractère secret, dits justement « secrets d'Etat ». La nécessité absolue et vitale de la sécurité et du secret fait, même dans notre siècle, préférer aux moyens de communication modernes, le courrier diplomatique plus lent. « Courrier diplomatique » c'est le nom des personnages de confiance, estimés, incorruptibles que l'on charge de cette tâche délicate. Chaque Etat en possède plusieurs à son service.

L'Angleterre, qui leur a donné la dénomination spéciale de « courriers de la reine », en a 24 à Londres et 23 à l'étranger.

Ceux qui vivent à Londres doivent habiter selon le règlement, « à moins d'une heure de trajet du Foreign Office »: cette condition

est requise parce que les courriers doivent toujours être prêts à partir pour l'étranger. Ils font au moins trois voyages en avion par semaine,



par exemple Londres-Rome, Londres-Paris, Londres-Bruxelles. L'unique trajet qui ne se fait pas encore en avion est Londres-Berlin.

Dans le passé, avant l'avion, ils voyageaient en train et auparavant

en diligence ou à cheval ou avec d'autres moyens; il y a cent ans un courrier diplomatique effectuait le voyage Saint-Petersbourg-Téhéran en traîneau.

L'histoire est pleine de récits et de légendes de « courriers du roi » qui portaient leurs messages au cours de voyages longs et périlleux, parsemés d'entreprises héroïques ou même d'aventures galantes. Il ne faut pas croire que dans les temps modernes la profession de courrier diplomatique ait perdu son caractère aventureux.

Au cours des 30 premières années de ce siècle, nombreux furent ceux qui payeront de leur vie leur dangereuse mission. En Angleterre, deux furent tués, deux se noyèrent, deux périrent dans un carrosse qui se renversa, un mourut d'une chute de cheval, un autre mourut gelé et un autre disparut en Allemagne sans laisser de traces. Au cours de la seconde guerre mondiale quatre

courriers périrent sur des avions abattus par l'ennemi.

Une situation typique de cette profession est la suivante: en 1782 Andrew Basilico, porteur de messages très importants de l'Italie à Londres, fut fait prisonnier par les Français. La France était en ce temps-là en guerre avec l'Angleterre. Pour que les documents secrets ne tombent pas aux mains de l'ennemi, Andrew Basilico les mangea.

Une autre aventure intéressante fut celle qui arriva à Sir Park Goff, le plus fameux des courriers diplomatiques anglais. Pendant la première guerre mondiale il voyageait sur un navire neutre en route pour la Russie, lorsque les Allemands s'approchèrent et firent arrêter le bateau. Sir Patrick exposa sa situation au capitaine et le conjura de l'aider. Ils décidèrent ensemble que si le capitaine était contraint

[Lire la suite page 42]

La vie secrète des meilleurs acteurs de la comédie animale

Epuisé par sa migration, le saumon affronte ses ennemis les plus rusés

par CHARLES MONTAIS

La rivière était parcourue d'éclairs roses. Le banc de saumons nageait rapidement à quelques pouces au-dessous de la surface. Une foule compacte qui remontait la rivière canadienne après avoir conservé la même formation serrée en plein Pacifique. Tous étaient adultes et certains avaient 6 pieds de long. Leur progression était aussi parfaitement régulière que celle des eaux dans le sens opposé. Les rayons du couchant allumaient ces reflets d'un rose orangé, donnant l'impression qu'un peu de soleil s'était éparpillé dans les eaux vertes. C'était la grande migration vers la reproduction.

Leur croissance s'était faite au cœur des eaux salées du Pacifique. Les longs fuseaux roses au fin museau effilé avaient connu les tempêtes, le ressac de l'embouchure. La prouesse qu'ils venaient d'accomplir est l'une des plus stupéfiantes du règne animal. Pour venir déposer ses oeufs à l'intérieur du pays, généralement très haut en amont d'un ruisseau d'eau douce, ils étaient revenus des grands espaces de l'Océan où, pendant près de deux ans, ils avaient parcouru d'énormes distances. Ils étaient dans leur seconde année quand ils avaient parcouru la même route en sens inverse, pour la première fois, et à présent, âgés de près de cinq ans, en pleine maturité sexuelle, ils revenaient, pour y frayer, au lieu de leur naissance.

Comment, pour retrouver les eaux natales, avaient-ils pu, sans une fois se tromper, choisir la bonne route à maints et maints confluent? On estime que pour se diriger le saumon obéit à certaines indications sensorielles, peut-être à une sensibilité chimique qui réagit à la composition particulière des eaux natales, une sensibilité si aiguë qu'elle lui permet de déceler les traces les plus infimes de ces eaux, même mélangées à des eaux d'une autre origine. Des savants ont pratiqué à ce sujet une expérience concluante, en prélevant des oeufs de saumon dans un ruisseau et en les faisant éclore dans un autre. Puis ils marquèrent les jeunes saumons nés de la sorte, qui revinrent frayer dans le ruisseau «nourricier», celui qui avait alimenté leurs premières sensations.

Tel un explorateur qui redevient citadin, le Salmo allait sans difficultés s'adapter à nouveau à la vie limitée de la rivière. Comme un éclaireur en mission dangereuse, il exerçait au maximum son ouïe et sa vue. Une ouïe et une vue différentes des nôtres. Le poisson ne possède en effet ni oreille externe, ni oreille moyenne, mais une oreille interne qui n'est pas très dissimulée de celle de l'homme. Contrairement à une croyance très répandue, l'univers des poissons n'a rien de silencieux. Mais le Salmo n'écoutait pas seulement au moyen de l'oreille. Comme le serpent, il se servait aussi de sa peau, ultra-sensible aux vibrations. Quant à sa vue, d'une extrême acuité, elle est capable de distinguer les couleurs, au moins, nous le savons, les plus nettes et les plus violentes.

Depuis que l'instinct de la reproduction l'avait, au sens le plus précis de l'expression, fait remonter jusqu'à ses sources, Salmo éprouvait terriblement le besoin d'eaux vives et bien oxygénées.

La cohorte rose mit plusieurs jours à remonter jusqu'aux lieux de ponte. Arrivé sur place, Salmo, comme tous les autres, mâles et femelles, se mit à passer et repasser sur le même point du lit. Avec une nervosité croissante, il frottait et refrottait son abdomen sur le fond, creusant peu à peu une dépression, le nid dans lequel sa femelle allait venir déposer ses oeufs, qu'il recouvrirait ensuite de sa propre semence.

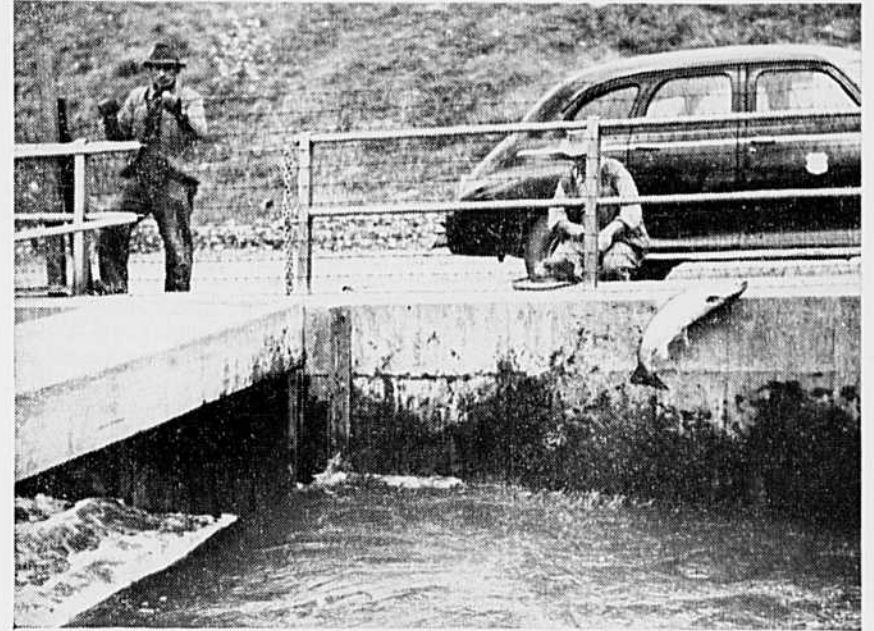
C'était fini. Salmo pouvait, avant le prochain grand voyage, reprendre son existence d'adulte, en laissant les oeufs sur le fond. Les alevins n'auraient, contrairement aux oiseaux migrateurs, besoin de nul enseignement pour accomplir les grands prodiges de l'espèce.

Cet acte si naturel de la reproduction avait causé des centaines de pertes dans les rangs serrés du banc de saumons. D'innombrables ennemis avaient guetté leur passage; grands poissons carnassiers et pêcheurs. Et dans le paysage des montagnes canadiennes où Salmo évoluait depuis la période de la ponte, remontant le torrent, franchissant les cascades avec des bonds magnifiques, de nouveaux dangers avaient surgi, dans cet air qui devenait son élément l'espace d'un éclair. C'était le vautour et le milan, et tous les oiseaux gourmands de sa chair fine, qui ne cessaient de filer au ras du torrent, avec des cris aigus, et de tourner en rond, guettant chacun de ses sauts. C'était l'ours brun, pataud mais infiniment rusé, qui n'hésitait pas à rester des heures à demi immergé, et montrait une incroyable rapidité dans sa «pêche à la patte». C'était enfin, et toujours, l'homme, muni de lignes ou de nasses.

Mais Salmo s'amusait à déjouer leurs ruses à tous. Il était expert à régler la hauteur de son bond de façon à éviter l'ennemi qu'il avait parfaitement repéré. On aimerait pouvoir dire qu'il s'égayait, en repiquant de la tête dans les flots limpides, des cris, grognements et jurons de rage des divers chasseurs dépités.

Toujours est-il qu'ayant presque rôlé le bec, la patte, ou l'appât suspect, il entendait fort bien les réactions qui suivaient généralement. Et l'intelligence du saumon mérite, après tout, qu'on lui attribue de tels sentiments. Cette intelligence n'est pas une légende de pêcheurs. Une intelligence qui demeure, il est vrai, à un étage très inférieur de l'esprit, au stade de l'instinct de conservation, mais que l'on ne saurait nier.

C'est surtout en rivière qu'il lui fallait faire preuve d'une constante vigilance pour demeurer en vie, car en mer, où il habitait les grandes profondeurs, il était difficile à pêcher, et ne craignait guère les carnassiers de l'Océan. Ici, la lutte pour l'existence était d'autant plus ardue qu'il était complètement épuisé. Depuis que ses



organes génitaux étaient entrés dans leur plus grande activité, il ne s'alimentait presque plus, vivant sur ses réserves formées surtout de graisse colorée par ce carotène rose-saumon, fournie par les crustacés qui formaient sa nourriture en mer: cette graisse qui lui fournissait sa propre pigmentation. Mais, par-dessus tout, il était épuisé par le voyage, le jeûne, l'acte sexuel. La plupart des reproducteurs mouraient de fatigue, aussitôt la continuation de l'espèce assurée. Quelques-uns seulement, les plus forts, pourraient revenir en mer, après un temps de repos, et effectuer une, et peut-être même deux autres montées.

C'est dans cet état d'épuisement que Salmo devait affronter ceux qui le guettaient à la surface du torrent. Un jour, un montagnard profita d'une distraction due à cette fatigue. En dépit de son manque d'appétit, une mouche grosse et brillante avait tenté Salmo.

L'instant d'après, il s'agitait au bout de la ligne, maintenu par sa lèvres largement percée. Le pêcheur tirait, se sentait déjà vainqueur. C'était assurément une belle prise, qu'il tenait là.

Mais il savait qu'il faut se méfier du saumon plus que de tout autre poisson. Il n'oubliait pas qu'en un certain point du torrent où l'eau avait creusé un trou dans un rocher qui se dressait non loin de la rive, presque tous les saumons qu'il avait attirés dans cet endroit particulièrement poissonneux lui avaient échappé en passant à travers le trou.

Il guettait l'agitation des eaux, cherchait à imaginer ce qu'allaient être les réactions du saumon. D'une violente secousse, celui-ci avait fait volte-face et se dirigeait résolument vers l'aval. Malgré la souffrance qui lui déchirait la bouche, Salmo comprenait qu'il lui fallait prendre l'adversaire de surprise.

Sa tactique réussit: le pêcheur relâcha involontairement sa tension. Salmo parvint à traverser le torrent dans presque toute sa largeur, et à

enrouler la ligne autour d'un gros galet invisible à la surface. L'homme se mit à courir en aval pour libérer sa ligne. Avant qu'il n'arrivât à la hauteur du galet, sa prise s'était libérée, la bouche déchirée.

Salmo remonta le courant, grognant de douleur. Il ne s'agit pas là d'une «image». Il grognait vraiment, à l'aide de cette vessie natatoire, qui sert d'organe du son aux poissons, en même temps que d'adjuvant de l'équilibre natatoire, de la respiration et de l'ouïe. Encore le saumon est-il l'un des plus silencieux parmi les poissons, puisqu'il en est qui font vibrer leurs vessies natatoires au point d'être entendus hors de l'eau comme un roulement de tambour lointain et assourdi. Certains, comme le poisson-sirène, produisent un tintement musical. D'autres grincent des dents, d'autres font entendre des claquements ou, comme les maquereaux, des grognements aussi aigus que ceux des cochons. Tous font mentir la légende du «silence des profondeurs».

Bientôt pourtant, dans sa joie d'avoir joué l'ennemi et reconquis sa liberté, Salmo ne sentait presque plus sa blessure. Il prenait plaisir à sentir ses forces lui revenir, sa nage devenant plus puissante. Il n'éprouvait plus guère de fatigue à faire des sauts de six pieds, notamment pour surmonter les remous et les retours de courant des cascades. Il arrivait à remonter des chutes d'eau verticales de dix à douze pieds de haut en prenant son élan en hauteur; puis il s'élevait en nageant. Non pas à la verticale, mais en formant avec l'horizontale un angle très ouvert. Exercé à affronter les tempêtes de l'océan en battant fortement l'eau de ses nageoires, le saumon est doué pour nager vigoureusement contre un fort courant, surtout avec l'impulsion d'un saut au départ. Notons toutefois que les naturalistes s'élèvent fermement contre une autre légende: celle des poissons qui remonteraient les chutes du Niagara...

[Lire la suite page 37]

Coeur à Tout

par JACQUELINE

♥ J'ai l'âge de sortir et de voir des garçons. Ma mère ne m'en empêche pas mais c'est chaque fois la même comédie: soupçons, recommandations, attente de mon retour et conseils qui s'adressent même au jeune homme qui vient me chercher. J'en suis gênée et humiliée.

L'ÂGE DE PAISON.

Evidemment, votre mère ne croit pas que vous l'avez... l'âge de raison! Avouez que ses conseils sont bons, mais que la façon indiscrète de les prodiguer est ce qui vous agace. Elle est maladroite en voulant bien faire; prenez le parti d'en rire. Quand elle aura vu le côté exagéré de sa sollicitude, elle sera rassurée. A moins que vous lui ayez déjà donné raison d'être inquiète!

♥ Une de mes amies a un beau teint et de jolis traits à l'exception de son nez beaucoup trop fort. On dit que plusieurs actrices ont subi la chirurgie plastique avec succès et y a-t-il du danger à tenter cette opération?

BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI!

Une question comme la vôtre demande une réponse directe — et vous aurez celle-ci du chirurgien lui-même. Je ne puis vous donner d'adresse mais je vous conseille fortement de ne prendre qu'une autorité reconnue et un attaché d'hôpital pour une aussi grave décision. Bien des facteurs entrent en cause: argent, temps perdu, etc. Le médecin vous renseignera exactement sur les risques et vous donnera une assurance que je ne suis pas qualifiée de faire.

♥ Avant mon mariage, je travaillais et gardais assez d'argent, ma pension payée, pour m'habiller convenablement. Aujourd'hui, mon mari me refuse toute pension pour mes petites dépenses et, pourtant, je fais le travail d'une domestique et il serait obligé de payer celle-ci. Est-ce juste?

LE MARIAGE EST UNE EXPLOITATION.

C'est injuste en effet et les lois ne protègent pas la femme en puissance (et comment!) de mari. Une chose que vous ne pouvez obtenir par la force se gagne souvent par la douceur — ou la ruse. Connaissez-vous le pourcentage de petite économie sur les marchés que vous faites quotidiennement? La pièce de tissu que vous ajouterez au prix des rideaux neufs? Le petit commerce que vous pouvez faire en vendant vos confitures ou vos gâteaux. Si votre mari a de la fierté, il cédera par orgueil ou par logique. En attendant, patience et courage.

♥ Comment doit-on débiter une lettre à une personne inconnue. Je dois lui écrire de la part de quelqu'un qui habite sa ville et m'a dit de m'adresser à elle?

SOUCIEUX DE L'ÉTIQUETTE.

Vous ne pouvez employer le mot «cher» ou «chère» pour une personne inconnue. Ecrivez donc «Monsieur» ou «Madame» en attendant de faire connaissance. La même règle s'applique quand vous écrivez à une personne âgée à moins

que vous ne la connaissiez assez bien pour le «chère grande amie». Terminez par «Veuillez croire» ou «Veuillez accepter» et employez «Daignez...» quand il s'agit d'un religieux ou autre personnage important.

♥ Je voudrais dire à toutes celles qui se plaignent qu'il y a un moyen d'être heureuses en prenant les pilules XXX «pour le bonheur». Je me fiche de tout comme de l'an 40 depuis qu'on me les a conseillées et le ciel pourrait me tomber sur la tête que je ne m'en apercevrais pas.

FOLLE DE JOIE.

Je crois que c'est fait et que vous ne vous en êtes pas aperçu... mais jusqu'à quand? Vous imaginez-vous que je recommanderais une marque de pilules à n'importe qui, et sans l'avis du médecin? Ces pilules du bonheur dont on fait un usage si immodéré peuvent être nocives prises à l'excès et dangereuses pour certaines personnes. Voici l'avis de deux psychiatres (les Dr Herman A. Dickel et Dr Henry H. Dixon de l'American Medical Association) qui en ont observé l'effet sur plus de huit mille personnes. (1) Préjudiciable à la santé et même à la vie des personnes qui réagissent anormalement à leur effet. (2) Danger pour la philosophie et les émotions. (3) Situation délicate pour le docteur et la médecine en général à cause de la vogue insensée de ces produits. (4) Danger social que chacun des intoxiqués perde le sens de ses devoirs et de ses responsabilités et danger plus grand qu'il ne craigne aucun danger alors que ceux-ci n'ont pas cessé d'exister... Le jour où vos «pilules du bonheur» ne produiront plus leur effet vous tomberez de beaucoup plus haut que les autres... du haut de la tour imaginaire qui vous isole de vos semblables en ce moment.



NOTRE-DAME DE PARIS

avec
GINA LOLLOBRIGIDA, ANTHONY QUINN, JEAN DANET, ALAIN CUNY, PHILIPPE CLAY, ROBERT HIRSCH.

Paris, au Moyen-Âge, le jour de la fête des fous. Pour voir danser Esmeralda sur le parvis de Notre-Dame, on délaisse le Mystère qui se déroule dans la salle des Fêtes. Comme elle est belle, étrange, fascinante, cette magnifique gitane au regard de feu, toujours accompagnée de sa fidèle chèvre Djali. Même Gringoire, l'auteur du spectacle, ne peut lui en vouloir tant il est troublé par le charme de la danseuse. Seul, l'alchimiste, Frolo, demeure dans la salle, mais d'une fenêtre, contemple la merveilleuse créature, et dans son regard brille un désir équivoque.

Du haut des tours de Notre-Dame, un être monstrueux, le sonneur de cloches Quasimodo, fixe lui aussi, de son oeil unique la splendide danseuse. La nuit venue, tandis qu'auprès d'une fontaine, Esmeralda donne à boire à sa chèvre, deux ombres rôdent, Claude Frolo et Quasimodo sur lequel il exerce une influence extraordinaire. Sur les injonctions de Frolo, Quasimodo bondit sur elle, et l'enlève. Mais, ses appels au secours ont attiré l'attention du Capitaine Phoebus qui la délivre, et séduit par sa beauté, l'entraîne dans une auberge pour lui prouver sa flamme. Mais la belle gitane, malgré le désir qu'elle en ait, se refuse à ce désir trop brutal et s'échappe.

Cependant, Gringoire, l'auteur déconfit, a pénétré, par hasard, dans la Cour des Miracles. Son impudence lui vaut d'être condamné à mort par les Truands. Une seule chance lui reste d'échapper au gibet, être

choisi pour mari par une Truande. Esmeralda intervient et sauvera Gringoire.

Sur la place publique, Quasimodo est fouetté au sang par le bourreau pour sa tentative d'enlèvement. A demi-assommé, il est la risée de la foule, seule Esmeralda s'approche de lui et lui donne à boire.

En chassant les baladins du Parvis, Phoebus a retrouvé Esmeralda et lui donne rendez-vous pour le soir même. Claude Frolo, instruit de cette rencontre, tente de l'empêcher. La jalousie le ronge, il suit les traces du Capitaine et, caché dans l'ombre, il rumine de sombres projets. Au moment où Phoebus est dans les bras de la belle gitane, il s'écroule poignardé. Esmeralda est accusée du meurtre. Elle crie son innocence mais le Tribunal où siège Claude Frolo lui-même, l'envoie à la chambre des Tortures. Sous la douleur, elle avoue tout ce dont on l'accuse. Convaincue de meurtre et de sorcellerie, elle est condamnée au gibet.

Au moment du supplice, les Truands vont intervenir pour la délivrer, mais quelqu'un les précède: Quasimodo. Tombant du ciel, il arrache la condamnée aux mains du bourreau et l'emporte dans les Tours de Notre-Dame. Là, elle est sauvée car elle bénéficiera du droit d'Asile.

Quasimodo installe Esmeralda et sa chèvre, dans une logette non loin de la cellule de Frolo, qui bien- [Lire la suite page 37]





"Airs de Noël"

La télévision pour les chanteurs et pour les comédiens a marqué une ère de prospérité tout en devenant pour eux un très bon médium d'expérience. Plusieurs seraient restés dans l'ombre et gagneraient difficilement leur vie si la situation était la même qu'il y a quatre ou cinq ans. Aujourd'hui, Claire Gagnier, Jean-Paul Jeannotte, André Turp, ne savent plus où donner de la tête, et le nombre croissant de leurs émissions réjouissent les amateurs avides de bonne musique.

Le 25 décembre a réuni dans un même programme quelques-uns de nos meilleurs chanteurs à voix. On a affiché ce titre: *Airs de Noël*.

La réalisation avait été confiée à Guy Parent. Dès le début, on a reconnu la touche très spéciale de ce réalisateur: un souci de la perfection et une recherche fouillée des moindres détails; des mouvements de caméras restreints à de très petits champs, mais toujours très efficaces; des gros plans en quantité. Le tout très visuel. Plusieurs surimpressions très habiles lui ont permis de créer toute l'atmosphère désirée. On aurait voulu voir les danseurs d'un peu plus près peut-être, surtout aux moments



SUR TOUTES LES SCÈNES

par FRANCINE MONTPETIT

où leurs silhouettes se perdaient dans les costumes noirs des musiciens. Mais on a senti tout le long de cette heure un tel désir de bien faire, un tel esprit de collaboration entre interprètes, producer et techniciens, que ce détail importe peu.

Un nom dans la distribution domine tous les autres: celui de Richard Verrault. Je serais totalement incapable de le juger du strict point de vue technique, mais je sais qu'il m'a ravie. On a dit de lui déjà qu'il possédait une des plus belles voix au monde et je serais bien prête à accepter pareil jugement. Après tout, pourquoi pas? On lui a souvent reproché cependant une certaine froideur et un manque d'intensité dans l'expression. Il a pourtant accompli des progrès sensibles depuis trois ans et nous pouvons espérer beaucoup de lui.

Claire Gagnier a apporté tout le charme de sa très belle voix dans des airs simples et prenants. La grande étendue de son répertoire et cette facilité d'adaptation qui la caractérisent, lui permettent de renouveler un tour de force à chacune de ses apparitions: ne jamais lasser le télé-spectateur. Elle jouit d'une popularité justifiée.

Somme toute, une excellente émission, précédée d'une autre non moins bonne: *Cap aux Sorciers*. Nous aurons l'occasion d'en parler.

Nouvelles et commentaires

Plusieurs comédiens ont donné des réceptions pour fêter « en famille » le Noël et le Nouvel An. Monique Lepage a convié dans sa salle de répétition tous les interprètes des *Trois Mousquetaires* et leurs amis. La soirée fut charmante.

De son côté, Bertrand Gagnon a invité chez lui les membres de l'équipe d'*Histoires du Canada*.

Yvette Brind'Amour a célébré avec sa troupe la

cinquantième de *La Petite Hutte*. Un événement d'importance.

Roméo et Juliette présenté le soir de Noël au poste C.B.F.T. avec, en vedette, la grande Oulanova, est un chef-d'œuvre de grâce, de mise-en-place et de technique. Une heure et demie d'enchantement.

Vonny a enfin trouvé un rôle dans *Sophie Magazine*. Sa participation au *Théâtre de Dix Heures* lui a valu plusieurs engagements dont un autre à la radio avec monsieur Roger Racine, réalisateur de *Sur Toutes les Scènes*. Michelle Juneau a également fait ses débuts dans cette émission. Débuts radio-phoniques, il va sans dire.

Claude Préfontaine et Jean-Louis Millette sont revenus de St-Michel-des-Saints, ravis de leur expérience. On sait que plusieurs séquences de *Rodolphe* y ont été tournées. Un incident survenu sur les lieux du tournage aurait pu coûter cher à Jean-Louis. Il est en effet tombé dans un ravin dont le fond rocheux aurait pu le blesser grièvement, mais s'en est tiré indemne comme par miracle.

Faux Départ a mérité tous les éloges. Critiques et comédiens ont été unanimes à louer le texte comme l'interprétation. Semblables réactions sont rares.

Le buffet froid du *Café des Artistes* auquel étaient invités tous les comédiens et tout le personnel technique de Radio-Canada n'a malheureusement pas eu de succès. Il était risqué d'en fixer la date le 25 décembre. L'expérience apprend bien des choses...

Roger Fournier, deux semaines avant le *Gala de Noël* était parfaitement calme comme s'il s'était agi d'une émission d'un quart d'heure. Le métier pris à *Music Hall* lui a servi encore une fois.

Lucile Gauthier est revenue d'Europe. Ses impressions sont vagues et manquent encore de précision. Détendant Paris les trois premières semaines de

[Lire la suite page 37]

EMILE GENEST a fait sa première apparition importante à la scène montréalaise dans "*Chambre à louer*" de Marcel Dubé. Genest est un fils de la vieille capitale. Il y est né un 27 juillet, il y a quelque trente ans. Là il a fait ses études, il s'est marié et il a débuté à la scène et à la radio. Pendant la guerre, Emile Genest, qui mesure six pieds et pèse 195 livres, a servi dans les Services Auxiliaires de l'Armée, puis a fait un stage dans la marine canadienne. A son arrivée à Montréal, il a tout d'abord été annonceur et vendeur au poste CHLP puis vendeur au poste CKVL. Il est entré ensuite comme censeur et traducteur à Radio-Canada. De là, il est allé faire un stage à l'agence McKim, puis vola de ses propres ailes comme "free-lance". A la scène, on a pu l'applaudir dans "*Le diable s'en mêle*" de Pierre Dagenais, et dans "*Maire et martyr*", pièce présentée en 1950 par "*Le Rideau Vert*". A la radio, ce fut dans "*Tante Lucie*", "*Y a du soleil*", "*Le Théâtre Lyrique Molson*", "*Grande Soeur*", "*Maman Jeanne*", "*La vie continue*", "*Faubourg à m'lasse*". En plus, il était annonceur officiel au Forum pour le hockey professionnel et senior. Ses sports favoris sont la pêche et la chasse et son plus grand plaisir est de fredonner des chansonnettes avec sa femme, Suzanne, une excellente musicienne. Les photos ci-contre nous permettent de voir Emile et sa femme dans leur charmant foyer. Il n'est pas besoin d'ajouter que c'est surtout le rôle de Napoléon qui a valu à Emile Genest la notoriété dont il jouit maintenant.



Au Nouveau-Québec, les apôtres de la pauvreté font des miracles pour venir en aide au peuple le plus déshérité de la terre

par JACQUES COULON

Le vicariat apostolique du Labrador comptait 11 ans d'existence le 21 décembre 1956. Onze années de vie précaire certes, mais au cours desquelles S. E. Mgr Lionel Scheffer, o.m.i., et ses dévoués missionnaires oblats ont accompli un travail gigantesque.



LE VICARIAT apostolique du Labrador est un territoire dont l'immensité même pourrait décourager l'effort des plus entreprenants : 350,000 milles carrés de toundra désertique, semée de lacs innombrables, que l'hiver transforme durant huit mois de l'année en une contrée quasi inhumaine. Une région qui correspond à la moitié de notre province, pratiquement dépourvue de toute végétation si l'on excepte les boqueteaux d'arbustes nains, d'épinettes chétives et naturellement l'épais tapis de mousses géantes qui recouvre toutes les terres arctiques ; une région aussi vaste qu'un pays comme la France, avec, au centre, ce qui est un peu l'oasis de ces terres désolées : le gisement minier. Celui de Schefferville, appartenant à l'Iron Ore Company, et qu'un prospecteur impénitent mit près de dix ans à découvrir, et l'agglomérat de maisons de bois hâtivement bâties autour des puits, est un peu la plaque-tournante de ce Nouveau-Québec situé à six heures d'avion de Montréal.

Les Missionnaires Oblats, « spécialistes des missions difficiles », comme disait d'eux le Pape Pie XI, ont fondé là-bas, malgré des difficultés de toutes sortes, une demi-douzaine de missions actives desservies par une trentaine de religieux. Ces missions sont pauvres ; elles sont pauvres parce qu'incapables de se suffire à elles-mêmes et qu'elles doivent vivre de charité ce qui est toujours aléatoire. Ainsi, chaque année, l'évêque de Schefferville doit-il accomplir le tour de force de trouver les 40,000 dollars indispensables à la survie de son diocèse, qui ne peut être ravitaillé qu'à grands frais. Elles sont pauvres, enfin, parce qu'elles se développent dans un pays trop éloigné de la civilisation, où

tout est rare et excessivement cher. Le prix de la viande est prohibitif, et la tonne de charbon, vendue dans le nord du district, revient à peu près à 100 dollars !... Inutile de dire que personne ne s'en sert et que l'on conserve pour le chauffage domestique le poêle à l'huile très malcommode. Il est vrai que l'Esquimaux, dans son igloo, ne demande pas un chauffage excessif pour deux raisons : d'abord parce qu'il est, pour reprendre l'expression de Monseigneur Scheffer, « une fournaise vivante », dont la réserve en calories est surprenante, et aussi que sa maison de neige s'évanouira en gouttes d'eau si la température dépasse une trentaine de degrés. Mais il n'en va pas de même du pauvre missionnaire dont l'endurance au froid est moins solide.

— Les problèmes que nous connaissons, me confiait un missionnaire de Great Whale River, sont à peu près ceux que devra surmonter toute tentative de colonisation, d'établissement durable autour des mines. Les communications inexistantes ou difficilement praticables, la rudesse insurmontable du climat, la désolation du pays lui-même, autant de facteurs naturels ou psychologiques qui militent contre nous. Être missionnaire dans le nord-Québécois exige des hommes exceptionnels à tous points de vue, comme il s'en rencontre fort peu. Certains sont d'avis que cette région est promise à un bel avenir, que des universitaires devraient s'y intéresser, venir s'y établir en espérant non que le pays s'adapte à eux mais en s'efforçant de s'y habituer. Ce sont là, je crois, de belles théories pour qui ne connaît pas la région.

La situation du missionnaire est d'ailleurs assez précaire. Outre l'extraordinaire endurance physique et morale qu'il lui faut déployer, l'exercice même de son ministère lui réserve souvent d'amères déceptions malgré toute la ferveur de son zèle. Les Esquimaux et les Indiens du nord de la province sont peut-être parmi les peuplades les moins accessibles à l'enseignement évangélique. On me contait justement l'exemple de tel ou tel père qui, au terme d'un patient effort de 10 ou 15 ans dans le même poste — certains ne reviennent à Montréal qu'au bout de 6 ou 8 ans — n'avait pas converti une seule âme... D'ailleurs l'adhésion, lorsque le missionnaire la juge venue, ne l'est quelquefois qu'en surface seulement, purement sentimentale. Dans les moments difficiles, l'Esquimaux abandonne souvent le dieu des blancs pour retourner à ses anciennes amours. Survienne un malheur, une disette, il en accusera volontiers le « Mauvais Esprit » et retrouvera la voie du paganisme ancestral.

Mais l'incompréhension n'est pas le seul obstacle. Les Esquimaux du Nouveau-Québec furent évangélisés en tout premier lieu par des ministres protestants arrivés à 60 ans avant le missionnaire catholique. La plupart d'entre eux conservent encore, à l'heure actuelle, leurs faveurs au protestantisme. En certains endroits, le prêtre dut travailler dans un monde hostile, tant on avait répandu de calomnies à son endroit.

Aujourd'hui pourtant, une certaine sympathie à l'égard du missionnaire catholique se manifeste un peu partout. Elle est, pour le prêtre qui reçoit des lettres des siens une fois l'an et n'a pas d'autre écho du monde qu'il a laissé derrière lui, un réconfort extrêmement précieux. Les missions étant séparées les unes des autres par de très longues distances, et les moyens de communications se réduisant à peu près au seul traîneau à chiens, les missionnaires ne peuvent se retrouver qu'à de très rares moments. Par bonheur, la radio, dont chaque poste est pourvu, leur permet de communiquer entre eux presque chaque jour. Elle est également un moyen d'évangéliser puisque, par son intermédiaire, le prêtre peut converser avec des tribus d'autres camps. D'ailleurs, le rôle du prêtre au grand Nord, n'est pas uniquement limité à l'apostolat religieux. Il y joue avant tout un rôle humanitaire de premier plan. Il éduque, il instruit l'Esquimaux dont personne ne s'occupait réellement, le familiarise peu à peu avec notre civilisation, le conseille dans divers domaines en dehors de la religion.

Mais quelle est exactement la situation de l'Esquimaux au Nouveau-Québec ? Laissons sur ce point la parole à Mgr. Scheffer, spécialiste de ces questions :

Le vicariat apostolique du Labrador compte à peu près 2,700 Esquimaux et 1,100 Indiens. Ces deux populations, d'ailleurs, évitent soigneusement de se mêler. Le domaine de l'Esquimaux demeure le champ de neige tandis que l'Indien reste toujours en-deçà de la ligne des forêts. Sur ces 2,700 Esquimaux, 40 à peine sont officiellement catholiques. Voilà pour ce qui est de la situation religieuse.

Notre principal souci vient de ce que nous devons prendre soin d'une population essentiellement nomade. Plus intelligent que l'Indien et aussi habile, l'Esquimaux n'a pas grand mal à trouver à s'employer pour quelques dollars par jour. Il en est normalement venu à voyager constamment, se groupant autour des chantiers de construction, des puits de mines. A Great Whale River, par exemple, beaucoup d'Esquimaux sont employés avec succès comme manoeuvres ou même conducteurs de tracteurs, etc. Dès la fermeture des puits, des familles entières émigrent vers d'autres lieux menaçant ainsi l'existence même de nos missions qui ne peuvent être itinérantes. A l'heure actuelle, l'établissement est à peu près stable mais nous redoutons un nouvel exode car on parle déjà d'ouvrir d'autres mines en différents points du territoire. Comme vous voyez, le grand problème de nos missions serait de trouver le moyen d'installer les indigènes d'une façon permanente.

[Lire la suite page 38]

"Cinq minutes avant le rasage". Avant de redescendre vers la civilisation, ce missionnaire se prépare au sacrifice : ce n'est pas sans un certain regret qu'il verra sa jolie barbe disparaître au fil du rasoir.





La révolution du Nouvel An!

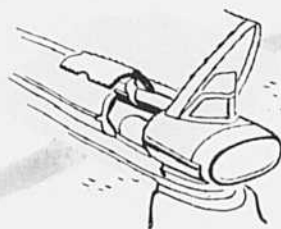
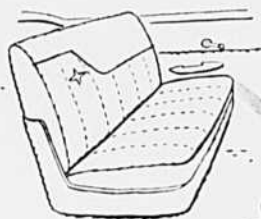
Battez tambour! Sonnez clairon! Portez à tous la bonne nouvelle!

La Pontiac 1957 est arrivée entraînant un bouleversement total dans le style, une orgie de couleurs et une véritable révolution dans la performance!

La Pontiac a été faite pour vous... comme, d'ailleurs, pour tous les goûts, puisqu'il y a six nouvelles séries—32 modèles tout neufs—et avec une foule de caractéristiques spéciales, Pontiac vous offre plus pour votre argent que n'importe quelle autre voiture sur la route.

Oui—la Pontiac est toujours à tout prendre, la plus remarquable... et, bien entendu, la plus avantageuse.

Venez voir et essayer une Pontiac... aujourd'hui!



ENTIÈREMENT NOUVELLE PAR
SA PUISSANCE ET SA PERSONNALITÉ

Pontiac 1957

UNE VALEUR GENERAL MOTORS

Lorsqu'il n'y a pas une
seconde à
perdre



Le fer à vapeur G-E émet la vapeur en
l'espace de secondes... repasse tout avec facilité !

Pour les repassages à la hâte de votre garde-robe, de fait pour *tous* les repassages de la famille, le fer à vapeur G-E n'a pas son pareil ! Si facile à utiliser, si rapide, il se transforme instantanément pour le repassage de votre choix, à sec ou à la vapeur . . . des épais lainages et cotons aux délicates soieries et rayonnées, même les velours.

Le fer à vapeur G-E est complètement automatique, émet rapidement la vapeur, sûrement une goutte à la fois. Au simple toucher d'un bouton il devient un fer idéal pour les repassages à sec. Voyez le fer à vapeur à toutes fins General Electric en vente chez votre marchand G-E local.



FER À VAPEUR
GENERAL ELECTRIC



Les histoires d'OVILA LÉGARÉ

Des goûts et des couleurs...

Un homme ivre entre dans un magasin de mercerie et dit au commis : « Je voudrais avoir une chemise lilas. » — « Une chemise lilas ? Quelle pointure, monsieur ? » — « Quinze et demi... lilas... ouais, lilas. » Le commis cherche parmi la pile de chemises et lui en montre une mauve : « C'est comme ça que vous voulez avoir, monsieur ? » — « Non... je veux une chemise lilas. » Le commis cherche encore, en sort une qui tire sur le violet, et la lui montre. « Non, c'est pas ça ! Je veux avoir une chemise lilas ! » Alors le vendeur lui dit : « Je regrette, monsieur, mais je n'en ai pas. » — « Ben oui, ben oui, t'en as, chose ! J'ai rentré ici parce que j'en ai vu une dans la vitrine. » Ils sortent tous les deux et rendus devant la vitrine : « Tiens, c'est celle-là que je veux ! » Alors le commis impatient lui dit : « Mais c'est blanc, ça, monsieur ! » — « Ben oui, ben oui, fait l'autre obstiné, t'as jamais entendu parler du lilas blanc, donc, toi ? »

Solution heureuse

Alcide gagnait de bonnes gages, mais il avait épousé une femme extravagante. Elle avait des idées de grandeur et fréquentait toujours des plus fortunées qu'elle. Depuis quelque temps, elle se lamentait à son mari : « Faudrait déménager, Alcide. Si ça a du bon

sens ! On reste dans un logis de \$50 par mois tandis que toutes mes amies ont des appartements de \$75 et \$80 par mois. Tâche d'en trouver un plus cher, je resterai pas ici ! » Et comme ça, tous les soirs, elle lui rabattait les oreilles. Alcide, piteux, ne disait mot. Ça lui répugnait d'avoir à quitter un logis qui lui était familier, dans lequel il se sentait bien. Un beau soir, il arrive à la maison tout joyeux ! Il avait trouvé une solution au problème : « Ma femme ! On n'aura pas besoin de déménager ! Le propriétaire vient d'augmenter notre loyer ! »

Un bon mouvement

Un rentier grincheux se vit un jour accosté par un type qui lui demanda : « Monsieur, voulez-vous faire une bonne action ? Vous écoutez sans doute la radio ? » — « Oui, j'écoute... des fois. Puis après ? » — « Bien, voilà. Notre jeune et talentueux annonceur de radio, X... vient de mourir. Il n'avait pas un sou. Alors, nous faisons une collecte pour le faire enterrer. Si tous les radiophiles pouvaient comprendre... un annonceur de radio, monsieur... Donnez-moi un dollar et vous serez béni. » — « Une piastre pour faire enterrer un annonceur de radio ? » — « Bien, comme je vous dis, si... » Sor-tant un billet de son portefeuille, le rentier dit : « Tenez, v'là \$5, enterrez-en cinq. »

Un jeune homme dissipé

M. et Mme Parvenu ont fait de l'argent sur le marché noir, pendant la guerre. Ils n'ont qu'un fils de 16 ans qui est mal élevé et frondeur comme pas un. On a fini par le mettre au collège, mais il a déserté plusieurs fois. Cependant, il semble vouloir s'assa-

gir, ces derniers temps. Justement, Mme Parvenu vient de recevoir une lettre de lui. Elle en fait part à son mari : « Tu sais, Vitalien, il vient de m'écrire, il est rendu loin, il paraît qu'il est rendu en algèbre ! » Irrité, M. Parvenu dit à sa femme : « Encore ? Ecris-y, puis dis-y qu'il retourne au collège tout de suite ! »

Cadeau approprié

Un jour, un jeune homme se présente dans un magasin pour acheter un cadeau d'anniversaire à sa vieille tante. Il dit : « Vous comprenez, j'suis pas riche, mais comme je suis son seul héritier — elle est célibataire — j'voudrais bien rester dans ses bonnes grâces. Elle a 85 ans bien sonnées, elle n'est pas très alerte, mais ne semble pas vouloir mourir de sitôt, soit dit sans reproches. » Le commis se mit à jongler un instant et demanda : « Est-ce qu'elle tient maison ou si elle est en chambre ? » — « Elle habite toute seule dans une belle grande maison. » Alors le commis, d'un air entendu : « Qu'est-ce que vous penseriez d'une bonne cire à plancher bien glissante ? »

Moralité animale

Un type était parti dans le bois pour cueillir des framboises. Il n'avait pas apporté de fusil, naturellement, car les framboises ne se tirent pas, elles se cueillent. Tout à coup, dans un tournant, il se trouve face à face avec une mère ours, qui avait deux petits à ses côtés. Chacun sait que les ours, en été, alors qu'ils peuvent trouver des fruits en quantité pour se nourrir, ne sont pas féroces, et s'enfuient plutôt à l'approche de l'homme ; mais une mère avec des petits, c'est une rencontre peu rassurante. Toujours est-il que la

mère en question se lève sur ses pattes de derrière, et toutes griffes ouvertes, s'apprête à déchiqueter notre homme de la belle façon. Quoi faire ? Pas armé ! Comme il était très robuste, il prit parti de lutter avec l'ourse dans l'espoir de la broyer sous ses muscles puissants. Il la saisit à bras-le-corps et serre de toutes ses forces. Cela sembla apaiser l'animal qui lui dit à l'oreille, tout à coup : « Aïe ! Serre-moi pas si fort, les petits nous regardent ! »

Du front tout le tour de la tête

Tout le monde est au courant que, dans les usines de guerre, les entrées et sorties sont surveillées par des policiers spéciaux qui contrôlent étroitement la marchandise qui pourrait prendre la piste à Pataud... Un soir, à l'heure de sortie des travailleurs, un drôle d'individu tente de sortir avec une brouette pleine de sable. Mais le policier l'arrête : « Une minute, toi là ! Qu'est-ce que tu as dans cette brouette-là ? » — « Du sable, répond l'autre, d'un air bête. » — « On va toujours ben voir. » Le portier fouille jusque dans le fond de la brouette et ne trouve... que du sable, en effet. Le lendemain, même manège : le même individu passe avec une brouette de sable qu'on s'empresse de scruter... il n'y avait que du sable. Et le surlendemain, et les autres jours, etc... Au bout d'une couple de semaines, le portier fit un rapport à l'administration, leur disant que le type en question sortait certainement quelque chose, mais que c'était bien caché. On fit venir l'accusé au bureau, et le directeur de la compagnie lui dit, à brûle-pourpoint : « O. K. tu nous voles quelque chose, mais qu'est-ce que c'est ? » L'autre le regarda d'un oeil malin et lui répondit : « Des brouettes, c't'affaire ! »

CONNAIS-TOI TOI-MEME

Réponse à CHARLES G.

Vous êtes romantique dans le sens le plus large du mot : votre âme est envahie par une tristesse pas trop définie, mais bien présente tout de même pour guider votre comportement. Cela vous sert admirablement dans les arts et particulièrement la musique que vous interprétez avec beaucoup de sensibilité.

Votre douceur vis-à-vis autrui, alimentée par une indulgence à toute épreuve, ne fait nullement soupçonner tous les conflits intérieurs qui vous déchirent et qui vous font souvent pleurer, et qui rendent impossible parfois la réalisation de vos ambitions les plus chères.

Vous en devenez fataliste, vous acceptez trop vite votre sort, puis vous cherchez des consolations dans tout ce qui est beau. Vous pouvez provoquer et même soutenir un enthousiasme ; quand il s'agit de vous-même, cependant, vous lâchez prise très vite. Vous êtes généreux, alors vous vous oubliez constamment. C'est ce qui expliquerait partiellement la carrière effacée que vous semblez mener actuellement.

Vous êtes l'ami de tous, mais l'ami de personne : vous êtes terriblement seul. L'on vous croit si heureux que l'on ne s'arrêtera jamais un seul instant pour constater que vous pouvez souffrir, que vous luttiez sans cesse. C'est fort possible parce que vous écoutez toujours les autres.

Bref, tout le monde vous aime, tout le monde recherche votre compagnie et vos conseils. Avec vous, il fait bon vivre ; avec vous, la vie paraît facile, agréable. Où donc avez-vous trouvé ce trésor que vous possédez de rayonner de la sorte ?

Réponse à R. H. L.

Votre écriture est celle d'un arriviste, et pour conserver votre rang, vous rampez encore. Pourtant, la vie vous a appris bien des choses...

Votre entourage vous considère comme un homme bien et vous l'êtes ; mais vos mesquineries percent et font très mal : vous entretenez des antipathies basées sur des raisons que j'oserais qualifier de mesquines. Vous êtes responsable, mais parce que vous biaisez, vous perdez toute autorité ; l'on vous ridiculise à tout propos, non devant vous, bien entendu. Vous le savez, vous en souffrez, mais vous vous vengez de la mauvaise façon.

Vous compliquez les affaires sous prétexte que votre interlocuteur ne connaît rien. Pourtant, vous êtes bon, mais vous n'aimez pas à le montrer. Vos intimes ne parviennent jamais à vous connaître et cela crée des malentendus ; puis vous entretenez des relations superficielles avec tout le monde et si vos amis savent vous flatter, et ils le font souvent, ils peuvent vous faire réussir n'importe quelle folie, par exemple dépenser votre argent et cela à leur profit sur tout.

Votre éducation est pleine de vides ; vous fréquentez à peu près tous les milieux, mais cela ne vous dit rien. Vous préférez une vie au chaud ; cependant comme il faut toujours faire bonne figure, vous consentez à vous déranger.

Vous avez beaucoup plus de doigté auprès de vos enfants qui vous aiment et qui ont totalement confiance en vous : c'est qu'à eux, vous semblez incapable de leur mentir. A la bonne heure.

Somme toute, vous ne pouvez être un vrai patron, même si vous avez actuellement une certaine

responsabilité sur les épaules. Vous atteindrez bien sûr la sagesse, mais pas tout de suite ! Il faut dire que votre état physique n'est pas parfait. Y aurait-il des troubles majeurs qui expliqueraient ce déséquilibre ?

Réponse à l'Intrépide

Je parierais que vous êtes un athlète. Vous êtes, mon cher ami, d'une vitalité débordante à tout point de vue.

Votre esprit est clair : vous savez toujours où vous voulez aller ; pourquoi il faut agir ; comment il faut faire pour arriver au but fixé. Vous n'admettez pas le mensonge chez autrui, mais celui-ci ne vous affecte jamais moralement. Vous ne regardez jamais en arrière : vous considérez l'arrêt sans motif sérieux comme un point mort dans la marche de la vie. Les détails ne vous émeuvent pas trop : aussi êtes-vous le premier surpris quand vos amis passent des remarques désobligeantes.

Vous aimez les sports violents ; vous aimez les gens gais, vous aimez la musique endiablée ; vous aimez aussi une bonne table. Il vous faut de l'air, de l'espace. Vous pouvez entraîner dans des aventures splendides toutes les personnes placées sur votre route, à la seule condition cependant d'être secondé de modérateurs ; autrement vous pourriez les conduire à la catastrophe. Vous reconnaissez facilement vos faiblesses, mais vous acceptez mal les hésitations de ceux avec qui vous vivez. Pour vous tout est facile, alors pourquoi n'en serait-il ainsi pour le voisin ?

Vous trouverez le succès dans une entreprise d'envie, si vous savez prendre sagement conseil de gens plus calmes. Vous serez un mari très agréable si vous n'oubliez pas trop souvent votre femme pour des exploits sportifs. Tout le monde vous admirera longtemps si vous n'épuisez pas tout de suite vos réserves puissantes d'énergie.

BEAUTE, MON BEAU SOUCI...

Il faut savoir combattre la fatigue

par J. GAUVAIN

LA vie actuelle est pour la plupart d'entre nous une vie de plus en plus harassante — je pense aux habitants des villes, car si la vie des champs n'est pas non plus de tout repos, la nature y impose tout de même un rythme moins énervant. C'est à cet accroissement de fatigue que nous devons l'apparition de notions nouvelles, telles que celle de « relax », et d'institutions inédites, telles que celles d'établissements, et même de villes de cure, spécialisés dans l'application de méthodes de repos scientifiques.

Or le repos est indispensable à la beauté. La femme la plus naturellement jolie devient laide quand elle est sérieusement fatiguée, et, surtout en avançant en âge, la fatigue chronique rend cette laideur chronique aussi. Pourtant que de femmes ne savent absolument pas se reposer. D'abord, elles assurent qu'elles n'en ont pas le temps. Et cela devient une manie : leur fatigue fait partie de leur vie, elles en tirent une espèce de vanité morose, se posent en victimes de leur entourage et de leur dévouement à cet entourage ; finalement elles seraient

ennuyées si ce sujet de plaintes venait à leur manquer. Ce sont généralement de bonnes épouses et de bonnes mères, de bonnes ménagères aussi, prêtes à « se tuer à la tâche » pour le confort et le bonheur de leur petite famille : mais obstinément aveugles au fait que leur visage toujours crispé, leurs soupis de lassitude, leur réaction nerveuse à tout conseil de repos, ne sont pas précisément favorables à ce confort et à ce bonheur.

Nombreuses sont aussi les femmes pour qui la trépidation est devenue une seconde nature. Celles-là ne refusent pas absolument de se reposer : elles saisissent volontiers une occasion de vacances, par exemple, et partent avec joie, ravies de tourner le dos à leur existence quotidienne. Mais c'est pour s'en créer aussitôt une autre, tout aussi fatigante. A peine arrivées il leur faut repartir, excursions, visiter à la ronde ruines et châteaux, organiser des jeux sous prétexte d'exercice, s'agiter sans trêve, généralement aux accents d'un poste de radio portatif. Vont-elles à la mer ? Elles prennent trois bains le premier jour, c'est si bon. A la mon-

tagne ? Les voilà grimant sans désespérer. Une chaise-longue leur tend les bras : elles s'y laissent tomber en s'écriant : « Ah ! qu'on est bien ! » et dans les cinq minutes en bondissent, comme éjectées par un ressort.

Rentrées à la ville, elles seront tout étonnées de se sentir plus fatiguées qu'avant, et trouveront le repos des vacances bien surfait.

Pour que votre cure de repos en soit vraiment une, et pour qu'elle soit en même temps cure de beauté, il faut analyser les causes de votre fatigue. Est-elle essentiellement physique, ou essentiellement nerveuse ? Est-elle due à l'effort matériel, à la durée insuffisante du sommeil, comme peut l'être la fatigue de la mère de famille, levée tôt, couchée tard, et dans l'intervalle toujours à la tâche ? Est-elle due à la tension d'un métier exercé dans une mauvaise atmosphère, dans le bruit, dans la foule ? Est-elle due aux soucis, professionnels, familiaux, sentimentaux ? Ou à un mélange de plusieurs de ces causes ?

Le remède varie selon les cas, bien que demeurent communes à toutes les formes de fatigue un certain nombre de prescriptions : horaire de repas régulier, par exemple, et respect de l'horaire du sommeil — aidé au besoin par des somnifères anodins, pris avec persévérance. Mais alors que l'employée d'un grand magasin, qui sort épuisée d'une journée passée à l'éclairage artificiel, au sein d'une cohue papillonnante, et qui se rue au cinéma « pour se changer les idées » achève de se brûler les

yeux et de s'obnubiler l'esprit, la même innocente petite sortie fera du bien à la mère de famille, parce qu'elle l'aura tirée d'entre ses quatre murs, lui aura donné l'illusion d'une fenêtre ouverte sur le vaste monde, aura rompu avec la monotonie de ses occupations ordinaires. On entrevoit le véritable principe du repos fructueux : c'est le repos par contraste. De même qu'une culture physique bien comprise fait jouer des muscles accoutumés à la paresse, en fait mouvoir d'autres de façon inhabituelle, de même un repos bien compris impose au corps et à l'esprit un rythme différent du rythme ordinaire. Si, pour les agités, la chaise-longue est l'instrument du « relax », pour d'autres ce peut être une forme d'agitation qui leur apporte la détente. Et il faut un certain courage, conscient et raisonné, pour rompre avec les habitudes prises. Il faut même une petite dose d'apparent égoïsme, quelquefois... On trouve plus simple de continuer à tourner dans son cercle, de garder cette bouche aux coins tombants, ces paupières fripées, ce dos qui se voûte, et de demander à une couche renforcée de fond de teint la fraîcheur envolée.

Mais si l'on a la patiente volonté, 1 — de démêler la nature de sa fatigue ; 2 — de décider de quel remède « possible » elle est justiciable ; 3 — d'appliquer honnêtement ce remède, avec une suffisante persévérance, on trouvera sa récompense non seulement dans la sensation d'un nouvel équilibre, mais aussi... dans son miroir.



Dans un char fleuri, trois jeunes et jolies actrices japonaises avec leurs kimonos et leurs ombrelles apportent une note exotique au défilé déjà riche en couleurs et en enthousiasme qui a marqué les fêtes à San Francisco.

Les chances qu'elle vous réserve :

Alors que les affaires matérielles et d'intérêts, et que les problèmes liés à l'activité professionnelle paraissent subir des retards, les domaines de la vie affective et sentimentale eux, demeurent au premier plan de vos préoccupations et peuvent vous apporter des joies intenses : mais souvenez-vous que dans ce domaine mieux vaut montrer de la tendresse, de la compréhension, une attention de tous les instants que de faire des sacrifices matériels occasionnels. L'amour est chose qui ne s'achète pas, mais qui se gagne par des efforts constants.

Les dates que vous choisirez :

a) pour vos affaires, vos démarches, vos entrevues professionnelles, vos sollicitations, vos appointments :

le 15 tout le jour
le 17 tout le jour
le 18 après-midi
le 19 le matin

Les risques que vous encourez :

Vers le 14, vous risquez de pécher par excès d'optimisme dans vos affaires d'intérêts et vous lancer dans des entreprises un peu hasardeuses, qu'il vaudrait mieux éviter, ou différer au moins. Vers le 16, attention aux retards, aux lenteurs fâcheuses, aux hésitations malheureuses : prenez mieux conscience de vos possibilités réelles de réalisations dans le travail.

Celles que vous redouterez :

le 16 tout le jour
le 18 le matin

Votre Bonne Etoile

par WERNER HIRSIG

Semaine du 12 au 19 janvier 1957

b) pour vos rencontres amicales et sentimentales :

le 14 (à condition de ne pas engager votre avenir affectif de façon décisive ce jour-là)
le 19 tout le jour

le 13 l'après-midi

c) pour vos achats importants et vos transactions commerciales :

le 15
le 17 le matin
le 18 l'après-midi
le 19 tout le jour

le 14 le matin
le 16 le matin

d) pour vos intérêts familiaux, immobiliers et fonciers :

le 17

le 16
le 18

AUTOMOBILISTES : Il est assez curieux de remarquer que cette semaine pourrait marquer certaines entraves à la circulation générale : peut-être s'agit-il de restrictions imposées par les conditions atmosphériques : cela ne serait pas valable seulement pour les autos, mais également pour les avions et les trains, principalement entre le 16 et le 19. (?) Quoi qu'il en soit, ce sont là les échéances où vous devrez redoubler de prudence cette semaine, les risques de chutes et de collisions étant accrues à ces dates. Le 18 également, recrudescence de pannes dues à la dynamo et à l'appareillage électrique de votre voiture : contrôlez vos fils électriques et vos phares.

LES PRECAUTIONS QUE VOUS DEVREZ PRENDRE POUR VOTRE SANTE :

Vers le 14 encore, on note une recrudescence de troubles circulatoires et de troubles digestifs dus à des excès alimentaires : soyez prudent et modéré, surtout si vous êtes sensible du foie et des reins, ces organes pouvant se ressentir vivement de vos imprudences et vous le rappeler assez désagréablement.

Vers le 18, recrudescence de troubles dus aux refroidissements : état grippal contagieux à éviter en prenant les précautions d'usage recommandées par votre médecin. Attention aux chutes ce jour-là.

Il y a de l'électricité dans l'air, et une atmosphère de grande nervosité : fuyez les réunions houleuses.



DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

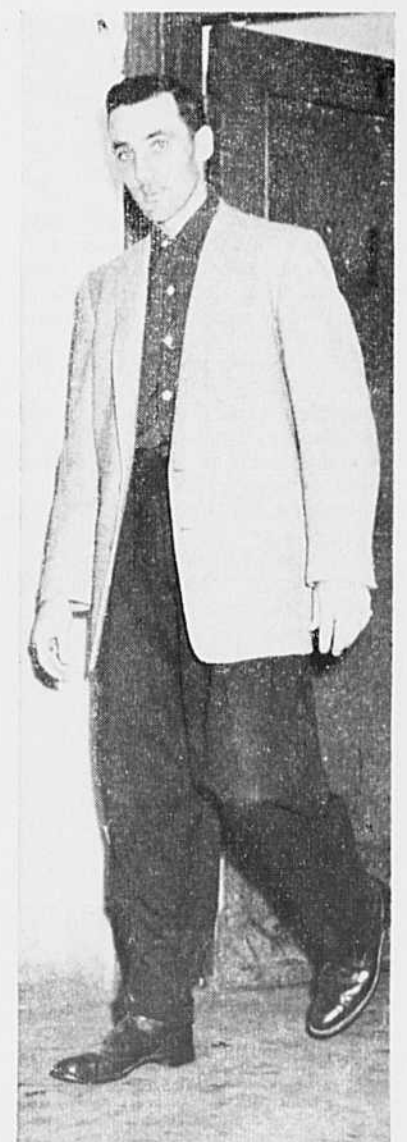
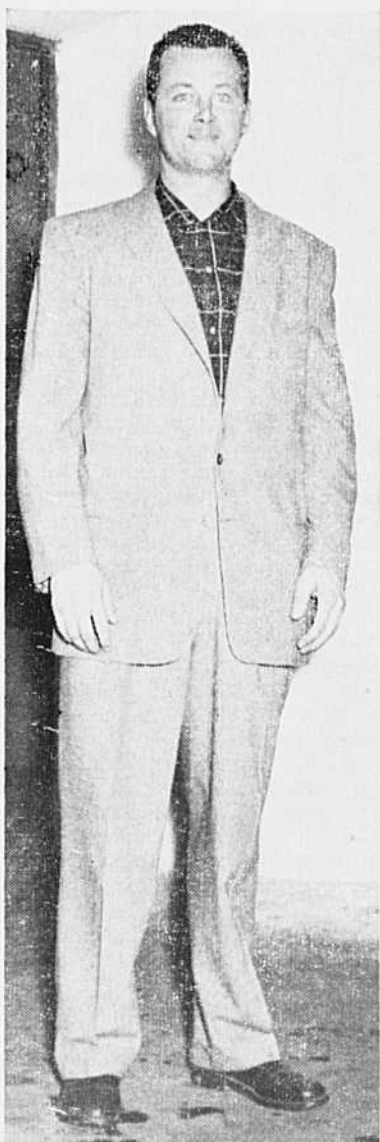
Sait-on que...

■ Les joueurs de hockey de l'Université Brown, de Providence, R. I., équipe de première année, sont contraints de pratiquer, deux fois par semaine, à 6 h. 30 du matin... Yvon Jolin, notre champion sauteur de barils, est le fils de M. Jolin, le préposé au terrain du Stadium, qui s'applique à très bien niveler le losange des Royaux, la meilleure piste cendrée de la Ligue Internationale... Jacques Plante, l'audacieux gardien de buts du Canadien qui tente parfois, lorsqu'il s'éloigne de ses buts en donnant la frousse aux spectateurs, est le meilleur patineur de tous les cerbères du hockey professionnel. Quelques autres portiers du hockey majeur l'imitent, en miniature seulement, parce qu'ils ne sont pas assez rapides et habiles sur patins et qu'ils ne possèdent pas des réflexes aussi rapides que ceux de Jacques « Cercueil » Plante.

Comment voulez-vous qu'il en soit autrement? Le sympathique Jacques est un bon joueur de baseball!... Entre 1,115 et 1,175 courriéristes prennent la plume ou le clavignage pour poser des questions auxdits experts de l'intéressant programme sportif intitulé: *Le rendez-vous des sports*, commandité hebdomadairement par La Brasserie Molson, animé joyeusement par le populaire Emile Genest, que tout le monde connaît, même à Toronto et à Vancouver. Et ce, à toutes les semaines! Quel boulot pèse sur les bras de notre confrère Phil Séguin, à la mémoire éléphanterque, qui fait le tri des lettres! Parfois, il reçoit l'aide de l'ancien jockey, Bert Soulière, un autre estimé confrère, capable de déridier plusieurs chroniqueurs sportifs de langue anglaise... Le hockey majeur est vingt pour cent plus rude que les saisons dernières. Comment cela? Jusqu'ici, il y eut plus de joueurs blessés assez grièvement, dans une proportion de grincement pour cent. Pourquoi? Le nouveau règlement de punitions mineures, voulant que la punition imposée au joueur prenne fin dès que l'adversaire marque un but, incite les joueurs à donner libre cours à leurs âmes belliqueuses, à tout moment. Aussi, dans l'ensemble, les recettes ont augmenté de quinze pour cent. Un facteur des plus importants... Le 6 avril prochain, il y aura 64 ans que le plus long combat avec gants de boxe fut disputé, à Nouvelle-Orléans, Louisiane. En effet, le 6 avril 1893, le boxeur de couleur Andy Bowen se battait contre Jack Burke, dans un combat de 110 rondes, qui dura 7 heures 19 minutes. Le plus comique de l'affaire, c'est que l'arbitre Jack Duffy mit fin à la bataille « no contest », pour manque de combativité. Drôle de décision, entre nous, n'est-ce pas?... Depuis plusieurs années, les chasseurs américains ont massacré, sans pitié, les cerfs et les biches, très nombreux dans les forêts de la Californie. Le gouvernement américain, dans le but de préserver ces gracieux animaux, dont l'espèce risque de disparaître, prit l'heureuse décision suivante: la chasse aux cerfs et aux biches n'est autorisée qu'au tir à l'arc. Si les Grecs d'avant l'ère chrétienne revenaient sur terre, ils seraient dans leur élément, sous le ciel californien! Entendu à la radio, un certain matin, le propos suivant: « Ce qu'il vous faut, madame, c'est un bon repos hors du lit »! En l'occurrence, il s'agissait d'une vedette féminine de la

radio et de la télévision, rendant visite à son médecin de famille. Ne soyez pas surpris d'entendre dire ici et là, que la vie d'artiste n'est pas ce qu'il y a de mieux! Et nous qui pensons que la radio et la télévision furent inventées pour instruire les auditeurs et les téléviseurs! Naïf que nous étions!... Dans les Iles britanniques, un boxeur peut se constituer lui-même en société à responsabilité limitée. De la sorte, ses gains comme ses pertes font retour à la société anonyme. Ses responsabilités personnelles disparaissent, au point de vue commercial. Toutefois, nous ne voyons pas bien, avocat du diable que nous sommes, l'utilité de cette formule, si ce n'est de permettre au boxeur de se faire payer ses frais d'entraînement et de déplacement par ladite société. Ce qui est des bénéfices, il est obligé de les partager avec les actionnaires. La société anonyme privée fait florès, en Angleterre. Il y a un quart de siècle, l'ancien champion d'Angleterre des poids-moyens, Len Harvey, s'est assez bien tiré d'un semblable procédé qui nous a toujours paru étrange. Comme une société ne peut comporter un seul membre, le pugiliste ne peut pas être le seul actionnaire. Cependant, le boxeur peut fort bien vivre aux crochets de la société anonyme. Le capital étant constitué pour l'exploitation de la valeur du pugiliste, ce dernier a le droit de se faire entretenir par la société. Même, s'il organise une réunion de boxe et qu'elle soit déficitaire, c'est la société qui est responsable et non lui. En somme, et à moins de cas particuliers, cette formule ne présente que peu d'intérêt. Si la société marche bien, c'est parfait! Marche-t-elle mal, le boxeur est-il malade, paresseux ou de valeur médiocre, le fondateur mange le fonds social, les actionnaires étant frustrés de leur capital et des bénéfices escomptés, puis dissout la société et en reconstruit une autre, le plus vite possible. Ce genre d'entreprise n'est tenté que par des gens audacieux, que les scrupules n'ont jamais étouffés, par des aventuriers qui se soucient fort peu de l'intérêt des actionnaires... Le meilleur trio de voltigeurs de tout temps ayant joué sur une même équipe des ligues majeures, celle du Red Sox de Boston, de 1910 à 1915, fut la suivante: Tris Speaker, Harry Hooper et Duffy Lewis. Ces trois anciens patrouilleurs du champ extérieur s'accordent à dire que le fameux Joe « Shoeless » Jackson, du White Sox de Chicago, que feu le commissaire Landis a rayé du

baseball organisé, à la suite du scandale de la série mondiale Cincinnati-Chicago de 1919, aurait aujourd'hui frappé cette balle vive, dynamique, pour une moyenne de 400 et plus, 8 fois sur 10. Nous ajoutons: Ty Cobb, Tris Speaker, Harry Heilmann, Rogers Hornsby, Nap Lajoie auraient fait partie du même paradis... Le premier joueur de la N.H.L. qui réussit à marquer un but au moyen d'un « slap-shot », un lancer-catapulte, un tir au petit bonheur, tel qu'on en voit fréquemment de nos jours, fut un ancien joueur du Canadien de 1935. En effet, notre ami de toujours, le souriant Armand Mondou, à la suite d'un lancer de punition, trompa la vigilance du cerbère. « Newsy » Lalonde, alors gérant des Habitants, choisit Mondou pour remplir ce rôle. Il prit soin de lui faire changer de bâton, dont la partie recourbée était quelque peu mouillée. Avec un bâton neuf à bois sec, Armand tapa fortement sur le disque, à la manière d'un joueur de golf. Durant son trajet, la rondelle décrivit une courbe, filant à une vitesse de 110 à 115 milles à l'heure. Jean Béliveau, Doug Harvey et Gordie Howe sont des As de ce lancer atomique.



A tout moment, vous entendez dire, que tel ou tel joueur est un joueur-clé de son équipe. Vous avez sous les yeux deux étoiles du genre, portant les couleurs du Canadien, le meilleur joueur de défense DOUG HARVEY (à gauche) et l'As des cerbères JACQUES PLANTE, le déserteur de ses filets n'aimant pas à rester continuellement en cage... A notre avis, le Canadien possède quatre autres oiseaux rares de cette espèce en Maurice Richard, Jean Béliveau, Bert O'Leary et Bernard Geoffrion. Le Détroit connaît Gordie Howe, Ted Lindsay, Glen Hall, Red Kelly. Le Boston possède Terry Sawchuk, Doug Mohns. Donc, ces trois équipes comptent dans leurs rangs plus d'un joueur-clé, plusieurs piliers, dont l'absence temporaire cause un tas de crevasses à leurs gérants et à leurs chauds partisans, tout particulièrement. (Ph. Nouvelles et Potins — Clichés Le Samedi)

LA ROBE DE FÉE A DISPARU...

Notre roman d'amour par EVELINE LE MAIRE

No 1

QUAND Gérard Maugrin arriva sur le quai de la gare de Lyon où le train pour la Côte d'Azur attendait ses derniers voyageurs, il tourna la tête vers la grande horloge, et sourit.

— J'ai bien fait de ne pas me bousculer, encore quatre minutes avant le départ.

C'était son principe: ne pas se bousculer, et arriver à temps.

Sa valise à la main, et, sous le bras, une serviette de cuir marron, il sauta dans un compartiment qui lui semblait vide, mais quand il eut déposé ses bagages sur la banquette qui se trouvait à sa gauche, il vit que la place de coin, à droite, était marquée par un magazine illustré, et un guide publicitaire de la Côte d'Azur. Dans le filet, au-dessus de cette place, étaient une valise de cuir bleu, un élégant carton moiré, et une chose grise qui devait être un manteau plié.

Gérard, bras levés, rangeait ses bagages dans la part de filet à laquelle il avait droit, quand une ruée à la portière lui fit tourner la tête. Il vit alors un homme de taille moyenne, portant des lunettes cerclées d'écaille, et un chapeau de feutre noir aux bords rabattus, qui tomba comme un bolide sur notre voyageur en disant:

— Excusez-moi, je me suis trompé, ce n'est pas ce train-là que je dois prendre.

En même temps, il saisit le carton moiré dont la ficelle accrocha le bord du filet.

— Je vais manquer mon train, gémit-il.

— Ne vous énervez pas, conseilla le placide Gérard, et permettez-moi de vous aider.

Il souleva doucement le carton coincé, le passa à l'inconnu, puis, ce fut le tour de la valise bleue.

Avec un bref merci, l'homme sauta sur le quai et s'éloigna en courant.

— Monsieur, appela Gérard, monsieur! vous avez oublié quelque chose.

A bout de bras, il agita le manteau gris.

Mais l'autre, courant de plus belle, ne sembla pas l'entendre.

— Monsieur! insista Gérard.

L'inconnu avait déjà disparu, et Gérard ne sachant que faire de l'épave, la remplaça dans le filet.

— Messieurs les voyageurs, en voiture!

Des adieux s'échangèrent, des portières claquèrent. Gérard se félicitait déjà de sa chance qui lui laissait au départ la jouissance exclusive de son compartiment, quand, poussée par l'employé préposé aux portières, surgit une jeune personne blonde aux yeux gris qui tenait un petit sac à la main. Elle était habillée avec élégance d'un costume tailleur bleu marine de bonne coupe; un petit chapeau de feutre bleu mettait en valeur la teinte dorée de ses cheveux.

— J'ai bien failli manquer mon train, dit-elle d'une voix claire.

— En effet! acquiesça Gérard, le voici qui s'ébranle.

En même temps, il pensait: «Deux

ratages manqués! Est-ce moi qui porte chance?»

La jeune fille prit en main le magazine illustré. Au moment de s'asseoir, elle leva la tête vers le filet.

— Mes bagages! s'exclama-t-elle, où sont mes bagages?

Son vis-à-vis, la respiration coupée, répéta bêtement:

— Vos bagages?

— Eh bien! oui, mes bagages. Une valise bleue, et un carton moiré... Où sont-ils?

— Mais... je n'en sais rien, balbutia Gérard glacé d'horreur.

La jeune personne, rouge et frémissante, pointa vers le filet un doigt vengeur.

— Je ne me suis pas trompée de compartiment, suffoqua-t-elle. Voici mon manteau dans le filet, et à la place que j'avais choisie, mon guide et mon magazine. Oui, monsieur, c'est mon manteau de chez Michel et Marion. Si vous ne me croyez pas, en voici la preuve.

En même temps, elle tirait à elle le vêtement de souple lainage gris, et mettait sous les yeux de Gérard un ruban de soie portant le nom du grand couturier.

— En doutez-vous? clama-t-elle.

— Mais... Mademoiselle, je n'en ai jamais douté.

— Alors, où avez-vous mis mes autres bagages?

— Insinueriez-vous que je les cache dans ce compartiment? fit-il, révolté du ton de cette question.

— Cependant, ils n'ont pas pu s'échapper seuls.

— Evidemment, riposta Gérard, la gorge serrée.

La certitude lui venait de s'être fait le complice d'un vol qualifié. Devant lui, la jeune fille, yeux étincelants, lèvres frémissantes, se dressait comme le symbole même de la justice outragée.

— Monsieur, dit-elle, me direz-vous au moins si vous avez vu dans ce filet une valise de cuir bleu, et un carton moiré?

— Oui, mademoiselle, je les ai vus.

— Alors, où sont-ils maintenant?

— Un monsieur pressé est venu les prendre, et les a emportés.

— Et vous l'avez laissé faire?

Elle devenait menaçante dans sa colère et son indignation. «Pas commode, mais rudement jolie», pensa Gérard.

Elle reprit avec véhémence:

— Ainsi, vous avez regardé froidement cet homme commettre un vol, sans intervenir?

Cette furie dépassait toute mesure. Gérard, qui sentait la colère le gagner, se fit provocant.

— Pardon, mademoiselle, je suis intervenu — j'ai aidé votre voleur à emporter son butin. C'est moi qui lui ai passé vos bagages pour lui permettre d'aller plus vite.

— Vous avez fait cela! s'exclama la jeune fille aux yeux exorbités. Vous êtes un joli monsieur! Mais cela ne se passera pas ainsi. Il faut que l'on retrouve immédiatement le voleur.

— Qu'allez-vous faire? demanda Gérard.

Sans répondre, elle s'élança vers la sonnette d'alarme. Au moment où, d'une main ferme, elle allait la saisir, Gérard la tira rudement en arrière.

— Perdez-vous la tête? gronda-t-il.

— Les sonnettes d'alarme sont faites pour que l'on s'en serve, monsieur.

Gérard se glissa devant la voyageuse exaspérée et, tel l'archange au seuil du paradis perdu, lui interdit tout retour au fruit défendu. Mâchoires serrées, elle ne prononça pas un mot, mais ses yeux, chargés de rancune, disaient clairement ce que retenaient ses lèvres: «Vous êtes un malotru et le complice d'un voleur. Parce que vous êtes plus fort que moi j'ai l'air de céder, mais tout n'est pas dit. Attendez la fin.»

De son côté, le jeune homme maudissait le hasard qui l'avait conduit à ce compartiment quand, dans un train à moitié vide, il lui eût été si facile d'en choisir un autre. Sans se presser, il s'installa dans son coin fenêtre, déplia un journal et fit semblant de lire, mais il restait mécontent de sa voisine et de lui-même, complice involontaire d'une mauvaise action.

— Pardon, monsieur.

Le journal s'abaissa.

— Mademoiselle?

— Monsieur, vous m'avez empêchée de tirer la sonnette d'alarme. Bien entendu, vous n'avez pensé qu'à votre voyage qui aurait pu être retardé et non à moi qui, à cause de vous, suis dans le plus cruel ennui.

— A cause de moi!...

— Vous trouverez donc tout naturel que je vous demande ce qui s'est exactement passé.

— Rien que de très normal. J'étais en train de placer ma valise, quand un monsieur a fait irruption dans le compartiment, disant qu'il s'était trompé et que ce n'était pas ce train-là qu'il devait prendre. Il a saisi maladroitement le carton, l'a accroché ici. Par complaisance, je l'ai aidé à se débrouiller, puis je lui ai tendu la valise, et il s'est sauvé en courant. Il n'a pas même tourné la tête quand je lui ai crié qu'il oubliait votre manteau.

— Ah! vous vouliez aussi lui donner mon manteau! Vous êtes généreux, monsieur.

— Pouvais-je savoir que ces bagages ne lui appartenaient pas?

— Pourriez-vous me donner un signallement du voleur?

— C'était un homme jeune, de taille moyenne, grosses lunettes d'écaille, chapeau noir aux bords rabattus...

— Cela va de soi pour mieux se cacher, les voleurs ont toujours des chapeaux aux bords rabattus. Vous auriez dû vous méfier. Si, au lieu de vous prêter à ses manœuvres, vous aviez fait quelque résistance, cet homme aurait perdu la minute qui lui a permis de disparaître avant mon retour.

— Bref, fit Gérard indigné, vous me jugez responsable de votre mésaventure.

— Avouez, reprit-elle en élevant la voix, que vous avez agi avec une lamentable inconscience.

— Et vous! répliqua-t-il, et vous? Comment faut-il qualifier votre façon de laisser vos bagages à l'abandon dans un compartiment ouvert à tout venant?

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

5	3	6	2	4	7	3	5	2	8	4	6	3	7	5	4
F	S	V	D	L	D	E	A	E	U	A	O	M	E	I	P
7	4	6	3	8	5	2	7	4	3	6	5	2	7	4	8
S	R	Y	A	N	T	N	N	I	I	A	E	O	O	E	E
8	4	2	6	5	3	7	4	2	5	8	3	6	4	5	7
L	R	U	G	S	N	C	E	V	P	E	E	E	V	L	E
7	5	3	8	4	2	7	5	3	8	4	5	2	6	3	5
S	U	B	T	O	E	P	S	I	T	U	D	A	D	E	E
5	4	2	6	3	7	5	4	2	8	3	6	5	4	3	7
X	S	U	A	N	R	E	A	X	R	R	F	R	I	E	O
7	4	6	3	8	2	5	7	3	6	5	2	7	4	3	6
C	D	F	M	E	A	C	H	P	A	I	M	A	E	L	I
7	5	4	6	2	7	5	3	7	2	6	4	7	3	5	6
I	C	R	R	I	N	E	I	E	S	E	A	S	E	S	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Commencé dans l'édition du 19 janvier 1957.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Pour agir ainsi, il faut n'avoir plus de tête qu'une linotte.

— Vous m'insultez, maintenant...

— Je rétablis les faits, mademoiselle. Je déplore vos ennuis, mais vous en êtes seule responsable.

La jeune fille, les nerfs à vif, écrasa d'une main rapide les larmes qui commençaient à couler sur son visage. Gérard, sa colère soudain tombée, n'éprouva plus que de la pitié.

— Mademoiselle, dit-il, je suis plus désolé que je ne saurais le dire, et je donnerais beaucoup pour n'avoir pas été mêlé à cette affaire.

Le voix du jeune homme était douce, son regard compatissant. La jeune fille, brusquement détendue, cacha son visage entre ses mains sans essayer de retenir ses larmes. Gérard, ne sachant que dire ni que faire, regarda le paysage nocturne qui défilait à son côté.

Tout dormait encore sous un ciel sans lune et sans étoiles; des masses confuses se profilaient sur l'horizon blafard; de-ci, de-là, une lumière passait, laissant deviner une route ou le trafic ne chômait guère. De vagues reflets accusaient la présence d'un cours d'eau. En face de Gérard, la jeune fille se leva. Elle prit son manteau dans le filet et le revêtit frileusement.

— Dieu merci, il m'a laissé cela! J'ai froid, dit-elle. Ce gangster a été plus humain que vous.

— Supposez-vous qu'il ait laissé là votre manteau dans cette bonne intention?

— On peut être un voleur sans être un assassin.

— Peut-être aussi ne pensait-il qu'à disparaître le plus tôt possible.

— Cela, nous le saurons que lorsque je l'aurai trouvé.

— Oui, en tout cas, je m'y efforcerai.

Elle s'assit d'un air décidé, appuya sa tête au dossier capitonné et ferma les yeux. Malgré ses paupières rougies, elle était ravissante ainsi, teint pur, chevelure ardente, lèvres fraîches comme celles d'un enfant. Gérard prenait à la regarder un plaisir extrême, ne s'attendant pas à être surpris dans sa contemplation par celle qu'il croyait endormie. Mais, sans bouger, elle ouvrit ses yeux, de beaux yeux gris qu'éclairait une petite lueur ironique.

— Vous ne dormez pas? demanda-t-elle.

— Je n'en ai pas envie.

— Moi non plus. J'ai trop à penser. Ce qui m'est arrivé est affreux et d'une importance dont vous n'avez pas idée. J'avais mis toutes mes chances dans les bagages qui m'ont été volés.

— Comment cela? Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre.

II

La vie n'était pas engourdie ni monotone chez les Berlier. Quatre enfants, de quinze à vingt-et-un ans, deux garçons et deux filles, chacun avec son caractère, ses idées, ses préférences, supervisés par le caractère, les idées, les préférences de Mme Ber-

lier. Quant au père de famille, il recherchait surtout cette chose introuvable chez lui, la tranquillité. Hors ce qui concernait son métier de graveur, il n'avait guère d'opinions à défendre. Si sa femme lui demandait parfois son avis, c'était par pure politesse et pour apprendre aux enfants la déférence qu'ils devaient à leur père. Ceci fait, chacun retournait à son caractère, ses idées, ses préférences.

L'ainé, Jérôme, partageait son temps entre ses cours de dessin industriel et le tennis, tandis que Léo, le numéro trois, passionné de musique, empoisonnait la famille — prétendaient les autres — avec ses études de solfège et de violon aux heures les plus incongrues. La préparation du bac lui inspirait un profond dégoût. En revanche, la petite Mado, quinze ans, pâissait sur ses livres et se voyait déjà grand écrivain.

Quant à l'ainée des filles, elle avait refusé énergiquement, après les examens du bachot, de poursuivre ses études comme l'y incitait son père! Que ferait-elle d'une licence, puisqu'elle n'avait aucun goût pour les études classiques? Elle avait décroché son bachot par chance, affirmait-elle, et grâce à une facilité naturelle dont elle ne tirait aucune gloire. Certes, elle avait toujours envisagé la perspective de gagner sa vie, elle ne voulait dépendre que d'elle-même, et l'avenir lui apparaissait comme une succession de joies. Elle voulait travailler, mais selon ses goûts et les dons que lui avait départis un généreux Providence. Elle était si charmante et si jolie que Mme Berlier n'avait aucune inquiétude sur l'avenir de son aînée, ce bijou, ce morceau de roi. Cet avenir, elle le voyait établi sur les bases solides du mariage, un brillant mariage qui réaliserait toutes ses ambitions.

Mais Eliane ne voyait pas les choses de si loin. D'autres débouchés s'offraient à sa radieuse jeunesse. Le théâ-

tre, et surtout le cinéma la tentaient. Là, elle trouverait plus facilement sa chance de bonheur, pensait-elle. En attendant, sans prendre conseil de personne et laissant là livres et licence, elle s'arrangea pour trouver une situation à son goût.

Ce fut un beau tapage chez les Berlier quand, un matin de printemps, elle annonça à la famille réunie qu'elle allait entrer comme mannequin dans une grande maison de couture.

Mme Berlier crut à une plaisanterie. Jérôme trouva l'idée amusante. Mado dit: «Cela ne m'étonne pas, Eliane ne fait jamais rien comme tout le monde.» Et elle déclara qu'elle était «cinglée».

Mme Berlier, revenue de sa stupeur, opposa son veto à une telle décision. Chacun défendit son point de vue avec véhémence. La plus éloquente fut Eliane; elle fit valoir avec habileté les avantages de son choix, cita des exemples, ébranla des préjugés, sapa les vieux usages, et plaça le tout sur un plan supérieur, au niveau du progrès moderne. Mme Berlier sentit sa résistance s'amollir et le secours vint à Eliane d'où elle l'attendait le moins: son père, qui la regardait avec complaisance, put dominer le tumulte pour dire:

— Eliane réussirait certainement dans ce métier.

Et c'est ainsi que la beauté de la famille entra comme mannequin dans la maison de couture fondée dix ans plus tôt par Michel et qui, après une vogue foudroyante, avait eu une activité mise en veilleuse, on ne savait pourquoi, mais qui avait été récemment rajeunie par Mme Marion. Celle-ci, très entreprenante, voulut redonner à la maison son lustre aujourd'hui périmé; elle fit de la publicité, saisit toutes les occasions de se mettre en vedette, ne lésina pas sur les dépenses, et son activité reçut sa récompense: la maison Michel et Marion avait tout espoir d'être cotée un jour

comme une des grandes maisons de couture de Paris.

QUEL est le premier arrêt du train? demanda la voyageuse.

— Laroche.

— Peut-être pourrai-je téléphoner à la gare de Lyon?

— Vous croyez sans doute que votre voleur vous y attend?

— Certes, j'aurais plus de chances à mon actif si vous ne m'aviez pas empêché de tirer la sonnette d'alarme!

— Je vous ai surtout empêchée de faire une belle gaffe.

Une lueur rose émergeait des moutonnements confus de l'horizon. On distinguait aux côtés du train des arbres pris de folie qui surgissaient pour disparaître aussitôt. Ici et là, une fenêtre s'éclairait.

— Combien de temps le train s'arrêtera-t-il à Laroche?

— Trop peu de temps pour que vous puissiez y faire quoi que ce soit, répondit Gérard à tout hasard.

— Et ensuite?

— Ensuite, ce sera Dijon.

La jeune voyageuse — appelons-la Eliane, si vous le voulez bien — prit un air résolu.

— Je tenterai ma chance à Dijon, dit-elle.

La vie continue, frémissante, chez les Berlier. Les débuts d'Eliane chez Michel et Marion ont été une parfaite réussite. Chaque soir, le jeune mannequin rentre à la maison, pleine d'entrain, ayant mille choses à raconter. Comme elle le fait avec verve, chacun s'intéresse à son récit, et fait taire pour un moment ses propres exigences. De fait, c'est un monde nouveau que l'ainée introduit dans le modeste intérieur où se sont débattus jusque-là ses rêves et ses ambitions. Le cercle de ses relations s'est étendu. Elle

[Lire la suite page 32]



Malgré ses paupières rougies, elle était ravissante ainsi, teint pur, chevelure ardente, lèvres fraîches comme celles d'un enfant...

L'ANGE DE LA CHARITÉ

Notre grand feuilleton par PIERRE NINOU

No 5

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Laure Lemarchand, marquise de Plessis Saint-Luc est trouvée dans sa chambre hermétiquement close de l'intérieur, un poignard dans le dos. Le Procureur de la République, M. Jeantel; le juge d'instruction, M. Servian; le commissaire de police, M. Guérin, procèdent à l'enquête. Mlle Violette de Lacroix-Marbourg, cousine germaine du marquis Horace de Plessis Saint-Luc, puis M. Bussus, secrétaire de celui-ci, et enfin Jeannie, soeur de lait de Violette, sont les premiers interrogés. Mais les enquêteurs ont de sérieux soupçons sur le comte Gratien de Plessis Saint-Luc, beau-frère de la victime.

Pas possible que s'il voit la réussite à portée de lui, et si brusquement elle lui échappe, tous ses désirs déçus ne nous le livrent pas un jour.

— C'est affaire à moi. Je m'en charge !

M. Lemarchand étendit la main, presque solennellement.

— Ah ! oui, dit-il, ma pauvre morte, ma fille, que je pleurerai toujours, sur ta chère mémoire, je le jure, tu seras vengée !...

« Ma vie entière sera consacrée à ce but.

« La nuit, je combinerai... Le jour, je surveillerai, j'exécuterai...

« Mais celui qui nous a séparés, le paiera, son crime...

« Oui... il le paiera !

A cet instant deux coups secs furent frappés à la porte du salon, et Jeannie remit un mot à M. Lemarchand.

— C'est pressé, dit-elle.

L'industriel prit le papier et le tendit au juge.

Il y avait ces mots griffonnés à la hâte avec un crayon :

« Nous nous rendons auprès du marquis, venez vite pour y être en même temps que nous. »

M. Lemarchand se leva, et Servian le suivit.

Comme ils entraient d'un côté, dans la chambre d'Horace, Gratien y arrivait de l'autre.

Le marquis dormait, gardé par Pauline et deux religieuses.

Violette et Reine-Marie, anéanties de fatigue toutes les deux, se reposaient dans leurs chambres, obéissant ainsi à l'ordre que leur avait donné M. Lemarchand.

André, qui n'avait pas fermé l'oeil de la nuit précédente ou à peu près, s'était retiré également.

Au seuil de la porte, Gratien, arrêté, considérait son frère avec une attention profonde.

Pour la première fois, on eût juré qu'il était ému, et chose plus extraordinaire encore, qu'il n'était pas maître de son émotion.

— Comme il est pâle, dit-il enfin...

Il ne va pas mourir au moins, lui aussi ?...

— Non, dit M. Jeantel; le docteur, maintenant, répond de votre frère.

Le procureur, à ces mots, vit les lèvres du comte, placé un peu de profil, trembler légèrement.

— Il ne le savait pas malade, dit très bas M. Servian au verrier; il me l'a demandé plusieurs fois pendant le voyage, avec une certaine insistance, et j'ai toujours évité de lui répondre.

M. Lemarchand, vivement, fit le tour du lit d'Horace et se trouva ainsi derrière lui; car le marquis, couché sur le côté droit, était précisément, dans son sommeil, tourné vers l'endroit de la chambre où se trouvait Gratien et juste vis-à-vis de son frère.

— Horace ! appela M. Lemarchand, de sa voix métallique, de cette voix de volonté et de commandement qui était la sienne.

Le marquis ouvrit les yeux, et, tout à coup, ce fut le comte qui apparut devant lui.

Mais tandis que Gratien faisait un pas vers le lit, on vit un spectacle terrifiant et, à coup sûr, des plus inattendus.

Horace devint blême jusqu'aux lèvres; il se dressa vers son frère et, les yeux luisants comme des braises, le bras étendu, tout vibrant de colère, d'indignation et de douleur, il cria :

— Sois maudit, misérable !... Sois maudit !

Avec un brisement subit de la voix et de tout son être, il ajouta plus terrible encore :

— Assassin !... assassins !...

Mais la dernière syllabe ne voulut pas sortir de ses lèvres, et il retomba dans son lit en proie à une attaque de nerfs, aussi terrible que celle dont il avait été pris à la vue du cadavre de Laure.

Tout le monde éprouva une émotion indescriptible.

M. Lemarchand lui-même perdait la tête.

— Qu'avons-nous fait, miséricorde !... disait-il à M. Jeantel en s'arrachant les

cheveux. Il va mourir !... Mon Dieu !... mon Dieu !...

M. Bordier accourut aussitôt. Dès le seuil de la porte, ses sourcils se froncèrent, tandis que son visage se décomposait violemment.

— Ah ! dit-il, vous l'avez tué !...

Mais ce n'était pas un homme à s'attarder en récriminations vaines.

Il prodigua aussitôt à Horace les soins les plus intelligents, les plus énergiques.

— Moi qui avais ordonné de lui éviter toute émotion, dit-il seulement; quel malheur que je l'aie quitté. Quel malheur !... quel malheur !...

« Que tout le monde s'en aille !

— Est-ce qu'il va passer ?... demanda M. Lemarchand.

— Je n'en sais rien. Et vous serez bien avancé, vraiment !...

— La justice a cependant besoin de certains renseignements, déclara nettement le procureur.

— Quels renseignements ?... interrogea le médecin.

« Est-ce qu'un homme en proie à une fièvre cérébrale, et qui bat la campagne depuis trois jours peut vous les donner ?

« Allez-vous-en tous, pour Dieu, je vous en conjure !...

Gratien s'approcha.

Jusque-là il était resté appuyé, livide, contre le chambranle d'une armoire de chêne.

On eût dit, tant il était décomposé, que la vie l'avait quitté.

Cependant il regardait avidement ce qui se passait autour de lui, plus ardemment encore, il écoutait la moindre parole prononcée.

Aux derniers mots de M. Bordier, on eût juré qu'il respirait plus à l'aise.

Tout à coup, il fit deux pas en avant.

— Oui, dit-il, le docteur a raison; toutes ses émotions peuvent faire perdre la raison à mon frère !... Et Dieu sait si on la perdrait à moins.

« Il nous faut tous partir...

« Mais je ne m'en irai pas, moi, sans protester contre des paroles incompréhensibles et qui sont bien, dans la bouche de cet honnête homme, la preuve de son inconscience et de sa folie !...

— Ah ! vous protestez ? murmura le procureur.

Gratien se redressa, très digne.

— Je fais plus, monsieur le procureur, dit-il. Je vous demande... au besoin j'exige, que vous fassiez à Paris l'enquête la plus minutieuse sur mes faits et gestes, avec les heures exactes à l'appui, et cela concernant le moindre de mes actes depuis ma descente du train, à onze heures trente-cinq, à la gare du Nord, le soir de la Toussaint, jusqu'au lendemain matin.

« Or, vous vous convaincrez, j'espère, qu'à moins d'avoir le don d'ubiquité, c'est-à-dire d'être en deux endroits à la fois, je n'ai pas pu tuer, à deux heures du matin, ici, dans son château de Saint-Luc, la marquise de Plessis, ma chère et malheureuse belle-soeur, quand cinquante personnes m'ont vu à Paris, au moment même où elle était frappée.

A ces mots, glacial et blessé, Gratien marcha vers la porte. Mais avant d'en franchir le seuil, il se retourna et dit encore :

— Suis-je libre de me retirer, ou faut-il rester, monsieur, à votre disposition ? C'est-à-dire, m'arrêtez-vous, pour dire les choses par leur nom ?

« VOULEZ-VOUS mon humble avis ? » — Je vous le demande, mon ami, car sous votre douceur apparente, vous êtes un des hommes les plus adroits, les mieux équilibrés, les plus clairvoyants aussi, que j'aie rencontrés sur mon chemin.

— Eh bien ! vous comme nous, attendrons que le hasard, ce grand collaborateur de bien des oeuvres, justice, revendication ou découverte, nous livre ce nom que nous ne trouverons pas sans lui.

« Oh ! il faut faire quand même tous nos efforts, afin de le connaître, puisque c'est le devoir, pour nous, et votre plus grand désir, n'est-ce pas, monsieur ?

— Certes !... Je donnerais la moitié de ce que j'ai pour venger ma fille.

« Et en attendant, ce misérable peut chercher sa vie ailleurs ; il n'aura plus un sou de moi.

« Je le chasserai absolument de mon existence !...

— Ce qui sera la plus grande des fautes, monsieur !...

M. Lemarchand tressaillit violemment :

— Pourquoi ?

— Parce qu'il faut savoir tout ce qu'il fait au jour le jour.

« Mais patiemment, sourdement, sans bruit, sans esclandre, sans qu'il s'en doute surtout.

« Tout ce qu'il a raconté à Jeantel tout à l'heure sur sa soi-disant conversation avec la marquise, même sur ses projets d'aller en Amérique, c'est autant d'inventions, j'en suis certain.

« Mais personne ne le prouvera, rien que l'avenir...

Des profondeurs du cerveau de M. Lemarchand, une lueur montait.

Il avait raison, le doux Servian...

C'était un homme patient, à l'esprit net, sachant attendre son heure !...

Et, bien plus, l'avenir est à ceux-là qui peuvent se contenir et se dominer, qu'aux impatients, aux violents, voulant tout à la fois, instantanément, rapidement...

— Dites ce que je dois faire, implorait-il doucement, presque humblement, dans tous les cas avec une grande nuance de condescendance dans l'expression de la voix.

— Il faut aviver l'ambition du comte de Plessis Saint-Luc, et ne jamais la satisfaire...

— Vous avez du génie, Servian... Je vous comprends !...

— Ah ! tant mieux !... C'est que vous êtes un homme supérieur, monsieur ; car il est rare, sur le premier moment surtout, ainsi que nous le sommes à présent, qu'un père aimant sa fille comme vous avez aimé Mme la marquise, puisse surmonter sa douleur, pour vouloir et accepter des choses raisonnables.

M. Lemarchand regarda le juge de ses yeux clairs, à cette minute débordant de volonté et d'énergie.

— Je veux surtout la venger, dit-il, dans l'avenir, sinon dans le présent !

— Et vous y arriverez, sur mon âme. Il n'est pas possible que vous ne lassiez pas le comte de Saint-Luc, monsieur.

Commencé dans l'édition du 22 décembre 1956.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

Lisez en page 16 notre nouveau roman :

LA ROBE DE FEE A DISPARU...

par EVELINE LE MAIRE

M. Jeantel s'inclina :

— Vous êtes libre, monsieur le comte, déclara-t-il.

Cependant, Gratien, par hasard, regarda le juge.

A cet instant, le visage impassible de M. Servian bouleversa le cadet des Plessis plus que toutes les menaces du monde.

Quant à M. Lemarchand, les yeux presque fermés, il paraissait étranger à tout ce qui s'était dit, à tout ce qui s'était passé. Mais avant de quitter la chambre mortuaire pour regagner son appartement, car il était très tard, il redit son mot au juge d'instruction.

— Votre pénétration est vraiment du génie, Servian!... Désormais, je me laisserai toujours guider par vous.

— Bien, monsieur! Alors, avec l'aide de Dieu, tôt ou tard, nous réussirons!...

Dans son grand lit, à force de chloroforme, de chloral et de morphine, Horace se calmait.

Le docteur déclara qu'il ne le quitterait pas.

Jeannie pas davantage.

Elle remplaçait Violette. Elle savait que, sur elle seule, sa soeur de lait comptait. Pour rien, la vaillante fille n'eût trahi la confiance que son idole avait mise en elle.

XIV — Maître de soi, maître de tous

DE très bonne heure, le lendemain matin, Gratien se leva.

Rien encore ne remuait dans le château.

Il sortit.

Le jour à peine éclairait la cime des grands arbres du parc.

Un brouillard épais montait, venant des immenses marais que forment, du côté de Long, les tourbières creusées et aussitôt envahies par les eaux.

Gratien se dirigea vers le village.

L'abbé Perrin l'avait souvent et inconsciemment soutenu.

Des charités habilement données par le comte, des heures entières passées à écouter le curé parler de ses perruches et de ses oiseaux, avaient suffi pour lui maintenir toute la sympathie du brave homme.

Et puis, par-dessus tout, Gratien était le fils de la marquise de Plessis Saint-Luc, une sainte qui l'avait aidé dans ses années de séminaire, et cette dernière idée primait tout chez lui.

A force d'habileté, M. Lemarchand était arrivé à le lui faire accuser ou tout au moins à faire répéter au curé des paroles imprudentes que le comte avait adressées à sa belle-soeur, dans la fatale soirée de la Toussaint.

De cette confiance forcée, l'abbé Perrin éprouvait, depuis qu'il l'avait faite, un regret mortel.

Aussi, quand il vit Gratien se diriger vers lui, en tressaillant-il de crainte. Le comte n'allait-il pas lui reprocher cruellement sa conduite?

Pendant le trajet du château au presbytère, le jour s'était tout à fait levé; le jeune homme trouva l'abbé très pâle, visitant avant sa messe ses chères cages, parlant à ses oiseaux, leur donnant quelques brindilles de verdure trouvées encore dans le jardin, malgré le froid et la gelée de la semaine précédente.

A la vue du comte, il laissa tout, et s'avança vers lui la main tendue.

Il appréhendait beaucoup cette rencontre; mais le visage de Gratien, très accueillant sous sa tristesse, le rassura aussitôt.

— Vous êtes des nôtres, monsieur, lui dit-il. C'est bien à vous de venir nous assister dans cette si cruelle épreuve.

— Cruelle pour tout le monde, et plus que vous ne le pensez, monsieur le curé! s'écria le cadet des Plessis.

Sa voix avait, en disant ces mots, une expression si navrante de désespoir et d'indignation, que le prêtre, qui n'avait pas la conscience très tranquille à



Moyen facile de renouveler murs et plafonds

par CAM FORREST

BON NOMBRE de lecteurs nous ont écrit pour demander des conseils sur la façon de réparer de vieux plafonds qui s'écaillent et se fendillent. Un plafond craquelé dépare beaucoup une pièce, et le jour où il commence à s'affaisser, toutes réparations sont inutiles.

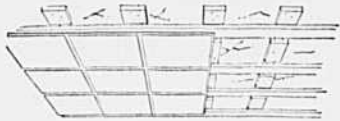
Vous trouverez une solution facile, économique et permanente à ce problème... chez votre marchand de bois! Élégant et pratique, le PV Square-tex, en panneaux rigides de 4' x 4', facilite grandement la rénovation du plafond. Ces panneaux légers forment un carrelage à rainures espacées de 12" ou de 16" de centre à centre; ils se posent vite et aisément et donnent au plafond un aspect élégant et moderne.

Il y a quelques mois, nous avons eu recours au Square-tex pour renouveler notre plafond, puis nous avons complété le rajeunissement de la pièce en installant un mur moderne autour du foyer.

Au cas où vous voudriez en faire autant, voici comment nous avons procédé.

D'abord le plafond

Je sais que bien des bricoleurs hésitent à entreprendre le panneautage d'un plafond. Or les commodes panneaux Square-tex de 4' x 4' sont faciles à manier au-dessus de la tête. L'élégant motif qu'ils permettent d'obtenir va très bien avec tous décors modernes ou conventionnels. Ma femme et moi avons choisi les carreaux de 16". Nous avons donc commencé par poser, en travers des solives du plafond, à tous les 16", des fourrures de 1" x 4", avec



pièces de remplissage à toutes les solives (à intervalles de 16") pour obtenir un fond de clouage vis-à-vis des rainures.

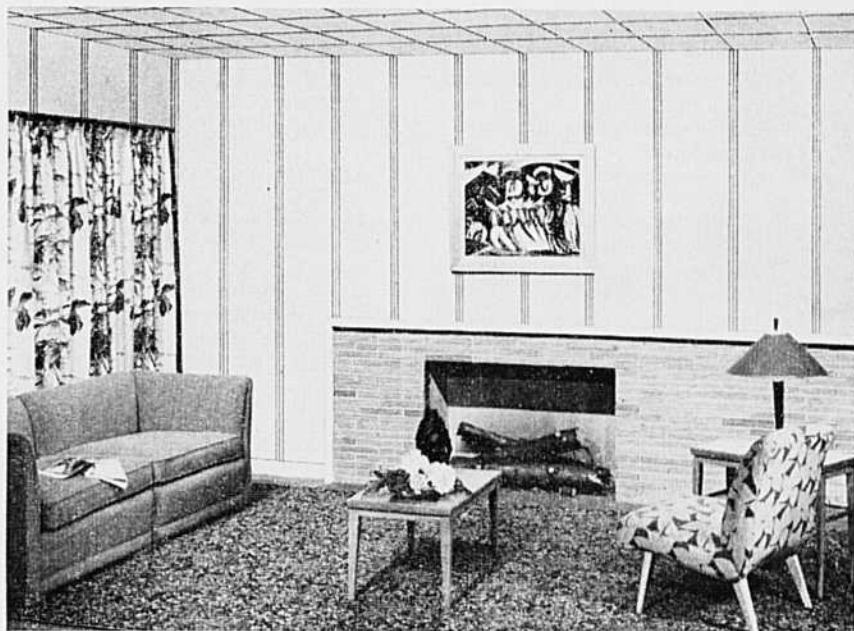
Nous eumes tôt fait d'installer ces panneaux légers de dimensions précises. Comme tous les bords des panneaux se joignent à des rainures, les joints sont complètement invisibles. La plupart des clous sont également masqués par les rainures.

Un nouveau mur

Pour compléter la rénovation, nous avons décidé de moderniser le mur entourant le foyer.

Nous avons commencé par enlever l'encadrement désuet du foyer ainsi que ses tuiles luisantes. Pour le panneautage du mur, ma femme avait choisi le PV Plank Board, panneau rigide de 4' x 8' à rainures verticales. (Les rainures sont à 8" ou à 16" de centre à centre, et nous avons choisi l'espacement de 16").

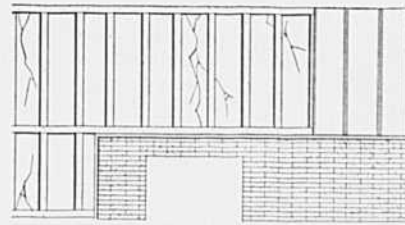
J'ai sondé le mur pour trouver l'em-



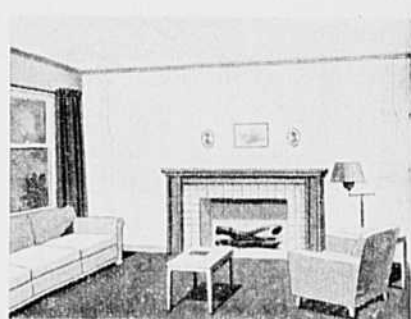
UN BON CHOIX DE MATÉRIAUX et quelques fins de semaine de travaux ont suffi pour rendre cette pièce attrayante.

placement des montants. Puis nous avons posé, directement sur le vieux plâtre, des fourrures horizontales de 1" x 4", au haut, au centre et au bas du mur, puis des fourrures verticales à chaque montant pour appuyer fermement la planche rigide. Cela nous a permis de planter la plupart des clous dans les rainures afin de les dissimuler, ainsi que de masquer les joints.

Un briqueteur nous a construit un nouveau devant de foyer. Nous avons fait nous-mêmes la tablette qui est très simple. Enfin, j'ai cloué une moulure concave au point de rencontre du mur avec le plafond et j'ai remplacé les moulures de la base du foyer.



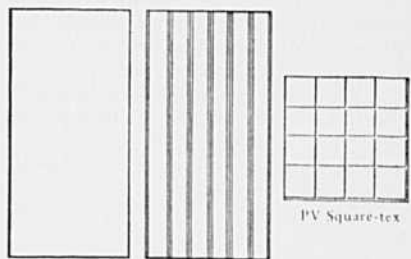
Nous avons fini les panneaux avec de la peinture à base de latex, vert pâle pour le mur, havane pour le plafond. Rien ne se peinture mieux que ces panneaux... La seconde couche leur donne un fini parfaitement lisse. Nous avons maintenant un salon moderne



LE PLÂTRE FENDILLÉ donnait à notre salon un aspect terne et déprimant.

et attrayant qui nous vaut les éloges de tous nos visiteurs.

Renseignements, s.v.p.



PV Utility Board PV Plank Board

Si vous songez à rénover ou à construire, les PV Hardboards (Square-tex, Plank Board, Aero Board, etc.) vous seront d'une grande utilité. Ils vous permettront d'obtenir des murs, plafonds et cloisons résistantes et rigides; ils peuvent également servir à nombre d'usages particuliers, des faux planchers pour carrelage aux tableaux pour trophées.

Demandez nos dépliants gratuits pour bricoleurs et notre documentation descriptive à votre marchand de bois ou écrivez à:

Canadian Forest Products Ltd.
Dept. F4, Box 1010, New Westminster, B.C.

son endroit, s'en trouva bouleversé jusqu'aux moelles.

— Ah! fit-il, en s'arrêtant net, qu'est-ce qui vous arrive donc ?

— On m'accuse d'avoir assassiné Laure, moi, moi, son beau-frère, d'abord ; ensuite, un Plessis Saint-Luc !... Quelle humiliation !...

— Vous avez peut-être été imprudent dans certaines de vos paroles, mon enfant !...

Gratien reçut comme un choc, à ces mots. Il savait maintenant qui avait renseigné M. Lemarchand.

Mais le cadet des Plessis ne s'arrêtait point à des rages inutiles.

Son intérêt seul primait tout, et le faisait agir.

Or, son intérêt actuel, intérêt majeur si jamais il en fut, était d'avoir dans l'abbé Perrin un défenseur et un soutien.

Son expressive physionomie devint encore plus triste et plus douloureuse.

— Mes paroles n'ont point été imprudentes, dit-il.

« Et puis, l'abbé, vous connaissez le proverbe : « Qui mal ne fait, mal ne pense !... »

« Ma conscience, qui a toujours été très pure, ne me porte point à sans cesse combiner ce que je dois dire. Telle, toute chose se présente à mon esprit, telle je l'exprime, sans grandes histoires et surtout sans songer à mal.

« Si quelqu'un a interprété de travers ma conversation avec ma pauvre belle-sœur, il s'est trompé, ce qui arrive au plus honnête homme du monde.

« Et par conséquent, je ne lui en veux pas... il m'a cependant fait beaucoup de mal.

Gratien chancela, et avec une expression encore plus navrée, il ajouta :

— Oh ! oui, beaucoup... plus que je ne saurais le dire !...

Et par le menu, il raconta au prêtre toutes les explications de ses paroles si graves, qu'il avait données aux magistrats, la veille, en présence de M. Lemarchand.

L'abbé Perrin, positivement, était bouleversé.

Et lui qui l'avait un instant soupçonné !...

Le comte, sans paraître voir cette subite émotion, continua :

— Il faut que ces magistrats soient tous fous, en vérité, de m'accuser, lorsqu'il laissent probablement s'enfuir le véritable coupable.

« Quant à moi, en arrivant d'ici à Paris, je suis allé à mon cercle, rue Matignon, et j'y ai joué jusqu'à six heures et demie du matin.

— Et on vous y a vu ? demanda naïvement l'abbé. Vous avez des témoins de ce que vous dites là ?...

— Pardieu !... Me trouveriez-vous si tranquille sans cela, avec la mauvaise volonté évidente de ce procureur, dont le parti-pris saute aux yeux ?...

— Ah ! que je suis donc content ! s'écria l'abbé Perrin. Et ces témoins, les avez-vous nommés à la justice ?

— Les magistrats ne m'ont pas demandé leurs noms.

« Mais à vous, curé, je puis les faire connaître.

« Il y avait là le duc de Sempicelli, un Mexicain bien connu à Paris ; M. Vandercouver, l'Américain ; le marquis de Matalais et son frère ; M. Bernher, tous les cinq du Jockey, et d'autres encore, qui se désigneront d'eux-mêmes, si on fait une enquête.

— Et ils diront à quelle heure vous êtes arrivés, à quelle heure vous avez quitté le cercle ?

— Parfaitement. Ils affirmeront, comme moi, que, venu à minuit moins un quart environ, je me suis attablé à la partie d'écarté et que je ne me suis levé qu'au jour, c'est-à-dire à près de sept heures du matin.

— Ah ! mais alors, vous êtes sauvé, mon cher enfant !...

— Étais-je donc en danger, curé ; et vous, qui me connaissez depuis mon

enfance, croyez-vous que je sois coupable d'une mauvaise action ?... Même d'une mauvaise pensée ?...

Le curé eut une hésitation plus rapide que l'éclair.

L'oeil perçant de Gratien l'eut vite devinée ; il en eut de son côté un imperceptible tressaillement de la bouche, mais aussitôt maître de lui, et plus félin que jamais, il dit :

— Est-ce que vous vous imaginez, mon cher curé, qu'à part le sang dont je suis issu, et qui répond de moi, je puis oublier les principes que m'a donnés ma sainte mère, tant regrettée, toujours si vénérée ?

Deux larmes énormes roulèrent sur les joues de Gratien.

Il était d'ordinaire plus froid qu'un marbre, avec cette belle impassibilité anglaise qui veut rester de glace devant n'importe quelle émotion, n'importe quelle complication.

Ces deux larmes remuèrent l'abbé Perrin plus que toutes les protestations du monde.

— Oh ! je vous crois, monsieur le comte, je vous crois !... s'écria-t-il.

« Et certainement, désormais, vous n'aurez pas de plus chaud défenseur que moi !...

« Vous voulez assister à ma messe ? Je vais la dire.

« Et vous savez, si les jeunes gens lancés comme vous dans les plaisirs et les tentations de la grande Babylone moderne oublient quelquefois les principes de leur enfance, au jour de l'épreuve ils doivent s'en souvenir, surtout quand ils ont dans les veines le sang dont vous parliez tout à l'heure...

« Venez prier, mon cher enfant, le désespoir qui nous atteint tous perdra une grande partie de son amertume dans la prière.

Gratien n'avait pas la moindre foi religieuse.

Son ambition, sa volonté effrénée d'être riche, d'avoir à sa portée toutes les satisfactions, toutes les joies de l'existence, avaient tout brûlé en son cœur, même le souvenir de sa mère, pourtant si souvent évoqué par lui... tout... comme le vent du sud dessèche en Afrique les cultures et les prairies, et ne laisse derrière lui que stérilité et désolation...

Néanmoins, il avait suivi le curé à l'église, sans une observation.

Et comme le petit clerc qui servait journellement la messe à l'abbé Perrin était ce matin-là un peu en retard, ce

fut Gratien qui, un livre à la main et agenouillé sur les degrés de bois de l'autel, répondit humblement, patiemment aux prières liturgiques.

Il en était profondément ennuyé ; mais la chose, d'après lui, en valait la peine.

L'abbé Perrin, en effet, avait dans le pays une influence énorme.

Depuis près de trente ans qu'il y demeurait, il y avait acquis par toute une vie de dévouement et de charité le respect et la sympathie de tous.

On savait qu'il n'avait jamais menti.

Tout ce qu'il possédait, son argent, son temps, son cœur appartenaient aux souffrants, à ceux qui étaient atteints de n'importe quelle douleur. Tolérant comme un véritable prêtre, il avait une mansuétude extraordinaire.

Ses oiseaux et son élevage étaient sa seule manie, son unique distraction.

Et combien aisément, devant son infinie bonté, on l'excusait !

Gratien connaissait tous ces détails ; de plus, il savait que dans son humble situation le curé d'un tout petit pays, avec son effacement volontaire et son humilité de saint, l'abbé Perrin disposait tout de même d'une réelle et extraordinaire influence.

Or, l'opinion de la justice d'abord, celle des jurés ensuite, si la mauvaise chance devait amener le comte de Plessis jusque là, n'est jamais que l'écho fidèle de l'opinion publique.

Le curé de Saint-Luc devait avoir un poids incalculable sur cette opinion ; et c'était pour qu'elle lui fût favorable que si humblement, ce matin-là, Gratien servait la messe.

Il atteignit, du reste, pleinement son but, et quand il reprit, vers dix heures, le chemin du château, l'abbé Perrin était son défenseur juré, et son ami, bien plus encore que par le passé.

« J'ai été joliment ridicule tout à l'heure, dans mon rôle de sacristain, pensait le comte.

« Mais d'abord, nul ne m'a vu ; et ensuite, je n'avais pas le choix du moyen.

« Le père Lemarchand a grande confiance dans ce pauvre curé.

« Malgré tout, il lui parlera favorablement de moi, et le verrier subira son influence.

Et plus que jamais la tête du comte se monta, plus que jamais il se vit le seul maître de ces millions si intelligemment, si laborieusement gagnés.

Quand il arriva au château, le présent s'était atténué sous les lueurs d'apothéose qui éclairaient pour lui l'avenir.

Une mauvaise nouvelle l'attendait cependant.

Le marquis, toute la nuit, avait été la proie de phénomènes nerveux d'une intensité abominable.

Maintenant, il avait une fièvre ardente.

La température de son corps dépassait quarante degrés.

On parlait de faire venir des médecins de Paris ; celui d'Amiens était déjà demandé par dépêche.

Gratien tressaillait de la nuque aux talons.

Il ouvrit la bouche pour formuler une question.

Mais avant que le moindre son se fût échappé de ses lèvres, il s'était ressaisi ; son regard seul, dur et brillant, disait encore, néanmoins, la force de ses inquiétudes ou de ses angoisses.

— Monsieur le comte ne va pas dans la chambre de monsieur ? lui demanda un domestique.

« M. Lemarchand l'a demandé plusieurs fois.

Il n'y avait pas moyen de se dérober.

Du reste, qu'eût-on pensé de Gratien, s'il ne se fût pas empressé pour soigner son frère en danger ?

Il se mit en devoir de se rendre chez le marquis.

[Lire la suite page 25]

L'Alphabet des Rêves

ACCOCHEUSES

☆ Les accoucheuses, à qui la tradition antique a donné un sens funeste à cause de leur ressemblance avec les Trois Parques, ont conservé leur rôle symboliquement péjoratif. Elles apportent les messages de maladies graves et de mort aux malades. Elles signifient parfois pertes d'argent, déceptions et chagrins. Le dormeur qui rêve d'accoucheuses alors qu'il est en prison doit y voir le symbole d'une vie nouvelle. Pour les femmes qui n'attendent pas d'enfant, signe de maladie et d'affaiblissement.

AIGLE

☆ Aigle qui vole lentement : lenteurs, retards, ennuis dans les affaires. Aigle arrêté : échec. Chute d'un aigle : grands malheurs. Si l'oiseau se pose sur le dormeur : menaces pour sa vie. S'il l'attaque : malheurs matériels. L'aigle mort signifie la mort d'un chef. Pour le dormeur de situation modeste, il peut s'agir d'avancement, d'amélioration de situation. Si le dormeur est riche, s'il occupe un poste important, un aigle mort signifie : catastrophe.

☆☆ Voir un aigle menaçant est le signe de névroses d'angoisse.

ALIMENTS

☆ Si l'on éprouve de la joie à absorber ou à voir des aliments, le rêve annonce des satisfactions. Si au contraire, on éprouve de la répugnance, il annonce des ennuis et même des souffrances.

Il y a lieu de distinguer les symboles de chaque catégorie d'aliments : viande et charcuterie : sexualité. Gâteaux, desserts, sucrerie : sentiments. Pain : signe de réussite après un grand effort. Oeufs : avenir, réussite. Gobelet des oeufs : promesses de plaisirs amoureux.

☆☆ Manger en rêve est le signe d'un malaise stomacal, d'une indigestion ou d'un mauvais fonctionnement de la rate. Faire un repas copieux, parfois même suivi de disputes : ulcère à l'estomac.

ALLAITEMENT

☆ S'abreuver au sein d'une jolie femme ; promesse de plaisirs et de satisfactions. Si la nourrice est laide : menace de maladie.

Chez la femme, le rêve d'allaitement est l'annonce d'un mariage, d'une rencontre sentimentale ou même d'une grossesse. L'homme qui rêve qu'il donne lui-même le sein connaîtra le chagrin d'une séparation ou d'un deuil. Pour les soldats et les travailleurs manuels, signe de dépérissement ou de maladie.

☆☆ Comme dans la plupart des rêves où l'on se voit boire, il s'agit fréquemment d'un état fébrile ou d'une forte fièvre.

ANNEAU

☆ Le rêve d'anneau signifie mariage pour la jeune fille et grossesse pour la femme mariée. Pour l'homme, le symbole varie avec la matière de l'anneau. Anneau de fer : réussite d'un travail assidu. Anneau d'or : entreprise qui n'aboutit pas immédiatement. Anneau d'ambre et d'ivoire : mauvais présage pour les hommes, signe d'heureuse rencontre pour les femmes. Les anneaux creux et fragiles présagent la déception et la tristesse.

(Les Editions de Paris)



Que sont devenues les anciennes chaussures à boutons?

Elles sont disparues tout comme les tentures surchargées, l'éclairage au gaz, les tapisseries démodées et le bon vieux piano droit. Et pourquoi? Parce que le progrès et la tendance vers une vie plus confortable les ont éliminés. Il en résulte que les femmes d'aujourd'hui portent des souliers légers et élégants, qu'ils soient habillés ou ordinaires.

Cette évolution de la chaussure eût été

impossible sans le caoutchouc synthétique et nombre de produits qui en dérive.

De nos jours le caoutchouc synthétique permet aux manufacturiers de fabriquer des produits de haute qualité et à meilleur marché... *Le caoutchouc synthétique est meilleur — voilà pourquoi plus de la moitié du caoutchouc employé au Canada est le...*



POLYMER CORPORATION LIMITED

SARNIA • CANADA



LES BANQUES SERVENT TOUT LE MONDE

Une mine est mise en exploitation, dans le nord... Une petite ville calme devient un centre industriel actif... Des terres en culture font place à une agglomération suburbaine.

Alors que la population du Canada augmentait rapidement et se répandait dans de nouvelles régions, les banques à charte ont étendu leur champ d'action. En dix ans, elles ont ouvert 1,000 succursales; elles en ont agrandi et modernisé un grand nombre d'autres, et elles ont créé de nouveaux services.

Aujourd'hui, dans les *pays neufs* aussi bien que dans les vieilles régions, les banques à charte offrent un service plus complet dans plus d'endroits et à plus de monde que jamais.



LES BANQUES À CHARTE DESSERVANT VOTRE VOISINAGE

KIM NOVAK

le sex appeal "conscient et organisé"



Dès son apparition au Festival de Cannes, la « blonde incendiaire » Kim Novak a rallié les suffrages des plus difficiles. Elle a même réussi à émouvoir les festivaliers les plus blasés. Un de nos confrères parisiens se fit le chef de file des journalistes et photographes, guettant chaque sourire, chaque moue, chaque regard de la belle des belles... Cette expression nous rappelle Gina Lollobrigida qui, elle aussi, triompha à Cannes une année précédente. Aucune comparaison ne saurait être tentée entre ces deux pôles de la séduction.

Le renouveau du sophistiqué

Gina, c'est le triomphe de la beauté naturelle, du charme mutin, de la piquante fraîcheur, de l'esprit latin. Kim Novak représente, au contraire, la séduction policée par Hollywood, le sex-appeal quelque peu sophistiqué. Son éclatante blondeur, « revue et corrigée » par les maîtres coiffeurs, sa ligne de sirène moulée dans des robes de vamp, ses yeux en amande allongés par les faux cils, son décolleté généreux enrichi de brillants: tout est conçu et organisé pour attirer et retenir l'attention.

Kim Novak continue en cela la tradition « star made in Hollywood » dans la lignée des Jean Harlow, Lana Turner, Rita Hayworth.

Kim exploite les caprices de Rita

C'est à cette dernière qu'elle doit (involontairement) sa chance. En effet, Kim était toute prête lorsque l'ex-épouse d'Ali Khan fit caprices sur caprices; rompit avec sa firme, refusa les films que celle-ci lui proposait de tourner, enfin manifesta des exigences spectaculaires.

Kim Novak était assez « rodée » pour prendre le départ. Elle le prouva brillamment et décrocha un contrat mirifique pour la débutante-vedette qu'elle était. Mais elle sut profiter des circonstances en se pliant docilement aux règles établies par les producteurs et les réalisateurs.

Cette belle fille, comme de nombreuses artistes, avait débuté comme cover-girl, à Chicago, sa ville natale. Puis elle partit en tournée publicitaire pour une marque de machines à laver. En passant par Hollywood, elle ne manqua pas d'aller rôder autour des studios et s'y fit vite remarquer. Elle figura d'abord dans des films sans éclat, puis trouva sa chance à la Columbia, au moment où celle-ci avait des difficultés avec la capricieuse Rita.

Bientôt, un "vrai" rôle

Elle ne se contenta pas d'être séduisante, elle travailla d'arrachepied, prit des leçons de comédie, de diction, de danse, voire de chant. Ses apparitions à l'écran se firent de plus en plus marquantes. La dernière est dans un film qui n'a pas encore traversé l'Atlantique: *Picnic*. Kim Novak y partage la vedette avec Rosalind Russell et William Holden.

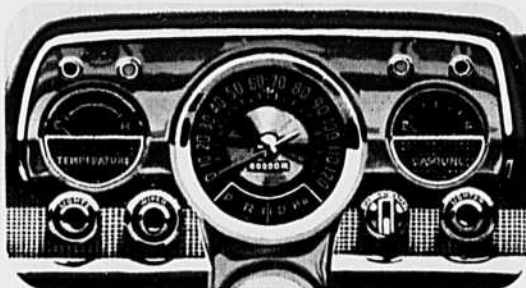
A son retour aux U.S.A., après ses brèves vacances européennes, elle incarnera la femme du fameux musicien Eddy Duchin, ce qui lui offrira un rôle de vraie comédienne comme dans *The man with the golden arm*, film qui sort actuellement à Paris, mis en scène par Otto Preminger à qui elle est reconnaissante de lui avoir offert le moyen de sortir des sentiers battus par les « Pin-up ». Otto Preminger l'accompagnait à Cannes où il se fit, un peu, son mentor.

SUZANNE QUENTIN.



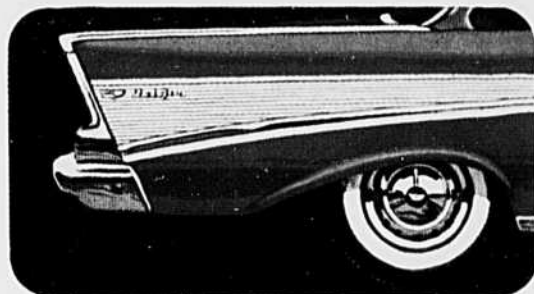
NOUVELLE TURBOGLIDE* À TURBINE TRIPLÉE

Ce qui se fait de plus nouveau en matière de transmission automatique. Ultra-souple, elle comporte même une position "retardateur de vitesse" apportant une plus grande mesure de sécurité dans les pentes raides.



TABEAU TYPE POSTE DE COMMANDE

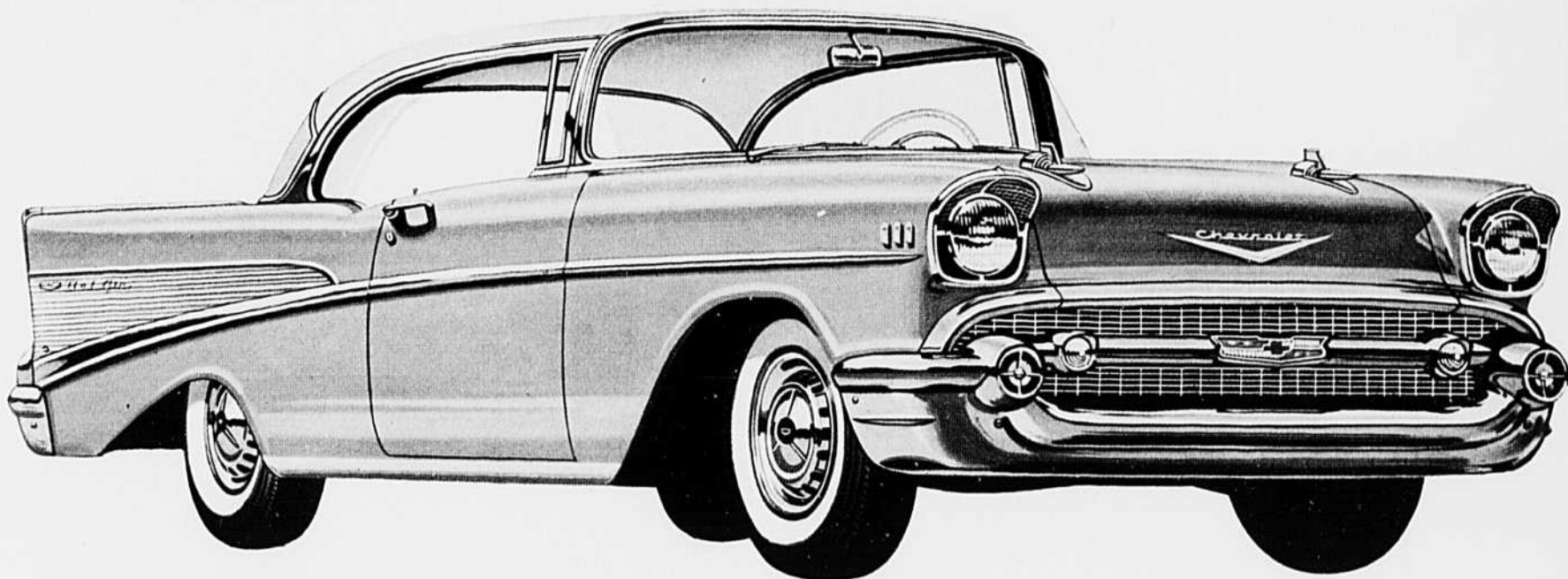
Un retrait profond à visière avancée loge tous les instruments, les commandes et les indicateurs devant le conducteur. Les boutons de commande sont placés en retrait pour éliminer tout danger.



VRAIMENT PLUS LONGUE...

Aucune illusion dans cette silhouette plus longue et plus basse! La Chevrolet 1957 se montre telle qu'elle est. Elle est plus longue et plus basse — parfaite d'un bout à l'autre! — et quel ravissement dans les décors intérieurs!

LA CHEVROLET LA PLUS ENTIÈREMENT MÉTAMORPHOSÉE

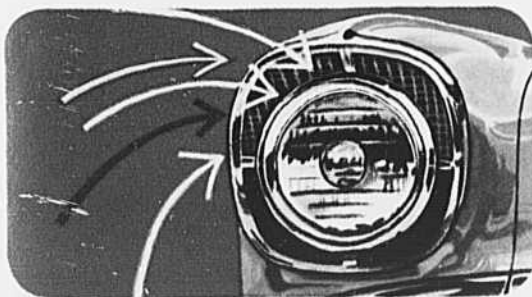


Pour 1957, Chevrolet présente une ligne nouvelle et hardie! Une nouvelle puissance (comportant même l'injecteur de carburant), une nouvelle transmission automatique, une foule de perfectionnements que l'on retrouve jusque dans les roues. Bref, elle est pimpante, puissante, parfaite!

Les dessinateurs Chevrolet ont réussi pour la carrosserie une foule d'améliorations étincelantes. Et cela se voit au premier coup d'oeil dans le nouvel ensemble grille et pare-chocs, dans le jet hardi de ses ailes arrière, la simplicité de ligne de la niche des feux arrière. Et vous sentirez la différence de puissance dès l'instant où vous posez le pied sur la pédale qui actionne l'un des nouveaux moteurs Chevrolet. En vérité cette Chevrolet présente tant de nouveautés et tant de merveilles que vous passerez bien des heures agréables à apprendre à connaître la voiture la plus remarquable de la collection 1957.

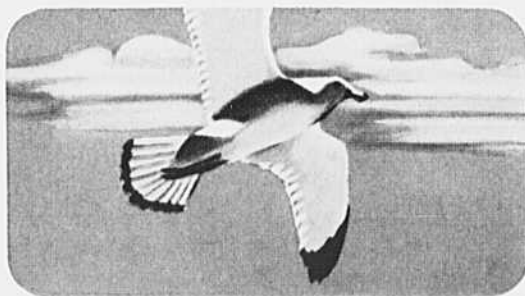
**Facultative moyennant supplément*

UNE VALEUR GENERAL MOTORS



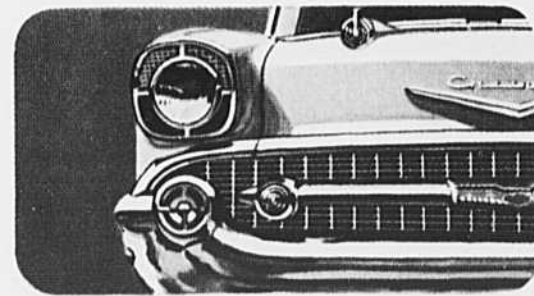
PRISES D'AIR SOUS LA VISIÈRE DES PHARES

Voilà une idée vraiment formidable — les prises d'air logées dans la visière des phares donnent un nouvel air de modernisme. De plus, l'air ainsi aspiré est plus propre, plus pur.



UNE POWERGLIDE* ENCORE AMÉLIORÉE

La transmission automatique la plus recherchée du monde a encore été améliorée pour 1957. Des millions de milles d'essai ont entraîné des perfectionnements qui lui assurent une durée encore supérieure.



DEVANT D'ALLURE FUTURISTE

Le pare-chocs dégagé est chose du passé. Aujourd'hui on l'unit à la grille pour obtenir un aspect massif aux lignes simples et pures.

Sa première expérience culinaire!



Le BON GOÛT est très important pour le cordon bleu en herbe! Voilà pourquoi Maman lui a d'abord suggéré le spaghetti Heinz. Faire chauffer, servir... puis accepter les compliments que provoquera l'appétissante saveur du spaghetti Heinz... c'est aussi simple que cela! Rien d'étonnant que le spaghetti Heinz soit délicieux! Le spaghetti est cuit à point et la sauce provient d'un mélange judicieux de

tomates mûries au soleil, de fromage cheddar et d'épices parfumées. Il a fallu à Heinz des heures de préparation et l'expérience de longues années pour vous offrir un spaghetti que vous préparez en un clin d'oeil. Dégustez-le aujourd'hui même. Comme notre jeune débutante, vous trouverez que c'est amusant de faire la cuisine... surtout à l'aide de Heinz!



Spaghetti HEINZ



PETITS CONSEILS

Un médecin invitera une personne qui fait de la haute tension artérielle à ne pas commettre d'excès de table. Etant donné que l'obésité peut causer de la haute tension, le malade devra suivre le régime prescrit par son médecin.

L'effort exigé pour soulever des fardeaux trop lourds peut causer des hernies. Une hernie peut être due aussi

à une toux trop violente ou à une chute qui tord les muscles internes.

Avec un peu de précaution, il serait possible d'éviter la plupart des feux de maison. L'imprudence avec laquelle on manipule les allumettes, le pétrole et les mégots de cigarettes cause souvent des incendies.

La vitamine C ou acide ascorbique prévient le scorbut, aide à former les dents et à maintenir les vaisseaux sanguins intacts. Le brocoli, les piments

verts, le navet jaune, les choux de Bruxelles et les épinards constituent de bonnes sources de vitamines C, de même que le cantaloup et les agrumes.

Les exercices réguliers sont nécessaires à la santé. Les personnes âgées qui peuvent se déplacer normalement aiment à faire une promenade quotidienne.

En cas d'incendie, lorsqu'il est nécessaire de passer dans une pièce remplie de fumée, appliquez un morceau de gaze ou de tissu humide sur la bouche

et le nez et rampez ensuite la tête aussi près que possible du plancher.

L'ouvrier accablé de soucis peut être victime d'un accident puisqu'il est incapable de se concentrer sur son travail. Il pourra probablement atténuer ses ennuis s'il en discute avec un ami sûr ou le conseiller du personnel.

Le lait à son état naturel peut porter des germes de fièvre ondulante, de fièvre typhoïde et d'autres maladies graves. La pasteurisation est le seul moyen de rendre le lait propre à la consommation. On peut pasteuriser sans trop de peine à la maison quand le lait déjà pasteurisé est introuvable.

La femme enceinte qui demeure à la campagne peut obtenir des renseignements et des conseils précieux sur l'hygiène dans les publications distribuées gratuitement par les unités sanitaires de comté.

Les premiers soins peuvent vous être utiles à la maison, à l'usine ou sur la grande route. Savoir ce qu'il faut faire en cas de blessure, de maladie subite ou d'empoisonnement peut sauver une vie. C'est une des matières enseignées par la défense civile ainsi que par l'Ambulance St-Jean et la Croix-Rouge.

Le Canada possède une grande variété de poissons d'eau douce et d'eau salée. Cet aliment nutritif contient du calcium, de l'iode et d'autres minéraux ainsi que des protéines et des vitamines. Il doit donc être servi aux repas au moins deux fois par semaine.

Le diabète, lorsqu'il n'est pas soigné, peut causer la cécité ainsi que d'autres infirmités. Un diagnostic et des soins donnés assez tôt permettront habituellement d'enrayer la maladie.

Lorsque l'enfant de deux ans découvre qu'il peut courir et parler, il a besoin d'une plus grande surveillance. Il faut bien prendre soin de l'empêcher de courir seul dans la rue ou avec d'autres enfants.

De nombreux adultes ont mal aux pieds parce qu'ils ont porté des souliers mal ajustés pendant leur enfance. Des premiers souliers du bébé jusqu'à ceux de l'adulte, il est indispensable qu'ils soient bien ajustés.

Il est très dangereux de faire démarrer une voiture dans un garage fermé. L'oxyde de carbone est invisible, inodore et sans saveur, mais il tue rapidement.

Les enfants sont vulnérables aux infections des voies respiratoires. La personne qui souffre d'un rhume et qui s'occupe d'un bébé doit porter un masque de gaze sur la bouche et le nez.

Il est possible, dans beaucoup de villes d'apprendre à nager pendant l'hiver. Une personne qui sait nager peut s'assurer des vacances d'été plus agréables et plus sûres.

L'ANGE DE LA CHARITE

[Suite de la page 20]

Mais il n'arriva pas jusqu'au lit de son frère.

Au dernier degré de l'escalier, il trouva l'industriel qui le regardait venir.

— Horace est très mal, dit-il. M. Bordier demande à rester seul avec lui; il a peur que le mouvement des personnes dans la chambre ne dérange votre frère.

— Le marquis a donc sa connaissance ?

— Au contraire; il bat abominablement la campagne.

Gratien devint livide.

— Ah ! fit-il.

Au bout de quelques secondes, sentant peser sur lui le regard implacable et pénétrant du verrier, il porta les mains à ses yeux et murmura :

— Mon pauvre frère !...

Plus haut, il dit :

— M. Bordier est-il tout seul à soigner Horace ?

— Avec des aides.

— Lesquels ?

— Jeannie, le dévouement même, et André.

— Ne puis-je remplacer ce dernier ?

— Pas pour le moment. Plus tard, on verra.

Gratien n'insista pas.

Jamais, du reste, il ne contrariait le riche verrier.

M. Lemarchand se dirigea vers le petit salon de Violette.

— Tout le monde se tient ici en attendant, expliqua-t-il à Gratien.

« On est plus à la portée de la chambre d'Horace, d'où l'on vient tous les quarts d'heure nous donner de ses nouvelles,

Ils entrèrent tous les deux.

Reine-Marie n'était pas levée.

Son grand-père avait exigé que, vu la fatigue des jours précédents, elle demeurât au lit jusqu'au moment du déjeuner.

A cette condition-là seulement, elle aurait l'autorisation d'aller l'après-midi auprès du malade.

Mlle de Lacroix-Marbourg, affaissée dans un fauteuil, pleurait, un mouchoir sur ses yeux.

Quoique le cadet des Plessis n'eût pas fait le moindre bruit, à cause de l'épaisseur des tapis, elle tourna tout à coup la tête, et regarda vers la porte.

A l'aspect du comte, ses lèvres subitement se décolorèrent, ses yeux s'assombrèrent horriblement, et elle le fixa de ses prunelles dilatées, étranges, pleines de douleur.

Mais Gratien courut à elle.

— Oh ! Violette, dit-il, pauvre petite, que se passe-t-il donc ici ?

Au contact de ses mains, elle avait frissonné; maintenant, ses lèvres tremblaient, et même ses dents s'entrechoquaient si violemment qu'on pouvait entendre le bruit léger de ses mâchoires se heurtant l'une contre l'autre.

— Mais tu as la fièvre, toi aussi !... s'écria Gratien. Pourquoi ne te calmes-tu pas, ne t'apaises-tu pas ?...

« Hélas ! mon pauvre ange, notre désespoir, si légitime qu'il soit, ne fera pas revenir la morte adorée que nous pleurons, ne guérira pas celui qui est de l'autre côté, si malade, paraît-il... »

De grosses larmes roulaient sur les joues du comte.

Une fois de plus, M. Lemarchand fut ému, et par conséquent désarmé.

— Mon Dieu ! soupira Violette, c'est atroce tout cela, Gratien ! Nous étions si heureux !...

— Oui, oui, je sais ! mais l'essentiel est de garder notre volonté, toi comme moi, pour ceux qui restent !...

« Sans toi, que feraient notre Horace et Reine-Marie, la pauvre ? »

De nouveau, il répéta :

— Calme-toi, mon ange. Redeviens la chère Providence de tous.

« Celle qui panse toutes les blessures et guérit de toutes les douleurs !... »

La voix du comte, si métallique d'ordinaire, avait maintenant des inflexions d'une douceur lente de caresse et de bercement.

M. Lemarchand n'avait jamais entendu cette voix, il n'avait jamais vu ce regard de tendresse et d'amour.

Avait-il rêvé ?... De quel cauchemar s'éveillait-il ?

Cet homme, que si nettement, si violemment, il avait soupçonné d'un crime épouvantable, était-il au contraire un être de bonté comme Horace ?

Et la terrible lutte pour la vie, seule, le lui avait-elle montré sous un aspect de combat qui, au fond, n'était pas le sien !

Ah ! comme il le désirait !...

Comme il en eût donné, des millions, pour que cet être, qui avait du sang

de sa petite-fille dans les veines, fût honnête, droit et pur, ainsi que l'ainé !...

Peut-être ?...

Qui donc ne se trompe pas, surtout avec des natures complexes et concentrées, telle que pouvait être celle du comte de Plessis ?...

Doucement, tendrement, sans affection, avec au contraire une émotion simple, et à coup sûr communicative, Gratien continuait à calmer Violette.

Il était assis sur une petite chaise très basse, et là, presque agenouillé devant elle, comme devant une sainte, il essayait de l'encourager, de la relever à ses propres yeux, de lui rendre des forces et du courage.

Chose étrange, Violette n'avait pas la moindre sympathie pour le cadet de ses cousins, M. Lemarchand le savait, et cependant sous la douce mélodie de ses paroles charmeuses, ses traits se rassérénèrent, ses beaux yeux redevenaient

clairs, son habituelle expression si droite et si énergique renaissait, comme après l'orage la fleur brisée se redresse sur sa tige et reprend sa vie et ses couleurs sous la bienfaisante influence du premier rayon de soleil.

— Il faut l'occuper, dit Gratien en s'adressant à M. Lemarchand.

— A quoi ? demanda le verrier.

— Laissez-moi faire.

— Violette, ma mignonne, continuait-il, as-tu pensé que de tristes formalités doivent s'accomplir ici ?...

Elle tressaillit, tandis que de nouveau ses yeux se dilataient.

— Il ne s'agit pas de te laisser aller, dit Gratien. Tu dois être, comme toujours, et plus que par le passé encore, la tête et le cœur de notre pauvre famille si éprouvée.

— Parle, tu as raison... J'essaierai !...

— Il faut que Reine-Marie, toi, toute la maison, preniez des vêtements de deuil, quand les obsèques de notre pauvre Laure auront lieu.

« Ce soin te regarde. Tu dois régler tout cela.

Et, s'appuyant sur la haute autorité de M. Lemarchand :

— N'est-ce pas monsieur, qu'il le faut ? demanda Gratien.

— A coup sûr, répondit l'industriel, qui croyait comprendre la pensée du cadet des Plessis.

A ce moment Reine-Marie s'agita dans la chambre voisine.

Elle avait dormi jusque-là, et le bruit, cependant bien léger de la conversation de Gratien, l'avait éveillée.

— Bon-papa !... appelait-elle.

Le verrier se précipita.

Vivement alors, Gratien s'approcha de Violette, qui faisait mine, elle aussi, d'aller rejoindre la fillette.

Il lui prit la main et fixa sur elle des yeux subitement changés, ses yeux impérieux, durs et volontaires.

Elle essaya de se dégager et, ne le pouvant pas, son corps délicat et charmant se rejeta en arrière, se renversa, se tordit comme se tord le sarment sous la flamme qui le lèche avant de le dévorer.

— Laisse-moi !... balbutia-t-elle. Par grâce, laisse-moi !...

— Oui, répondit Gratien de sa voix sifflante comme un coup de fouet, aussi métamorphosée que toute sa physiologie, je te laisserai, mais pas avant que tu m'aies promis d'être calme et maîtresse de toi ; je le veux, entends-tu, je le veux !...

Elle laissa tomber sa tête sur son épaule gauche.

Elle était si pâle, qu'on eût dit que sa vie allait partir.

— Redresse-toi, dit Gratien ; apaise-toi, il le faut !...

Avec un attendrissement subit, extraordinaire, qu'il fût vrai ou feint, il ajouta :

— Tu dois cela au souvenir de ma mère, qui était devenue la tienne !...

Comme un souffle, elle répondit :

— Je t'obéirai !

— Alors, va ; donne des ordres, reprends la direction de la maison. Tu es la seule maîtresse aujourd'hui. Montre ce dont tu es capable.

Elle se dirigea vers la porte.

Il la rappela.

— Règle les choses grandement, dit-il. Ne t'adresse pas au village, tout serait mal fait. Envoie chercher des fournisseurs d'Amiens, de Paris même, s'il le faut, M. Lemarchand le veut ainsi.

— Il te l'a dit ?

— Point n'est besoin. Je le connais.

Elle partit, très humble, très soumise ; avec une expression apeurée qui d'ordinaire n'était pas la sienne.

Mes Recettes de Cuisine

par Madame ARMELLE BRAULT-MASSICOTTE
Chroniqueuse du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

FILETS D'AIGLEFIN (haddock)
farcis

Choisir de beaux filets d'aiglefin, les essuyer avec un linge humide ; sur un filet, déposer de la farce au pain, remettre l'autre filet dessus, badigeonner d'huile à salade et cuire à four modéré, 350° F. Servir avec une sauce blanche aux oeufs.

Farce au pain

- 2 oignons émincés
- 1 tasse de mie de pain
- 1/2 tasse de céleri
- Fines herbes à poisson
- 1 oeuf légèrement battu
- 2 c. à tb. de beurre
- Sel et poivre

Faire revenir les oignons et le céleri dans le beurre, ajouter la mie de pain ; lier avec l'oeuf, assaisonner et ajouter les fines herbes au goût.

Sauce blanche aux oeufs

- 4 c. à tb. de beurre
- 4 c. à tb. de farine
- 2 tasses de lait
- Sel et poivre
- 2 oeufs cuits à la coque et tranchés
- 1 c. à tb. de câpres ou capucines

Fondre le beurre, ajouter la farine et bien mélanger. Mouiller avec le lait et cuire jusqu'à épaississement en brassant continuellement. Assaisonner et ajouter les rondelles d'oeufs cuits à la coque et les câpres.

MACARONI AU JAMBON
ET AU FROMAGE

- 1 boîte de macaroni en coudes
- 1 boîte de crème de céleri
- 1/4 de tasse de lait
- 1 petit oignon râpé
- 1 tasse de jambon cuit en dés
- 1 tasse de fromage râpé

Chauffer dans une casserole 6 tasses d'eau avec 1 c. à tb. de gros sel. Lorsque l'eau est bouillante, ajouter le macaroni et amener le tout au point d'ébullition ; laisser bouillir durant 2 minutes en brassant continuellement ; couvrir la casserole, enlever du feu et laisser reposer le macaroni dans son eau de cuisson durant 10 minutes. Egoutter et rincer. Dans un bol, mélanger la crème de céleri, le lait, l'oignon,

le jambon et la moitié de la quantité de fromage (1/2 tasse). Ajouter le macaroni. Verser le tout dans un plat beurré allant au four. Recouvrir avec le reste du fromage et faire gratiner au four à 375° F. durant 30 minutes environ. Ce macaroni se sert très bien avec une sauce aux tomates.

MORUE SALEE

Faire tremper la morue dans l'eau froide pour la dessaler, changer d'eau plusieurs fois. La cuire ensuite à l'eau bouillante, enlever la peau et défaire la chair de la morue à l'aide d'une fourchette ; déposer dans un plat beurré allant au four un rang de morue, un rang de pommes de terre cuites coupées en dés et un rang de rouelles d'oignon blanches crues. Arroser le tout de beurre fondu et de crème fraîche. Conserver au chaud jusqu'au moment de servir et parsemer de persil haché.

MARQUISE ALICE

- 3 jaunes d'oeufs
- Zeste et jus d'un citron
- 1 pincée de sel
- 1/3 de tasse d'eau froide
- 1/2 tasse de crème à fouetter
- 1/2 tasse de sucre
- 1/2 tasse de sirop de pêches
- 1 1/2 c. à tb. de gélatine
- 2/3 de tasse de pêches écrasées
- 3 blancs d'oeufs

Battre légèrement les jaunes d'oeufs, y ajouter le zeste et le jus de citron, le sucre, le sirop de pêches et le sel. Cuire au bain-marie jusqu'à épaississement. Retirer du feu, ajouter la gélatine gonflée dans l'eau froide et les pêches. Refroidir jusqu'à ce que le mélange commence à épaissir, incorporer à ce moment les blancs d'oeufs montés en neige ferme et la crème fouettée. Verser la moitié de ce Bavaois dans un moule rond et plat, que l'on a d'abord mouillé, puis sur cette couche de Bavaois, ranger une couche de biscuits ou de gâteau imbibé de cognac ou de sirop d'abricots, recouvrir avec le reste du Bavaois et laisser prendre au froid. Démouler sur une assiette et masquer entièrement avec de la crème fouettée sucrée et vanillée. Liser la crème et décorer au moyen d'un cornet rempli de gelée rouge.

XV — Mousseline-Blanche

On dut cesser les investigations et les recherches à Saint-Luc.

L'agent de Paris, pas plus que M. Guérin, cependant si perspicace et si dévoué, ne put trouver la moindre trace de l'entrée ou de la sortie de l'assassin dans la chambre de la marquise de Plessis Saint-Luc.

En dépit de toutes les affirmations du docteur Bordier et du médecin d'Amiens, appelé pour contrôler les dires du premier, les deux policiers crurent à un suicide de la part de Laure.

— On veut épargner cette honte à la famille, pensèrent-ils.

« Elle a trouvé le moyen de se tuer étant couchée sur le flanc, et comme la mort a été instantanée, elle ne s'est pas débattue.

M. Servian et surtout M. Jeantel n'étaient pas de cet avis.

Aussi le procureur se rendit lui-même à Paris, afin d'assister de plus près aux constatations et à l'enquête que faisait le Parquet de la Seine sur la conduite de Gratien.

Là, il ne subsista pas un doute vis-à-vis du comte.

La nuit du 1er au 2 novembre, où cinquante personnes l'avaient vu, lui avaient parlé; où plus de vingt membres honorables affirmaient qu'il était parti l'un des derniers du cercle, et que son départ n'avait pas eu lieu avant le jour, c'est-à-dire avant six heures et demie du matin.

Cependant, un détail frappa le procureur:

Gratien, toujours fort correct comme mise, s'était rendu au cercle en costume de voyage, et non en habit, comme il le faisait d'habitude chaque soir, sans exception.

Pourquoi cette négligence?... Pourquoi n'être pas allé chez lui, en descendant de chemin de fer, et n'avoir pas changé de toilette?

Il tenait donc bien à se créer un alibi, et cela le plus vite possible?...

Toutes ces pensées effleuraient seulement l'esprit subtil du procureur, mais lui causaient un malaise, une anxiété indéfinissables, car il ne se les expliquait pas.

Cependant, une idée lui vint.

— Était-ce vrai que le comte de Plessis avait passé la journée du 2 novembre, la nuit et le jour suivants, chez une femme galante, Mlle Mousseline-Blanche?

Cela aurait prouvé de sa part une bien grande présence d'esprit, surtout s'il avait trempé, même de loin, comme le pensait M. Servian, dans le crime de Plessis Saint-Luc...

N'était-ce pas plutôt une invention de sa part, afin de n'arriver à Saint-Luc qu'après les obsèques de sa belle-soeur, et s'éviter ainsi une confrontation qu'il avait admirablement subie, il fallait bien l'avouer, mais qui avait paru, dès l'abord, lui être on ne peut plus désagréable.

On pouvait bien voir cela.

Dans tous les cas, il ne pouvait pas nuire de faire la connaissance de cette personne; et si elle n'était pas utile actuellement, ne pouvait-elle pas le devenir plus tard?

Mlle Mousseline demeurait rue Ampère, no 180.

Dans le milieu des demi-mondaines qui était le sien, M. Jeantel n'eut pas de peine à se procurer son adresse.

Il s'y fit conduire.

L'extérieur du petit hôtel qu'elle occupait avait bon air.

La façade était sobre, et si ce n'eût été une couronne de comtesse en fer forgé qui se voyait trop ostensiblement au-dessus de l'imposte de la porte d'entrée, cette façade eût été d'un goût parfait.

M. Jeantel sonna.

Un domestique en livrée noire vint ouvrir.

— Mlle Ferdembach, demanda-t-il, demeure-t-elle ici?...

L'autre le regarda ahuri.

— Je ne connais pas ce nom, dit-il.

— Votre maîtresse, comment s'appelle-t-elle?

— C'est la comtesse de Plessis-Saint-Luc; mais au théâtre où Madame a joué, je crois, elle se faisait appeler...

— Mousseline-Blanche...

— Oui, monsieur.

— Alors c'est bien celle que je cherche. Allez lui demander de me recevoir.

Il donna sa carte sur laquelle sa fonction était indiquée, et il attendit dans un salon du rez-de-chaussée, des plus simplement beaux que l'on puisse imaginer.

Pendant que le valet de chambre était allé faire sa commission, le procureur put considérer un ensemble très harmonieux, et ne sentant pas le moins du monde la femme galante.

Les meubles d'une bonne maison, étaient cossus, de couleur effacée, sans affectation à l'ancienneté.

Les draperies vertes et grenat n'avaient ni dorures ni relevages extravagants; quelques oeuvres d'art somptueusement belles égayaient la pièce, sans cela un peu austère.

— Diable! pensa le procureur, c'est grave! Elle doit être diablement intelligente!...

Une grande baie séparait le grand salon d'une autre pièce plus petite, et dont on entrevoyait vaguement les élégances plus claires, à travers les satins de l'ouverture.

Le valet de chambre revint assez vite.

Il rapportait la carte de M. Jeantel au bout des doigts.

— Mme la comtesse regrette beaucoup de ne pouvoir recevoir Monsieur, dit-il, mais Mme la comtesse vient d'être au point de mort, elle n'a encore la force de causer avec personne.

— Moi, ce n'est pas la même chose, dit le procureur très décidé à la voir quand même, immédiatement.

« Donnez-moi de quoi écrire, ajouta-t-il.

Le ton était impérieux et ne souffrait pas de réplique.

— Venez, monsieur, dit le valet de chambre, malgré lui impressionné par cet ordre péremptoire.

Il souleva légèrement les draperies de la baie, et pénétra dans la pièce voisine.

Dans un angle, sur une petite table en marqueterie, on voyait un buvard en velours bleu, avec des incrustations de Sèvres en porcelaine blanche sur lesquelles couraient des amours, des fleurs, le tout agrémenté de dorures et d'émail plus clair.

L'encrier, le porte-plume, tout était pareil.

Le domestique ouvrit le buvard et, désignant du papier à lettres empesant le muse:

— Si Monsieur veut écrire, dit-il, il y a là-dedans tout ce qu'il faut pour cela. Je porterai sa lettre à Madame.

Il allait disparaître.

M. Jeantel le retint:

— Attendez, dit-il, ce ne sera pas long.

En effet, il traça rapidement les lignes suivantes:

« Madame, je suis le procureur de la République d'Abbeville. Si vous ne me recevez pas sur-le-champ, vous aurez à subir une foule de formalités fort désagréables, et qu'un peu de complaisance de votre part, à l'heure actuelle, pourrait peut-être vous éviter.

« Comptant sur votre intelligence et la bonne compréhension de vos intérêts, je vous demande de nouveau de m'accorder quelques instants d'entretien. »

Le valet de chambre emporta le billet.

Pendant qu'il s'éloignait, le procureur regarda autour de lui.

Autant l'autre pièce était sobre et belle, avec un cachet de distinction indiscutable, autant celle-là était bien le boudoir d'une femme à la mode, avec l'inévitable portrait de la maî-

tesse de céans décolletée, blonde et blanche, les prunelles en coulisse et le chien dans les bras.

Les meubles clairs, dorés et sautant aux yeux, les bibelots sans nulle valeur, les divans aux innombrables coussins de toutes couleurs, tout cela portait une étiquette caractéristique, et qui, il faut le dire, rassura grandement le procureur.

Mais ce qui le frappa le plus fut à coup sûr le portrait.

Où donc avait-il aperçu ces traits?

Car il avait vu quelque part ce nez fin et pur, ces yeux bleus foncés aux cils d'une si surprenante longueur, ce front développé et qui faisait paraître si mince, si allongé, le bas du visage adorable.

Il se le demandait, cherchant sans trouver de solution, jusqu'au fond de sa cervelle, lorsque le domestique revint.

— Mme la comtesse attend Monsieur, dit-il avec infiniment plus de respect que la première fois.

Le procureur se leva, et le suivit.

Il fallut monter au premier étage.

Là, on le fit entrer dans un petit salon, évidemment placé au-dessus de la porte d'entrée.

Un feu clair de bois brillait dans la cheminée.

Il venait d'être allumé.

Dans cette pièce encore, M. Jeantel retrouva la grâce de bon goût qui avait présidé à l'arrangement du grand salon d'en bas.

Une délicate étoffe d'un vert très pâle à bouquets recouvrait les murs. Une bibliothèque de laque blanche, à toutes petites glaces biseautées, lais-

Et, chose curieuse chez la personne qu'il allait rencontrer, le dos fatigué des volumes disait qu'ils avaient été lus.

Un bruit léger se produisit du côté de la porte d'entrée.

M. Jeantel se retourna.

Une femme, si blême que sa dernière heure semblait prête à sonner, était derrière lui.

Elle était vêtue d'un peignoir en épaisse flanelle blanche, par-dessus lequel flottait une longue robe de mousseline, blanche comme le vêtement de dessous.

Cette robe, qu'elle ne quittait jamais chez elle, quelle que soit la somptuosité de la toilette dont elle était vêtue, et qu'elle jetait par-dessus comme une sorte de voile, l'entourait ainsi qu'un nuage très léger, et lui avait valu le nom sous lequel on la connaissait le mieux.

Elle était de taille un peu au-dessus de la moyenne, mais d'une souplesse remarquable, et admirablement proportionnée.

Ses pieds, que l'on apercevait dans des mules de satin bleu, ses mains, où brillaient des diamants plus purs que des étoiles, étaient d'admirables merveilles.

M. Jeantel reste bouche bée, saisi et bouleversé.

En effet, il trouvait maintenant à qui le portrait du bas ressemblait.

La femme qui était devant lui était la vivante image de Violette de La-croix-Marbourg.

Le corps si élégant, si souple, la distinction infinie des manières, les traits suaves du visage eux-mêmes étaient semblables.

Seule l'expression de la bouche, et surtout des yeux, différait.

En effet, chez Violette la bouche était douloureuse, et disait combien dans sa vie, cependant si courte, elle avait déjà souffert.

Dans ses prunelles, il y avait constamment une douceur charmante, mêlée à une naïveté très jolie de tout petit enfant, qui les lui faisait ouvrir démesurément.

Ce mouvement des paupières, relevées tout à coup, était unique et adorable. Alors, en effet, on lisait de ces

COUPABLE OU NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



L'individu qui crochète une serrure pour permettre à des cambrioleurs de perpétrer un vol est-il également coupable de vol ?

Un individu a la réputation d'être très renseigné sur le mécanisme des serrures et cadenas. Or, un soir qu'il regardait la télévision chez lui en compagnie de sa femme, trois individus aux allures quelque peu louches, mais qu'il connaissait toutefois, sonnent à sa porte. Ils désirent s'entretenir avec lui.

L'entretien consiste fondamentalement en une proposition. Ils offrent tout bonnement la somme de \$25 à l'expert dans les mécanismes des serrures. Pour gagner cette somme, il devra les accompagner, au milieu de la nuit, à un restaurant, dont il enlèvera la serrure à la porte principale, pour ensuite la remettre en place, quand les trois acolytes se seront introduits à l'intérieur.

L'arrangement est tôt conclu. Vers deux heures et demie du matin, les quatre compères se retrouvent devant le restaurant en question. L'expert en serrures, tournevis en main, se met à l'oeuvre. C'est alors que le propriétaire survient avec la police. Le type est donc arrêté. Il est subseqüemment accusé de tentative de vol par effraction.

Au procès, il raconte les péripéties de l'affaire. Jamais, affirme-t-il, il n'a eu l'intention de voler. Il n'était là que pour forcer la serrure. Aussi, d'après lui, il ne peut être reconnu coupable de tentative de vol par effraction.

Le prévenu est-il COUPABLE ou NON COUPABLE ?

COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, en date du 26 octobre 1956.

claires prunelles, jusqu'au fond de l'âme.

Chez la courtisane, au contraire, la bouche souriait aisément, mais par moments elle devenait plus aiguë, aussi coupante que la lame d'un rasoir, tandis que l'expression des yeux aux paupières plus lourdes que celles de Violette était féline, caressante, et même provocante.

Le procureur s'inclina.

La jeune femme vint tomber assise sur un fauteuil bas.

Elle paraissait véritablement épuisée.

— Il fallait me recevoir dans votre chambre, et ne pas vous lever, madame, dit le magistrat avec cette nuance de pitié qu'inspire la souffrance.

Elle répondit avec un sourire triste :

— C'est fait, dit-elle. Mais expliquez vite ce que vous désirez de moi, car je suis encore très fatiguée, et je paierai cher probablement l'imprudence d'avoir quitté mon lit.

— Vous venez donc d'être très malade ?

— Je le suis encore, vous le voyez.

« Une mauvaise attaque d'influenza m'a mise à deux doigts de la mort, et sans les soins très dévoués d'une personne, je serais certainement partie d'un accès de fièvre chaude.

— Cette personne est le comte de Plessis Saint-Luc, n'est-ce pas ?

Mousseline se retourna, subitement, fort inquiète.

— Pourquoi me demandez-vous ce détail ? fit-elle.

— Parce que la justice a intérêt à le savoir, Madame !

Cette fois, les yeux brillaient, pleins d'une flamme impossible à dissimuler, et regardaient franchement en face.

Il n'y avait pas à se tromper, la courtisane était de bonne foi.

Et si Gratiem avait commis ou fait commettre le crime, elle en ignorait certainement le premier mot. M. Jeantel, très poli, dit :

— La justice ne vous soupçonne pas, madame. Mais il n'en saurait être de même pour d'autres personnes.

— Et, parmi ces personnes, le comte de Plessis Saint-Luc serait mêlé ?

— Ne me faites pas dire des paroles que je n'ai pas prononcées. Répondez simplement à mes questions.

— Lesquelles ?...

— M. de Plessis ne vous a pas quittée pendant le danger que vous avez couru ?

— C'est vrai.

— Et ce danger a existé de quel jour à quel jour ?

— Je suis tombée malade la veille de la Toussaint. J'espérais que ce ne serait rien, un simple chaud et froid ; mais pendant la journée, la fièvre m'a prise ; elle a augmenté et, durant la nuit qui a suivi, j'ai donné de fortes inquiétudes à tous ceux de mon entourage.

— N'avez-vous pas envoyé chercher le comte de Plessis ?

— Plusieurs fois dans la soirée. Oui, mon idée fixe dans ma fièvre était en effet de le voir auprès de moi.

Elle s'arrêta et, très nerveuse, très agitée, elle continua :

— C'est que je l'aime beaucoup, oh ! oui, beaucoup et depuis longtemps...

« Je devrais être sa femme... »

« Il me l'a solennellement promis, et si ce n'était sa situation à l'usine du père Lemarchand dont il a besoin, ce serait fait ! »

— Sa situation ! répéta le procureur. En quoi sa situation a-t-elle quelque chose à voir dans votre mariage ?...

— Oh ! c'est que le riche verrier n'entend pas plaisanter quand il s'agit de la famille qu'il a payée si cher à sa fille !...

— C'est chez lui comme dans les races royales, paraît-il.

« Nul membre ne peut contracter d'alliance sans l'autorisation du maître... »

Le nez si pur de Mousseline subite-

ment s'était pincé, comme effilé ; ses lèvres étaient rentrées, une expression de dépit incommensurable, même de haine farouche, animait et décomposait cet adorable visage d'ange.

Vue ainsi, elle ne ressemblait plus à Violette.

Oh ! non. Pas du tout !...

— Comprenez, reprit-elle, plus nerveuse encore : Mlle Mousseline-Blanche, s'appeler la comtesse de Plessis Saint-Luc, quand sa fille à lui se nomme de même, avec simplement un échelon de plus dans le titre... Oh ! non, mes enfants, le père Lemarchand n'entend pas de cette oreille-là !...

« Il ne se dit pas, cet homme, que tout serment est sacré, et que je l'ai payé, ce droit d'avoir un mari bien à moi, puisqu'il y a près de quinze ans que je le nourris, que je l'héberge les trois quarts du temps, et le reste... »

« Non, ce serait un scandale d'après lui, si fidèle cependant, dit-on, à sa parole.

« Il veut que l'orgueil de sa fille n'ait pas à souffrir ; le reste, il s'en fiche comme d'une guigne !... »

Elle n'était point dans son état ordinaire, c'était aisé à voir.

Et l'excitation de la fièvre dont elle n'était pas maîtresse lui faisait dire des choses qu'elle, toujours si prudente, n'eût jamais laissées échapper sans cela.

Elle continua, de plus en plus hors de son caractère :

— Mais patience, Mousseline sait attendre ! Et tôt ou tard, que le riche milliardaire le veuille ou non, je serai par-devant M. le maire, la tante irrécusable de sa petite-fille, et la belle-soeur de cette marquise, si orgueilleuse, dit-on.

M. Jeantel écoutait ; et, très calme en apparence, il buvait les paroles imprudentes de la courtisane.

Une chose le stupéfiait néanmoins : Mousseline-Blanche ignorait évidemment la mort de Laure.

Il réfléchit, et s'expliqua à lui-même le fait assez invraisemblable en apparence.

L'état probablement toujours grave de la courtisane avait fait que nul, dans son entourage, ne lui avait parlé de cet événement, qui pourtant commençait à passionner Paris.

Elle était ambitieuse, ambitieuse férocement...

Quelle influence cette ambition avait-elle pu avoir sur Gratiem ?...

Et, par-dessus tout, quelle était la passion du comte pour cette fille, réellement belle et intelligente ?

Était-ce pour lui plaire, pour gagner le droit de l'épouser, étant riche et indépendant, qu'il avait trempé dans la mort de la marquise ?

Ou bien, vicieux lui-même, n'avait-il été que simplement stimulé par elle ?

Et l'atmosphère de principes plus qu'élastiques, d'absence totale de sens moral, dans lequel Mousseline-Blanche faisait vivre celui qui s'était associé à son existence, était-elle seule cause de l'abîme d'abaissement et de honte où le comte de Plessis paraissait avoir roulé ?

Maintenant l'excitation de la pécheresse semblait s'être apaisée après l'éclat auquel elle s'était laissée aller. Sa pâleur avait redoublé...

Ses forces, certainement, l'abandonnaient tout à fait.

Renversée sur le dossier de son fauteuil elle paraissait respirer à peine.

M. Jeantel eut peur de quelque syncope.

— Alors, madame, dit-il très doucement, vous affirmez que M. le comte de Plessis ne vous a pas quittée pendant la journée du 2 novembre, la nuit et le jour qui ont suivi également ?

Elle inclina affirmativement la tête.

— A quelle heure est-il venu ici ?

— A six heures et demie ou sept heures du matin.

« Il avait passé la nuit à son cercle. Mon valet de chambre n'avait pas songé à l'y aller chercher, et ce n'est qu'en rentrant chez lui, qu'ayant connu mon état, le comte s'est empressé d'accourir.

— Où est-il actuellement ?...

— En Picardie, auprès de son frère subitement très malade.

« Mais il reviendra vite... Oui, aussi vite qu'il le pourra.

— Il vous aime beaucoup ?...

La courtisane sourit.

Et tout abandonnée, tout exténuée adorablement fine et jolie dans sa langueur, elle dit :

— Autant que je veux être aimée, oui !...

Le procureur comprit qu'elle n'en pouvait plus, et se leva en disant :

— Pardonnez-moi, madame, de vous avoir fatiguée, et merci de m'avoir reçu. Notre conversation vous évitera certainement, comme je vous l'ai écrit, une foule de choses désagréables.

Elle allait insister, subitement reprise d'une inquiétude mortelle, songeant tout à coup que dans sa fièvre elle n'avait pas cherché à savoir pourquoi la justice se mêlait des affaires de Gratiem.

M. Jeantel ne lui laissa pas formuler sa demande.

Il n'avait plus besoin d'insister, Mousseline n'était pas la complice de Gratiem, elle ne connaissait rien du crime.

Vivement, il se dirigea vers la porte, tandis que Mousseline-Blanche retombait anéantie sur le dossier de son fauteuil, et, les joues très rouges, était reprise de son ardente excitation.

— J'ai eu de la chance de la trouver malade, pensa M. Jeantel en quittant le petit hôtel, sans cela elle ne m'eût rien dit du tout.

Il réfléchit, et au bout de quelques pas, s'arrêtant soudain, car il était à pied, il se dit presque à demi-voix :

— De la chance ?... Et qu'est-ce que je sais de plus que tout à l'heure ?...

« Que le comte a passé ici deux jours pleins ? »

« Du moment qu'il le disait, c'était évidemment vrai.

« Il est bien trop fort pour mentir sciemment à la justice, dans une occurrence aussi grave, surtout quand il l'ignore pas que le moindre de ses mots sera contrôlé ! »

Le procureur reprit sa marche, et fit plusieurs pas au hasard, sans se rendre compte de ses actes mécaniques.

Puis, subitement encore en arrêt, il se dit :

— Elle a un luxe de grand aloi autour d'elle, et qui doit coûter cher...

« Qui le paie, ce luxe ?... »

« Avec ce qu'il dépense personnellement, surtout au jeu, Gratiem ne peut suffire seul à tout cela... »

« De plus, elle a un désir fou, un désir qui dépasse tout, celui de devenir comtesse... »

« Très intelligente, lui aura-t-elle mis le marché en mains pour avoir à la fois son titre, et des revenus que cette place de directeur chez M. Lemarchand pourrait seule donner au comte de Saint-Luc ?... »

« Le monde des affaires ne serait-il pas là ?... »

« Mais je ne suis pas assez documenté pour le savoir.

« D'abord, qui est cette fille ?... »

« D'où sort-elle ?... »

« Sa conduite antérieure est déplorable au point de vue des mœurs.

« Oui, mais quelles circonstances de sa vie passée l'ont-elles jetée dans l'abîme de débâche qui a été le sien pendant ses débuts aux Folies-Amoureuses, longtemps après, et peut-être encore ?... »

« Malgré tout, son regard est droit et sa physionomie loyale.

Mesdames...
FAITES JUSTE 23 PAR SEMAINE
et obtenez vos robes GRATIS !

Oui, vous pouvez gagner cet argent et en plus obtenir vos robes GRATIS. C'est l'occasion pour vous d'utiliser vos temps libres en faisant connaître les élégantes Fashion Frocks qui jouissent d'une si grande popularité aux États-Unis. Faites-en voir simplement un échantillon à vos voisines et amies, prenez leurs commandes que vous nous envoyez, et vous recevrez déjà de généreuses commissions. Nul entraînement ni expériences nécessaires. Nous faisons nous-mêmes la livraison et la collection. Demandez les détails complets de cette offre attrayante de même que le dépliant de mode en insérant votre nom, adresse et grandeur sur une carte postale adressée à
NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTD.
3425 Industrial Blvd., Dept. X-149, Montréal, 12, P.Q.



« Une chose sûre, c'est qu'elle n'a pas trempé dans la mort de la marquise de Plessis Saint-Luc et qu'à l'heure actuelle elle ignore encore ce crime abominable !... »

« Cela, c'était très important à savoir et sa fièvre m'a laissé lire jusqu'au fond de son âme.

« De plus, j'ai la certitude que Gratiem est bien resté chez elle tout le temps qu'il nous a déclaré... »

« Je m'y perds plus que jamais !... »
Au bout de quelques secondes, il ajouta :

« N'importe, je saurai qui est cette horizontale de grande marque, qui lui donne l'argent qu'elle dépense, et quel est le degré de passion du comte de Saint-Luc pour elle... »

Tout à coup, il frappa ses mains l'une contre l'autre avec une colère nerveuse impossible à contenir.

« Je n'ai pas la patience de Servian, dit-il.

« Attendre !... Quelle rage, lorsque cette affaire m'eût fait tant d'honneur, et du coup eût pu me faire arriver procureur général !... »

Et désolé à l'idée qu'elle allait être probablement classée, c'est-à-dire enterrée, il reprit comme un fou le chemin de son hôtel.

XVI — Au château de Saint-Luc

LES obsèques de Laure eurent lieu le surlendemain, au milieu d'une affluence considérable de monde.

La parenté fort nombreuse des Plessis Saint-Luc s'y était toute rendue, et était accourue un peu de tous les points de la France, la famille très authentiquement noble et ancienne, étant alliée à l'armorial tout entier.

Les amis de M. Lemarchand, ceux-ci faisant partie du grand monde industriel et riche, avaient tenu également de leur côté à donner cette marque de sympathie à l'un des leurs, si cruellement éprouvé.

En dehors de ces deux catégories d'individus, il y avait encore une foule énorme, faite des gens du pays venus de partout, peut-être de plusieurs lieues à la ronde, emplissant la petite église de Saint-Luc, ou bien suivant le cortège, dont la théorie lente et triste se déroulait sur la route boueuse.

En tête, voulant rester calme et froid, mais abîmé de douleur, on voyait M. Lemarchand, qui s'appuyait sur le jeune duc de Lacroix-Marbourg.

Celui-ci n'en pouvait plus d'émotion et de douleur.

Non pas que la morte, qui ne lui avait pas été sympathique pendant sa

vie, lui inspirât un regret bien violent, mais le désespoir de M. Lemarchand le bouleversait jusqu'au plus profond de l'âme.

De temps en temps, d'un mouvement très doux, André prenait la main du malheureux père, laquelle main s'appuyait sur son bras à lui, et imperceptiblement, avec un respect et une tendresse presque filiale, il la serrait.

Cette marque de délicate sollicitude donnait à elle seule plus de courage au verrier que toutes les paroles de banale condoléance, qui cependant lui étaient prodiguées de tous les côtés à la fois.

— Comme il est pâle, disait-on avec un grand sentiment de pitié et de commisération.

— Comprenez, répondait-on. Sa fille unique. Il l'adorait!...

— Et la voir encore mourir de cette façon, ajoutait un troisième. C'est bien fait pour augmenter sa peine!...

— Mais enfin, demandait un nouveau venu, a-t-elle été assassinée ou bien s'est-elle suicidée?

Pour ces étrangers comme pour la presse, comme pour tout le monde, la question en effet était là.

Pour l'admettre, étant donnée la version des gens du château lesquels s'affirmaient en des termes qui ne laissaient aucun doute, que toutes les portes et les fenêtres avaient été trouvées hermétiquement closes, il eût fallu, comme aux siècles passés, croire à la sorcellerie.

Non, non, l'ambition des magistrats toujours avides de bruit, c'est-à-dire d'avancement, avait pu seule essayer de créer une semblable légende.

Mais pourquoi Laure de Plessis Saint-Luc s'était-elle tuée?...

Là était le mystère... car rien de ce qui fait la joie de l'existence ne lui manquait à coup sûr.

Et l'on commentait sa richesse autant que les dons incalculables dont l'intelligence de son père l'avait comblée.

Mais cependant on ne niait pas que la chose ne fût possible.

Dans ces vies en apparence si heureuses, si ardemment enviées de tous, il y a quelquefois des douleurs cachées, si poignantes, si difficiles à supporter, qu'il vaut mille fois mieux, avec la paix de l'âme et la tranquillité intérieure, gagner péniblement son pain à la sueur de son front, que d'endurer les désespoirs que l'on ne soupçonne presque jamais, et que la fortune ne calme pas.

Et, avec une philosophie triste, ceux qui connaissaient les épreuves auxquelles les riches sont soumis plus encore que les autres, se disaient:

— Pauvre Lemarchand!... qui sait ce que s'est passé chez lui!...

L'attitude du comte de Plessis Saint-Luc, marchant immédiatement après l'industriel, produisait également une impression profonde, et une bonne impression.

Avec un tact souverain, en effet, Gratien avait compris qu'il devait s'effacer devant M. Lemarchand, et prendre la même note de désespoir concentré et silencieux que le malheureux père.

Cet effacement lui valut toutes les sympathies.

Et lorsque, à l'offrande, M. Lemarchand refusa le cierge que le sacristain vint lui proposer, on éprouva un peu d'étonnement de voir que le riche industriel désignait pour le remplacer, non pas le comte de Plessis Saint-Luc, qui était après lui, par son frère, le plus proche parent de la morte, mais bien le jeune duc de Lacroix-Marbourg, qui n'était que son cousin.

— Ne vaudrait-il pas mieux que ce triste honneur fût réservé à M. de Plessis? demanda André lui-même à M. Lemarchand.

Mais celui-ci, après un violent effort pour balbutier quelques mots, finit par dire:

— Non, c'est toi qui dois y aller, André... Je le veux ainsi.

Le jeune homme obéit en pleurant toujours, car lui seul comprenait le désespoir horrible de ce vieillard qu'une surhumaine énergie seule faisait rester debout devant le cercueil de sa fille.

Au cimetière, ce furent d'autres douleurs, d'autres épreuves.

La terrible séparation en effet dut avoir lieu!...

Dans la tombe splendide la victime fut déposée.

Au moment où la porte de marbre qui en fermait l'entrée fut de nouveau scellée, M. Lemarchand, comme poussé par une force irrésistible, se retourna vers Gratien appuyé un peu en arrière, à l'angle du monument.

Le comte, les yeux clos, les lèvres décolorées, et la pâleur du suaire sur le visage, ne vit pas le regard scrutateur, profond, terrible, dont le verrier l'enveloppa.

Mais plusieurs personnes le saisirent au passage, cet effroyable regard, entre autres Jean Natte, le célèbre sucrier, un ami intime de Jacques Lemarchand.

— Diable! pensa-t-il, car il le connaissait bien. Est-ce de ce côté qu'est le mystère?... Alors, gare au comte! Lemarchand ne lâche jamais sa proie. Nous en verrons tôt ou tard de grises!

Mais Jean Natte n'était pas bavard, et comme il ne se mêlait jamais de ce qui ne le regardait pas, nul ne connut le frisson désagréable qui avait effleuré son épiderme, ni le triste diagnostic porté par lui, sur le comte de Plessis Saint-Luc, dont l'avenir pourtant semblait exciter tant de justes convoitises.

Le froid avait repris, âpre, mordant, encore augmenté par une cinglante brise du nord, qui arrivait tout droit de la mer toute proche, et glaçait jusqu'à la moelle des os.

On revint rapidement au château, autant pour se réchauffer que pour accomplir un vieil usage picard.

En effet, avec les difficultés de transport et de communications qui existaient jadis, la parenté, venue quelquefois de fort loin, ne pouvait repartir sans manger quelque chose.

Alors se donnait, se donne encore

un repas spécial, dit *Repas des funérailles*, composé de mets définis, toujours les mêmes, terminé au dessert par le *De profundis* que récitent les prêtres, et auquel toute l'assistance répond, les hommes debout, les femmes à genoux.

Violette, en sa qualité de plus proche parente, et actuellement maîtresse de maison, eût dû le présider.

Mais l'état du marquis la tourmentait trop, pour qu'elle consentît à le quitter et à s'occuper de quoi que ce soit en dehors de lui.

Reine-Marie n'avait pas voulu davantage paraître dans les salons.

Jeannie dut donc veiller matériellement à tout, tandis qu'une fois de plus le malheureux M. Lemarchand contenait les élans fous de son désespoir, pour faire aux hôtes du château les honneurs de cette lugubre réception.

Assis à une table particulière, celle de la famille intime, ainsi que le veut la règle de ces cérémonies, il était placé entre André et M. Bussus.

Par un hasard, dont Gratien se fût à coup sûr passé, il se trouva de l'autre côté de la table étroite, juste vis-à-vis du verrier, c'est-à-dire les yeux dans les yeux.

Le père de Laure essaya d'abord, à cause des personnes qui pouvaient l'observer, de ne pas arrêter son regard sur le comte de Plessis Saint-Luc, mais cela lui fut impossible.

Une sorte de fascination mystérieuse l'attirait vers Gratien, faisait qu'il l'épiait, le fixait, ne pouvait laisser ses prunelles aller d'un autre côté.

Alors, peu à peu ses yeux devinrent impitoyables et durs.

Une grande ride coupa en deux son front énorme; ses lèvres, déjà décolorées par le désespoir ressenti en ces derniers jours, blémirent encore, et son visage allongé, naturellement si rigide, si sévère, s'allongea, se creusa davantage, devint véritablement effrayant dans sa menace muette, dans ses reproches et sa volonté.

— Qu'as-tu fait de ma fille? semblait-il éloquentement et silencieusement demander au comte, tandis que l'oeil devenait plus lourd, plus fixe, impitoyablement cruel.

Comme à l'ordinaire, Gratien voulut lutter.

L'instinct du combat n'avait-il pas toujours été en lui?...



— J'croisais que c'était entre copains seulement! "

Mais cette fois-ci, il ne devait pas être le plus fort.

Au bout de quelques secondes, ses yeux se troublèrent, sa bouche trembla et dans ses prunelles noires, toujours si impénétrables, un sentiment de frayeur abominable se distingua clairement.

Quelques instants s'écoulèrent.

Jacques Lemarchand le fixait toujours, avec une obstination qui, peu à peu, hypnotisait Gratien.

Bientôt, comme malgré lui, les lèvres du comte remuèrent.

Les teintes de son visage devinrent plus livides.

Dans ses prunelles, une expression de folie montait. Quelques sons vinrent expirer sur sa bouche.

Instinctivement, il releva sa main et s'en cacha tout le haut du visage.

Au bout de quelques secondes, il l'écarta.

M. Lemarchand le fixait encore, le fixait toujours.

Gratien bredouilla:

— Que me voulez-vous!...

Et en une supplication de dément, il ajouta:

— Oh!... Grâce!... grâce!...

Mais il ne put en dire davantage, et subitement renversé en arrière, il retomba sur l'épaule de l'abbé Perrin assis à ses côtés.

Le prêtre n'avait rien remarqué de cette scène qui venait cependant de se passer tout contre lui; il faillit pousser un cri d'épouvante et de stupeur.

— Mon Dieu! balbutia-t-il éperdu, M. le comte perd connaissance!...

C'était vrai; le corps du malheureux devenait lourd et inerte comme si la vie l'abandonnait.

Un grand tumulte se produisit.

Tout le monde se leva, se précipitant pêle-mêle vers la table de la famille.

Le docteur Bordier qui était dans la salle, ayant assisté à la cérémonie, s'approcha du comte.

— M. de Plessis a une syncope, dit-il.

On essaya des soins usités en pareil cas, mais rien n'y fit.

— Il faut l'emporter dans sa chambre, déclara le médecin aux valets qui étaient accourus.

On lui obéit, et il suivit le cortège, tandis que, dans l'immense salle, chacun commentait cet incident, que tous à peu près, trouvaient naturel.

Une catastrophe si inattendue, si terrible, frappant cette famille honorable entre toutes, n'était-ce pas fait pour rendre tous les parents de la malheureuse morte fous et malades, les uns après les autres?...

Seul, Jean Natte pensait:

— Décidément, le comte peut se garrer, car Jacques a une bien terrible dent contre lui!...

Cet accident hâta le départ général, et bientôt le château retomba dans le silence lugubre qui avait été le sien en ces derniers temps.

M. Lemarchand voulut de son côté le jour même aller reprendre ses occupations à Paris, et repartir avec André, que son Ecole Centrale réclamait.

Mais ce fut à grand-peine que Reine-Marie consentit au seul départ de son cousin.

Quant à celui de M. Lemarchand, il n'y fallut pas songer.

— Je veux que tu restes ici, tant que papa est si malade, lui dit-elle.

Et comme en prononçant ces mots elle appuyait sa tête pâle sur l'épaule du pauvre homme, comme elle fixait sur lui ses grands yeux noyés de larmes, il ne songea point à lui résister longtemps.

Du reste, il avait besoin lui-même de calme et de repos.

Or, cette campagne déserte, qu'enveloppaient les brumes de l'hiver ou le lincol glacé de la neige, n'allait-elle pas à son cœur ulcéré?

Et puis, il y avait Gratien, Gratien,

qui, dans l'insouciance de sa fièvre et de son mal, laisserait peut-être échapper des aveux que l'industriel recueillerait et qui lui seraient utiles.

Mais à ce dernier espoir, il fallut bientôt renoncer.

En effet, le comte revint difficilement de sa syncope, mais non point pour être pris par la fièvre comme l'avait prévu le médecin.

Il tomba au contraire dans une sorte de coma profond, duquel, tout doucement, et sans secousse, le cadet des Plessis s'achemina vers le sommeil.

Vers minuit, le médecin, abîmé de fatigue, se retourna du côté de M. Lemarchand, qui, sans explication, s'était installé au chevet de Gratien.

— Je n'ai jamais vu si admirable constitution, dit-il. Le voilà endormi simplement, naturellement, comme si rien ne s'était passé.

« Notre présence n'a plus, ici, aucune utilité. Allons nous reposer.

M. Lemarchand, le menton appuyé dans sa main à demi fermée, réfléchissait profondément.

Si la fièvre ne pouvait faire parler le comte, non seulement il n'avait rien à faire dans la chambre du malade, mais celui-ci en s'éveillant, ne trouverait-il pas extraordinaire de voir le riche verrier au chevet de son lit, et cette vue n'exciterait-elle pas toute sa méfiance ?

Au bout de quelques secondes Jacques demanda au médecin :

— La fièvre ne le reprendra-t-elle pas ?

— Il ne l'a jamais eue, affirma le docteur. Et maintenant il a le poulx absolument calme. Ce qu'il a éprouvé est purement nerveux. A l'heure actuelle la crise est à peu près terminée.

— Qu'entendez-vous par ces mots : A peu près t...

— Qu'à part une grande faiblesse qui le forcera probablement à passer deux ou trois jours dans son lit, M. de Plessis est guéri.

M. Lemarchand pensa :

— Demain, j'essaierai de lui parler d'une certaine façon. Peut-être arriverai-je, dans la faiblesse que signale le médecin, à faire qu'il se coupera.

On avait installé le valet de chambre, Edouard Martin, celui, qui inspirait le plus de confiance, au chevet du malade.

— Surtout, lui dit M. Lemarchand, si M. le comte s'agitait, parlait dans son sommeil, enfin était pris de fièvre, ne l'éveille pas, mais venez me prévenir sur-le-champ.

M. Lemarchand, très généreux pour les étrennes qu'il donnait chaque fois qu'il venait chez sa fille, était toujours obéi strictement.

— Faites-lui boire une cuillerée de cette potion, dit M. Bordier au valet de chambre, chaque fois que M. le comte s'éveillera.

L'autre le promit.

Mais Gratien était plongé dans un sommeil profond que rien pendant plus de deux heures n'interrompit.

Le froid était devenu insoutenable.

Dans l'âtre, les charbons blanchissaient, ne donnant presque plus de chaleur.

Le valet de chambre se leva, alla chercher du bois, et ranima le feu.

Bientôt une douce atmosphère de nouveau emplait la pièce.

Un grand fauteuil était dans un coin de la cheminée. Martin s'y étendit afin de mieux se réchauffer.

Mais il était comme tous ceux du château.

En ces derniers jours il s'était prodigué, il avait à peine dormi, et il était par conséquent exténué de fatigue.

Peu à peu les flammes qui s'élevaient vives et chaudes le pénétrèrent, lui firent éprouver un bien-être extraordinaire, et ne tardèrent pas

à le plonger dans un profond sommeil.

Même les bruits du château, reprenant à l'aube sa vie de tous les jours, ne l'éveillèrent pas.

Le docteur Bordier seul, à huit heures, l'arracha à son inconscience.

En même temps, le lit vide du comte fit pousser de telles exclamations au médecin, que le valet de chambre, tout ahuri, les yeux bouffis, ne se rendant même pas compte dans quel lieu il se trouvait, s'écria, subitement debout et rempli d'épouvante :

— Ah ! bon Dieu de bon Dieu !... Qu'est-ce qu'il y a donc encore ?..

— Où est le comte ? demanda M. Bordier pour toute réponse.

— M. le comte ?... répéta l'autre stupide. Mais où voulez-vous qu'il soit, miséricorde, sinon dans son lit !...

— Oui, regardez-y donc !...

En effet, la couche à peine défaits était vide ; et les vêtements déposés la veille sur les chaises de la chambre avaient disparu, comme celui du reste auquel ils appartenaient.

La stupeur d'Edouard devenait inquiétante.

— En voilà des affaires !... s'écria-t-il. Pour sûr que cette satanée maison d'enfer, est maintenant habitée par le diable !...

« M. le comte est parti par quelque magie dans le genre de celle qui a tué Mme la marquise.

« Autrement, pas possible, je l'eusse entendu s'habiller et se lever !...

Puis, comme toutes les personnes dont le sommeil est profond, il ajouta :

— J'ai à peine dormi !...

M. Bordier ne lui répondit pas.

Il réfléchissait, une ride énorme coupant en deux son front intelligent.

— Ne faites pas d'escandale, dit-il à Edouard au bout de quelques minutes, et surtout ne racontez rien du tout à personne.

« Il est inutile d'épouvanter les gens pour une chose des plus naturelles.

« M. le comte aura eu des affaires à Paris, et comme, après son sommeil, il se sera senti très fort, très reposé, il sera parti au jour, sans vous appeler, comprenant votre extrême fatigue.

« Peut-être aussi s'est-il tout simplement rendu chez l'abbé Perrin.

Edouard, enchanté de ne pas être grondé, accepta l'explication et se garda bien d'en parler à qui que ce soit.

La supposition du médecin était vraisemblable.

Néanmoins, M. Bordier alla trouver M. Lemarchand, et lui raconta la fuite de Gratien.

L'industriel ne fit pas d'observation ; et quand le docteur ajouta :

— Il sera probablement reparti pour Paris, M. Lemarchand répondit :

— Probablement !...

La conversation en resta là.

Le départ du comte n'étonnait pas en effet M. Lemarchand.

Il sentait bien qu'à tout prix le cadet des Plessis voulait se ressaisir loin de lui.

Cependant, par acquit de conscience, il envoya voir chez l'abbé Perrin si le comte ne s'y trouvait pas.

Ce fut une lettre, déposée par Gratien en passant devant la cure, que l'on apporta à M. Lemarchand.

Cette lettre contenait les lignes suivantes :

« Bien cher monsieur et ami,

« Au milieu du désespoir qui rend tout le monde fou à Saint-Luc, vous-même le premier, je sens que je tomberais sérieusement malade, si j'y demeurais seulement vingt-quatre heures de plus.

« Ne soyez donc pas étonné si, me trouvant un peu plus fort ce matin, je m'en vais reprendre à Paris mes occupations et ma vie ordinaires.

Une saveur qui ne varie pas

Nous avons toujours à la maison du vin blanc de table Manor St. Davids de Bright. Ce vin léger et moelleux est notre favori et il est fort apprécié de nos amis.

Ce que nous aimons particulièrement dans le vin blanc de table Manor St. Davids, c'est qu'il conserve la même saveur pendant toute la soirée. Comme on n'ajoute aucun cube de glace qui pourrait le diluer, on savoure jusqu'au bout le goût pur et exquis de cet excellent vin Canadien.



Les bons vins canadiens
de **Bright**
DEPUIS 1874



Bright a édité un remarquable guide de la parfaite Hôtesse "La cuisine au Vin", qui vous sera envoyé gratuitement sur simple demande à Bright's Wines, Lachine, P.Q.



Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être
en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant
ainsi à vous sentir MIEUX et
à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :

Les jours de bureau sont :

Jeu et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux.

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

« J'ai besoin du calme de ma petite demeure et du travail de l'usine, pour me rasséréner, me ressaisir et me persuader à moi-même que tout ce que je viens de voir, d'entendre, de deviner, n'est pas le cauchemar d'un homme déjà touché par la démence et destiné à terminer ses jours dans une cellule de Bicêtre ou de Charonton.

« A votre retour, vous me trouverez aussi dévoué à votre personne et à votre oeuvre que par le passé, et pleurant comme vous cette chère morte que j'ai aimée plus ardemment que vous n'avez jamais pu le supposer.

« Votre absolument dévoué,
Gratien de Plessis Saint-Luc ».

M. Lemarchand demeura longtemps immobile, cette lettre ouverte devant lui, pesant le pour et le contre des pensées qui envahissaient son esprit investigateur.

Il avait-il à Paris confondre ce vil imposteur, le chasser de chez lui, l'empêcher de s'installer en maître dans sa maison ?...

La tentation était forte.

D'autant plus que M. Servian resta plusieurs jours sans venir, et que Jacques Lemarchand n'avait personne avec qui il pût ouvrir son cœur rongé de doute, s'apaiser et voir quel était le parti le plus sage.

— Servian m'a recommandé de ne pas exciter la méfiance de ce misérable ; au contraire... finit-il par penser.

Et ce fut à cette résolution, en effet, qu'il s'arrêta.

La justice semblait avoir renoncé à cette affaire.

Le juge, par conséquent, n'avait plus à venir aussi souvent au château.

Cependant il avait promis de franchir quand même de temps en temps la distance qui séparait Saint-Luc d'Abbeville.

D'abord, une très grande sympathie l'attirait vers M. Lemarchand ; ensuite, il y avait encore un devoir à remplir pour lui chez les Plessis.

Horace, en effet, n'avait pas pu être interrogé par la justice.

Dès les premiers jours, les médecins s'étaient opposés formellement à ce que l'on imposât à leur malade une fatigue qui pouvait, dans son état, devenir mortelle.

Depuis, la scène qui avait eu lieu lors de l'entrée de Gratien dans la chambre de son frère, n'avait pas été pour faire revenir les hommes de l'art sur leur défense.

— Il a eu un accès de folie, avait dit le comte.

Et quoique cette opinion ne fût pas celle de M. Servian, ni même de M. Jeantel, l'un comme l'autre avaient compris quel parti un homme aussi intelligent que le cadet des Plessis tirerait des confidences ou des révélations que pouvait faire le marquis dans la débilite cérébrale, et même la neurasthénie qui était la sienne.

Un peu plus tard, la fièvre avait disparu, et les symptômes mortels s'étaient atténués.

Mais, à un autre point de vue, l'état était aussi grave : Horace ne s'intéressait à rien de ce qui l'entourait ; son indifférence pour tout, même pour sa fille, à part de rares éclairs, était absolue, et certainement sa raison paraissait avoir subi une atteinte grave, de laquelle Gratien pourrait triomphalement se servir.

— On verra plus tard, avaient dit le procureur et le juge.

Cette manière de considérer l'affaire avait été admise par le procureur général lui-même, et il avait été convenu que M. Servian, étant un des familiers d'Horace, apprécierait le moment opportun où le marquis, revenu en possession de ses facultés mentales,

pourrait donner d'utiles explications à la justice.

Du reste, d'après les affirmations très précises de M. Bussus, son ami et son confident, Horace ne devait rien savoir de nature à jeter un éclaircissement quelconque sur cette mystérieuse affaire.

Chaque jour, M. Lemarchand attendait le juge avec une impatience qui devenait de plus en plus grande.

A la fin de la semaine seulement, le magistrat se présenta au château.

— Le comte va mieux, sans doute, dit-il à l'industriel ; autrement vous m'eussiez, à coup sûr, fait prévenir.

— Il est reparti le lendemain même, répondit M. Lemarchand.

Et afin de s'éviter de longues explications, il passa à M. Servian la lettre que Gratien avait déposée chez l'abbé Perrin.

Le juge la lut.

Il n'en parut pas étonné, et se contenta de dire :

— Vous le voyez, il est très fort, et sait toujours prendre le parti nécessaire, rapidement, sans tergiversations.

— Que dois-je faire ? demanda le verrier.

L'autre, avec son visage plus rigide que jamais, répondit :

— Attendre !

Un silence se fit.

De sa voix toujours grave et calme, mais qu'une imperceptible émotion faisait néanmoins un peu trembler, M. Servian, au bout de quelques secondes, ajouta :

— Je n'ai pas changé d'avis, je n'en changerai pas, je crois.

Lisez en page 16 notre nouveau roman :

LA ROBE DE FEE A DISPARU...

par EVELINE LE MAIRE

« Gratien de Plessis Saint-Luc n'a pas tué directement votre fille, mais il sait qu'il a commis le crime, et il en est probablement l'instigateur ; plus l'organisateur... »

« Il y a en effet, en tout cela, une intelligence trop évidente, une connaissance trop approfondie du moindre détail, pour que le premier venu ait ainsi tout calculé, tout prévu. »

« Mais aujourd'hui que le comte se sait soupçonné par vous, épié par moi, il est sur ses gardes ; et si son organisation physique le trahissait, il ferait en grand ce qu'il vient d'accomplir sur une petite échelle : il fuirait au bout du monde, nous échappant éternellement ainsi. »

— Erreur, interrompit M. Lemarchand. Le comte ne renoncera jamais à sa suprême ambition, au but de toute sa vie, c'est-à-dire à ma fortune sur laquelle il veut mettre la main.

— Vous le connaissez mal. S'il croyait sa tête en jeu, il sacrifierait même son ambition, pour sauver sa vie.

« Mais inutile de discuter ces choses, cela ne sert à rien. »

« Pour l'instant, je persiste dans ma pensée première : il faut lui donner confiance, endormir toutes ses suspensions en éveil, l'accueillir chez vous encore mieux que par le passé, lui laisser espérer qu'il peut atteindre un jour ce but de toutes ses convoitises, mais, par exemple, mettre toute votre volonté, toute votre intelligence à l'éloigner constamment, doucement, ce but suprême, sans vous laisser jamais, jusqu'au jour où, déçu et à bout de forces, le comte reperdra la tête une seconde fois, et se livrera à nous. »

M. Lemarchand avait écouté le juge sans l'interrompre, essayant de lire dans cette pensée nette, ferme et loyale, ce que M. Servian ne disait pas.

Seules, ses prunelles claires, qui, par moments, s'assombrissaient à en paraître noires, laissaient entrevoir l'intensité de l'émotion éprouvée par lui, en entendant les conseils, presque les ordres du juge.

Aux derniers mots de celui-ci, il tressaillait.

— Et cela ne se produira-t-il pas sans une nouvelle catastrophe, dit-il, sans un malheur irréparable comme le premier ?...

— Nous sommes prévenus, dit M. Servian, à nous de nous garer.

— Et Reine-Marie, tout ce qui me reste au monde, ne sera-t-elle pas menacée par ce monstre, ne courra-t-elle aucun péril ?

M. Servian hocha la tête.

— Quelqu'un évidemment sera en péril de mort, dit-il, il faut s'y attendre ; mais ce ne sera pas, à mon avis, la fillette.

— Qui donc ?

— Celui que vous aimez comme un fils, sur lequel vous vous êtes appuyé en ces tristes circonstances, dont un mot vous consolait, vous apaisait, qui vous a entouré de tant de soins, de tant d'affection, et dont vous ne pourriez plus vous passer d'ici à quelque temps.

— André ?...

— Oui, mais il est un homme ; vous le préviendrez si vous le croyez nécessaire. Et, ou je me trompe fort, ou il est de taille à se défendre...

— Bien ! murmura M. Lemarchand. Je réfléchirai à ces choses. Nous en reparlerons, voulez-vous ?...

— Certes, je vous le demande, au contraire, de toute mon âme.

« Et mes conseils ne vous manqueront pas. »

« Mais, en attendant, c'est tout de suite que vous devez commencer votre oeuvre ; tout de suite que votre surveillance, vos investigations, vos pièges de tous les instants, que tout cela doit s'établir, vis-à-vis de celui que nous soupçonnons... »

« Tout de suite, que constamment et toujours, vous devez scruter ses traits, deviner ses pensées, connaître ses démarches et ses actes. »

— C'est-à-dire qu'il faut que je l'admette plus que jamais dans ma vie, que je subisse son contact et sa présence ?...

— Il le faut, si vous voulez réussir. — Oui, il le faut !... appuya avec énergie M. Servian.

L'industriel se laissa aller à un accès de désespoir impossible à contenir.

— C'est au-dessus de mes forces, dit-il, je n'en suis pas capable !...

Et, faisant craquer toutes les articulations de ses doigts et de ses poignets, il éclata en sanglots.

Le juge, aussi ému que son ami, laissa, sans un mot, passer cette douleur navrante.

Au bout de bien des minutes seulement, et lorsque M. Lemarchand releva sur le magistrat son visage bouleversé, et ses yeux interrogateurs, M. Servian répéta avec une douceur, mais une fermeté infinies :

— Il le faut !...

Cette fois-ci, M. Lemarchand courba la tête sans répondre.

Un lourd silence se fit encore.

— Eh ! oui, ajouta Servian, il le faut !...

« Deux choses seules sont à choisir : laisser l'assassinat de votre fille impuni, ou broyer votre cœur à tous les instants de votre vie !... »

« Mais je croyais que, pour un homme tel que vous, tout devoir était sacré, et passait avant n'importe quelle tentation, même que le besoin de calme ou de paix !... »

Il se tut.

M. Lemarchand se leva et, sans répondre, se mit à arpenter la vaste pièce, voûtée, anéanti, le sourcil froncé.

Au bout d'un quart d'heure environ un pâle rayon de soleil entra par la fenêtre close, et jeta une bande claire et joyeuse sur le tapis.

Mais, peu à peu, cette lumière, d'abord terne, presque incolore, s'aviva, se fit plus intense, rayonnante et chaude.

Le juge se leva à son tour, et montrant la raie lumineuse à M. Lemarchand.

— Avez-vous vu comme elle était faible et peu de chose, tout à l'heure ? dit-il. Puis, comme elle a grandi, devenant enfin éclatante et superbe.

« Ainsi sera-t-il de votre espoir, si vous avez patience, courage et persévérance. Alors la vie de tous ceux que vous aimez sera préservée et la morte vengée !... »

Simplement, l'industriel prit et pressa la main qui s'était appuyée à son bras.

— Merci, Servian, dit-il. Je vais essayer de vous obéir.

Ce fut dans l'impénétrable et triste solitude de Saint-Luc que M. Lemarchand voulut rester encore quelques jours, afin de relever ses forces abattues et redevenir maître de sa volonté annihilée par un désespoir incommensurable.

En apparence, il eut l'air de céder aux vives instances de Reine-Marie, qui le suppliait de ne pas les abandonner encore ; en réalité, il voulait achever de s'apaiser loin de Paris et de ses habituelles occupations.

Il demeura donc quelques semaines de plus en Picardie.

Mais sa vie n'était pas ce que la fillette eût désiré, loin de là.

En effet, il demeurerait à peine au château.

— J'ai besoin d'air et d'exercice, disait-il à Violette ; obtenez que Reine-Marie me laisse sortir seul, dans le jour.

Et, quel que soit le temps, en dépit du froid, de la neige ou du vent, il courrait au hasard dans la campagne.

Le plus souvent, il s'asseyait sur quelque roche dénudée, ou au fond d'un ravin dans un des endroits les plus sauvages et les plus inaccessibles du parc de Saint-Luc, et là, il restait immobile, comme figé, semblable à une statue du doute ou du désespoir.

Alors, sa pensée douloureuse allait de sa fille morte à celui qu'il accusait de la lui avoir assassinée.

— Oui, disait-il, à ces heures, les yeux plus luisants que ceux d'un tigre ou d'un loup, Servian a raison, moi seul peux et dois la venger !...

Et s'arrachant les cheveux, il ajoutait :

— Mais quand serai-je maître de moi !... Ah ! le revoir ce monstre ! Je ne peux pas !... je ne peux pas !...

Et il repartait, semblable à un fou, enjambant les fossés et les haies, marchant sur les routes ou dans les chemins boueux, comme poursuivi et traqué, faisant peur à tous ceux qu'il rencontrait.

Néanmoins, chaque soir, au retour de ces courses éperdues, il était plus

calme, et il s'intéressait davantage à ce qui l'entourait...

De son côté, dans la paix profonde de la vieille demeure silencieuse, environné de ceux qui l'adoraient exclusivement, Horace, peu à peu, se reprenait à la vie.

Il ne pouvait encore quitter son lit, car il mangeait à peine, et ses forces, par conséquent, ne revenaient pas; mais ses yeux, plus lumineux et plus doux, s'attachaient sur sa fille ou sur Violette avec une expression moins vague et plus vivante.

Il les suivait dans la chambre, et s'il ne leur adressait pas encore la parole, elles étaient à peu près sûres que, maintenant, il les reconnaissait.

— Non, non, disait M. Bordier au secrétaire d'Horace, qui le soignait avec un admirable dévouement; non, cette merveilleuse intelligence ne s'éteindra pas, elle renaîtra, au contraire, plus brillante que jamais; rappelez-vous-en à Dieu, et à nos soins pour cela...

Et le courage soutenait tout le monde; et tout ce qui n'était pas ce but unique de guérir le père, l'ami, le fils, disparaissait actuellement pour tous.

Un matin, comme Reine-Marie s'était penchée sur lui pour l'embrasser, le marquis entoura de ses bras fatigués le cou de la fillette et la retint longtemps sous ses lèvres brûlantes.

Alors, l'enfant, suffoquée d'émotion, le couvrit de baisers, murmurant:

— Oh! mon papa bien-aimé, tu me reconnais, je le sens...

« Oh! parle-moi, je t'en supplie; dis-moi si mon amour fera ce miracle de te reténir au milieu de nous qui t'aimons tant, qui ne voulons pas vivre sans toi!... »

« Oh! dis, dis un mot à ta pauvre Reine, qui a failli mourir de ta douleur... »

« Rien qu'un!... » Comme en un souffle, Horace murmura:

— Oh! oui, je t'aime; mais laisse-moi!... Parler me fait tant de mal!... Et sa pâleur, déjà si grande, augmenta.

Et ses anciens soubresauts nerveux le reprirent avec une intensité telle que la fillette, heureuse, mais épouvantée, s'écria:

— Je suis folle. Oh! tais-toi!... tais-toi!... Pardonne-moi!...

Elle était tombée à genoux et remerciait Dieu.

Mais elle n'osa plus renouveler ses instances.

Avec Violette, c'était la même tendresse silencieuse qu'avec sa fille.

Des heures entières, Horace tenait sa main, et souvent il souriait à son approche.

Maintenant, on restait dans sa chambre jusqu'à neuf heures, le soir.

Violette ne le veillait plus.

Elle se contentait de ne pas le quitter de la journée.

Edouard Martin ou Jeannie passait les nuits auprès de lui.

Une fois, comme on le croyait assoupi, et que ni Violette, ni M. Lemarchand, ni Reine-Marie n'osait ouvrir la bouche, pour ne pas interrompre son repos, tout à coup, il s'agita dans son lit. Tous levèrent vivement la tête.

Horace s'était redressé sur ses oreillers.

Il fit un signe à son beau-père, et celui-ci aussitôt s'approcha.

— Que vous êtes bon, dit-il, et quels soins ont été les vôtres!

« Mais aujourd'hui, je suis guéri; il vous faut revenir à Paris... »

En entendant cette voix bien-aimée qui ne s'était pas élevée distincte et douce depuis si longtemps, Reine-Marie éclata en sanglots.

Aussitôt Violette l'enveloppa de ses bras:

— Contiens-toi, lui dit-elle tout bas; autrement ton émotion peut lui faire du mal.

Avec un courage et une force de volonté extraordinaires, l'enfant se raidit, et, obéissant à sa cousine, elle se tut.

— Je suis bien ici, répondit M. Lemarchand. Ce calme et cette solitude me font du bien. J'ai décidé d'y demeurer encore quelques jours.

Mais le marquis de Plessis Saint-Luc hocha la tête.

— Votre dévouement est sans bornes, dit-il. Pourtant, je ne l'accepte plus. Demain vous partirez.

— Pas encore.

— Je le veux...

Très bas, il ajouta:

— Seules, les occupations que vous aimez vous consoleront!...

« Peut-être vous apporteront-elles l'oubli... Ah! s'il pouvait en être de même pour moi!... »

Et, brisé par l'effort qu'il venait de faire, peut-être aussi par le souvenir évoqué, il retomba anéanti sur ses oreillers.

Une heure après, M. Servian arrivait au château.

— Je pars, dit M. Lemarchand.

— Tant mieux, répondit l'autre. Pour un homme de votre trempe, je trouvais que vous demeuriez trop longtemps à reprendre la lutte.

— C'est Horace qui veut mon départ, dit l'industriel.

M. Servian sursauta.

— Lui, dit-il, il parle donc, maintenant?

— Son premier mot a été pour me donner ce conseil, de le quitter... Je pourrais même dire cet ordre.

— Ah!... Pouvez-vous nous expliquer?

— Volontiers.

Et, sans rien omettre, en effet, M. Lemarchand raconta à son ami la moindre parole du marquis.

— Bien, fit le juge. Sa raison revient. Bientôt, je le pense, je pourrai causer avec lui.

Le lendemain matin, en effet, M. Lemarchand partit; et M. Servian étant revenu dans la journée, il pria Violette de demander à son cousin de bien vouloir lui désigner le jour et l'heure auxquels il se sentirait assez fort pour lui donner quelques explications.

Mlle de Lacroix-Marbourg fit la commission.

Mais, à ses premières paroles, Horace devint si pâle, si tremblant, qu'elle arrêta la conversation tout net, de sa propre autorité, s'écriant:

— La justice attendra un mois, deux mois, deux ans, s'il le faut; mais personne ne te redonnera de semblables émotions.

« Je ne le veux pas!... »

En se raidissant un peu, le marquis répondit:

— Je comprends qu'il le faut cependant!...

— Non, non, tu dois guérir d'abord.

— C'est un devoir, Violette. Et quel que cruel qu'il soit, je le remplirai.

« Mais plus tard!... oui, plus tard!... »

Supplie Servian de s'accorder encore un répit, veux-tu?

— Je ferai tout ce que tu désireras!...

— Merci. J'ai besoin de me recueillir encore... d'aller prier sur des tombes...

« Hélas!... hélas! que je suis malheureux!... »

Il porta sa main à ses yeux, et demeura quelques minutes immobile. Au seul mouvement de ses épaules, on devinait que des sanglots profonds l'ébranlaient tout entier.

Enfin, il se calma.

— Oui, continua-t-il alors, Servian, qui a mis jusqu'ici tant de discrétion et de délicatesse, dans sa mission terrible, comprendra que j'ai besoin de repos.

« De telles secousses en ce moment me tueraient. »

(A suivre au prochain numéro.)

Qui dit:

"Jamaïque..."

...dit:

"Rhum"

Les gens *chic* offrent du rhum... mais *pas n'importe lequel!* Ils exigent du rhum de la *Jamaïque*, car c'est de là que vient le meilleur rhum du monde. Que vous l'aimiez léger, moyen ou fort, vous n'avez que l'embarras du choix entre les marques. IDÉAL POUR LES MÉLANGES, le rhum de la Jamaïque est particulièrement apprécié en hiver sous forme de cocktails, grogs et rhum au beurre.

IMPORTÉ!

THE SUGAR MANUFACTURERS' ASS'N. (OF JAMAICA) LTD.
KINGSTON, JAMAÏQUE (ANTILLES)

Rayonnez de Santé et Beauté

Etes-vous déprimée ? Nerveuse ! Sans énergie !

Si vous manquez de vigueur; si vous êtes fatiguée et irritable; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO «A» qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO «A», votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO «A».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg.,
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.
(pour le Canada seulement)

Ci-inclus 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... Prov.....

LA ROBE DE FEE A DISPARU... [Suite de la page 17]

a rencontré des jeunes filles à la page, des jeunes gens aimables l'ont intéressée et le hasard a voulu que l'un d'eux, dessinateur de modes, fit la connaissance de Jérôme venu un soir chercher sa soeur à la porte de Michel et Marion. Les deux garçons ont sympathisé très vite, Maxime Pacaud est devenu un familier de la maison Berlier.

— On le voit bien souvent ici, remarque Mme Berlier, soucieuse.

Maxime ne semble pas destiné à avoir un jour l'auto de luxe, l'appartement somptueux et la haute situation sociale auxquels Eliane peut prétendre. Et voici que cette petite sotte le trouve très, très gentil, et que Jérôme fait tout pour encourager cette sympathie réciproque.

— As-tu remarqué, disait-il à sa soeur, comme Max est bien élevé, ses façons de saluer, de parler...

— Sont évidemment plus raffinées que les tiennes, interrompait la jeune fille. Au fond, maman aime cela. Si Max était conseiller d'ambassade, elle l'adorerait.

Ce n'était pas le cas de Mado qui comparait le jeune homme à une huître en quête de perle.

— Et puis jaloux ! expliqua-t-elle à Léo. As-tu vu sa tête quand Jean-Marie est venu nous voir samedi ?

La cour discrète que lui faisait Maxime fit que, bientôt, Eliane pensa beaucoup à lui. Si elle était quelques jours sans le voir, elle se tourmentait : « Est-il malade ? A-t-il des ennuis ? A-t-il quelque chose à me reprocher ? » Quand elle le revoyait ensuite, elle avait envie de rire et de chanter.

Un dimanche, Jérôme et Max avaient décidé Eliane à les accompagner à un match de tennis où devaient s'affronter des adversaires de classe internationale. Ce spectacle les avait passionnés ; la jeune fille elle-même y avait pris un plaisir extrême. Un vétérinaire du tennis était là, encore beau et vigoureux ; son jeu fit l'admiration de nos deux connaisseurs.

— Il est triste de penser qu'un tel athlète est à la fin de sa carrière, tandis qu'un rond-de-cuir de dix ans plus jeune ne songe pas encore à sa retraite, dit Jérôme.

— Les carrières nées des beautés corporelles sont les plus éphémères, riposta Maxime. Voyez les danseurs, les chanteurs, les boxeurs...

— Et les mannequins, intervint Eliane. Il faut être jeune, dans ce métier-là. Combien de temps cela durera-t-il ? Je m'en inquiète déjà.

— Vous avez bien tort, Eliane, reprit Maxime. Vous vous marierez avant d'avoir épuisé les joies de votre métier.

— Le mariage ne m'empêchera pas de garder mon métier, si je l'aime, dit la jeune fille souriante.

Maxime la tint un long moment sous son regard.

— Ma femme à moi n'exercera aucun métier, dit-il.

Son intention était évidente. Eliane, déconcertée, fut reconnaissante à Jérôme d'appeler l'attention de son ami sur un coup formidable du vétérinaire. Mais elle en resta troublée. « Songe-t-il à m'épouser ? » Cette perspective ne lui déplaisait pas, bien qu'elle n'aimât pas le ton autoritaire dont il avait dit : « Ma femme à moi n'exercera aucun métier ! »

Et puis, il y a de cela quelques semaines, Maxime m'a dit : « Je vous aime, voulez-vous être ma femme ? » Et je n'ai pas retiré mes deux mains qu'il tenait entre les siennes.

— Ainsi, vous êtes fiancée ? demanda Gérard Maugrin.

— Pas officiellement. Les réactions de la famille ont été contradictoires : Jérôme seul a montré un enthousiasme que les autres jugent excessif. Ma mère affecte de considérer nos projets comme un enfantillage, elle voudrait tellement me voir faire un brillant mariage ! Quant à Léo, il dit que l'on ne peut rien attendre d'un homme qui ne sait pas reconnaître un nocturne de Chopin d'une fugue de Bach ! Et Mado le méprise parce que, ayant raté son dernier examen de philo, il n'a jamais eu l'intention de renouveler ce malheureux exploit.

— Et votre père ?

— Mon adorable père aime Maxime parce que je l'aime, et il ne veut que mon bonheur.

Gérard n'était pas du tout sûr que Maxime fit le bonheur d'Eliane, peut-être parce qu'Eliane était trop ravissante pour un garçon qui avait raté sa philo, ne connaissait rien à la musique et avait eu l'aplomb de demander en mariage le plus joli mannequin de la place de Paris.

— Pourquoi vous ai-je raconté cela ? gémit Eliane. Ce sont des histoires qui ne vous intéressent pas. Mais je suis si bouleversée d'avoir été volée que je ne sais plus que dire ni que faire. Vous vous trouvez là... A qui parlerai-je si ce n'est à vous ? bien que je ne sache rien de vous, monsieur. J'ignore même si vous êtes ou non le complice de mon voleur.

— Oh ! mademoiselle !

— Et pourtant je vous parle comme si vous étiez mon meilleur ami.

— Mademoiselle, considérez-moi comme votre meilleur ami. Je suis si désolé !

— Et moi, si désemparée... Et puis, j'ai besoin que vous m'aidiez.

— Comptez sur moi ! fit-il avec chaleur.

« Que pourrais-je bien faire pour l'aider ? » se demandait anxieusement le jeune homme.

Il ne manquait pas d'imagination. Celle-ci, alertée, déplaça lentement ses ailes, puis, camouflée sous le manteau de la logique et du raisonnement, elle

fit des folies. Pour elle, tout était clair dans la ténébreuse affaire de la gare de Lyon. Le joli mannequin sera consolé. Rira bien qui rira le dernier.

— Vous m'aidez, avait dit Eliane, puis, recrus de fatigue, elle ferma les yeux.

— Dormez un peu, conseilla le jeune homme.

En face de lui, Eliane semblait assoupie, mais elle ne dormait pas. Comme Gérard, elle rêvait.

NOTRE jeune mannequin n'était pas encore lasse de son métier, mais elle commençait à le considérer comme inférieur à ses ambitions, et ses rêves de gloire sortaient peu à peu de leur engourdissement. Ils se réveillèrent pleinement un beau jour de printemps. En ouvrant le magazine *Élégances*, que se repassait le personnel de Michel et Marion, Eliane fut arrêtée par un titre sensationnel : Le gala du Camélia, à Beaulieu. On en avait parlé autour d'elle, depuis une semaine, mais elle n'y avait pas prêté attention. Il y a tant de galas, du printemps à l'automne, à Paris et en province !

— Encore un ! avait-elle pensé.

Aussi s'étonna-t-elle de la place que lui donnait *Élégances* en ce jour rose et vert plein de séve et de parfums. Par curiosité, elle lut l'article signé « Pomponnette ». Elle sut ainsi que la municipalité de Beaulieu, jalouse des initiatives prises par Juan-les-Pins pour attirer les touristes, avait résolu de montrer ce que l'on pouvait faire dans la charmante station voisine.

Un riche industriel, enfant du pays, épris d'art et tout spécialement de théâtre et de cinéma, mettait des millions au service de cette ambition. Grâce à lui, et guidés par lui, ces messieurs du conseil avaient organisé un gala dont on parlerait longtemps sur la Côte.

La fête, qui devait durer trois jours, aurait lieu dans les jardins du « Camélia » qui jouissaient d'un point de vue unique au monde, prétendait M. le maire avec un brin d'exagération. Il y aurait des jeux, des chansons, de la danse, un concert donné par des artis-

tes de premier ordre, et une séance de cinéma. Le mécène saisisait cette occasion de tenter une chose qui lui tenait à coeur : amorcer la création d'un film sensationnel dont il avait écrit le scénario. Les rôles étant nombreux et divers, un concours serait organisé pour le recrutement des artistes ou des amateurs bien doués. Après une élimination en comité restreint, les épreuves se termineraient sur la scène du Camélia où les résultats seraient proclamés le dernier jour du festival.

Ce n'est pas tout. L'éliminatoire serait grandement facilitée par un numéro sensationnel du gala : un défilé de mannequins des plus grands couturiers de Paris. Pomponnette expliquait que ce défilé constituerait, à vrai dire, un concours d'élégances diverses, doté de prix pour la plus jolie main, le plus joli pied, le plus joli sourire, suivis du grand prix de l'Élégance, attribué à celle qui synthétiserait le mieux la grâce, le chic et la beauté française. Celle-là pouvait être sûre que, si elle le voulait, elle aurait, d'office, un rôle de choix dans le film du mécène.

L'article de Pomponnette laissa Eliane rêveuse ; elle crut voir s'ouvrir devant elle les portes de la renommée. Son heure de chance allait-elle sonner ? Pourquoi pas ? Si ses patrons adhéraient aux conditions de ce gala qui servirait leur publicité, pourquoi ne confieraient-ils pas leurs modèles à Eliane qui — on le lui avait dit — valait bien les mannequins de Gaétan Dubosc, si réputés sur la place de Paris.

En attendant que Michel et Marion eussent pris leur décision concernant le gala de Beaulieu, le personnel de la maison ne parla guère d'autre chose. Plusieurs mannequins se jugeaient dignes d'affronter le concours avec quelque chance de succès. D'autres désignaient Eliane comme celle qui ferait le plus honneur à la maison. Celle-ci vécut quelques jours dans la fièvre.

Enfin, on apprit que Michel et Marion avaient accepté l'invitation du Camélia et enverraient à Beaulieu deux modèles créés à cet effet : une robe de cocktail et une robe du soir. Mireille serait chargée de présenter la robe de cocktail, et Eliane, la robe du soir, sous la protection de Mme Alice, employée principale et amie de Mme Marion.

— C'est une grande preuve de confiance qui vous est donnée, dit cette dame à Eliane, n'oubliez pas la responsabilité dont vous voilà chargée. Il y a là pour vous une grande chance. Vous aurez des spectateurs venus de très loin, tout ce qu'il y a de plus select, peut-être même des têtes couronnées. Si vous réussissez à plaire, vous pourrez avoir accès à de plus hautes ambitions.

Comment Eliane, qui en mourait d'envie, n'aurait-elle pas accepté avec enthousiasme la proposition faite par ses employeurs ?

Sa famille n'avait pas été mise au courant de ce qui se préparait. Ces Berlier étaient tellement indépendants, qu'ils jugeaient superflu de prendre conseil les uns des autres... La chose décidée, on en faisait part à la famille et, comme chacun avait son point de vue personnel et tenait à le défendre, les discussions commençaient.

Ce fut à la fin du dîner qu'Eliane annonça, du ton le plus naturel :

— A propos, je viens d'être inscrite pour le concours d'élégance de Beaulieu.

Personne ici n'avait la moindre idée de ce concours. Les questions arrivèrent toutes à la fois. Il ne fut pas facile de mettre de l'ordre dans ce chaos. Quand Eliane y fut à peu près parvenue, et que ses explications furent assez claires pour que chacun les comprît, Mme Berlier opposa un veto formel.

[Lire la suite page 35]



— Si je comprends bien, je ne peux avoir la bague si j't'épouse pas...

PETITS CONSEILS

Les bonbons peuvent être l'ennemi des dents saines à moins que celles-ci ne soient brossées immédiatement après avoir mangé.

Le fromage canadien est apprécié dans beaucoup de parties du monde, au point que le Canada, l'an dernier, en a exporté 130,466,832 livres. Les Canadiens devraient manger du fromage plus souvent, car c'est un aliment très nourrissant.

Il est dangereux de faire tourner un moteur dans un garage fermé. Les vapeurs d'oxyde de carbone étant incolores, insipides et inodores, peuvent remplir vite le garage et la voiture, et provoquer la mort sans avertissement. Par mesure de prudence, il faut laisser les portes du garage ouvertes lorsqu'on met le moteur en mouvement.

Le diabète est plus commun au Canada que la plupart des gens ne se l'imaginent. Un Canadien sur cent est diabétique. Cette proportion passe de un à cinq dans le cas des personnes qui dépassent la cinquantaine. On estime à 40 p. 100 le nombre des diabétiques qui ignorent qu'ils sont malades.

Il faut porter à l'attention du médecin toute douleur qui récidive, toute douleur persistante qui sort de l'ordinaire, afin de s'assurer qu'il ne s'agit pas de symptômes de quelque affection grave. Dans la plupart des cas, un diagnostic et un traitement hâtif réussiront à guérir la maladie ou à en enrayer le progrès.

Un bon déjeuner pris avant d'aller au travail ou à l'école donnera aux personnes frileuses un surcroît d'énergie et de résistance aux refroidissements. Du jus d'agrumes, une céréale chaude à grain entier, des rôties et un breuvage chaud constituent un bon déjeuner.

Un vilain mal de dents nous rappelle que, la plupart du temps, il serait possible d'éviter la carie dentaire. En se brossant les dents immédiatement après avoir mangé, on prévient la formation d'acides nuisibles aux dents, beaucoup de douleurs et de dépenses.

La coqueluche est une maladie de l'enfance contre laquelle on n'est pas assez en garde. Elle n'est pas seulement une toux, mais aussi une maladie qui peut causer la mort ou de graves séquelles qui s'attaquent à l'ouïe, aux poumons, à la vue ou au cerveau. Immunisez vos enfants contre la coqueluche.

Tout le monde devrait avoir un passe-temps pour occuper ses loisirs, un passe-temps qui fasse contraste avec l'occupation ordinaire. C'est ainsi qu'une personne sédentaire devrait avoir un passe-temps qui exige de l'activité, de préférence à l'extérieur.

La vitamine D est indispensable à la croissance des enfants, à partir du moment de leur naissance jusqu'au

terme de la croissance. Les femmes enceintes devraient prendre de la vitamine D tous les jours.

Les personnes qui dépassent la cinquantaine ne devraient pas courir pour prendre l'autobus, ni soulever des fardeaux lourds, ni faire des exercices trop fatigants. Des examens médicaux subis périodiquement décideront du genre d'exercice à prendre.

Afin de réduire le taux de la mortalité infantile au Canada, chaque future mère devrait recevoir des soins

médicaux réguliers, soit de la part du médecin de famille soit à la clinique prénatale. Il faut qu'elle suive un régime bien équilibré, qui comprendra surtout du lait, des fruits, des légumes, des oeufs, de la viande et du poisson.

Les vacances d'hiver ont des avantages sur les vacances d'été, car il n'y a, à ce moment, au Canada, ni pollens, ni insectes, ni les autres risques qui découlent d'un temps trop chaud. La neige et la glace offrent des vacances saines, en raison de tous les sports au

grand air auxquels on peut se livrer en notre pays.

Lorsqu'un enfant apprend à boutonner ses habits et à lacer ses chaussures, il ne faut pas trop l'aider. Il apprendra mieux en tâtonnant et avec le moins d'aide possible.

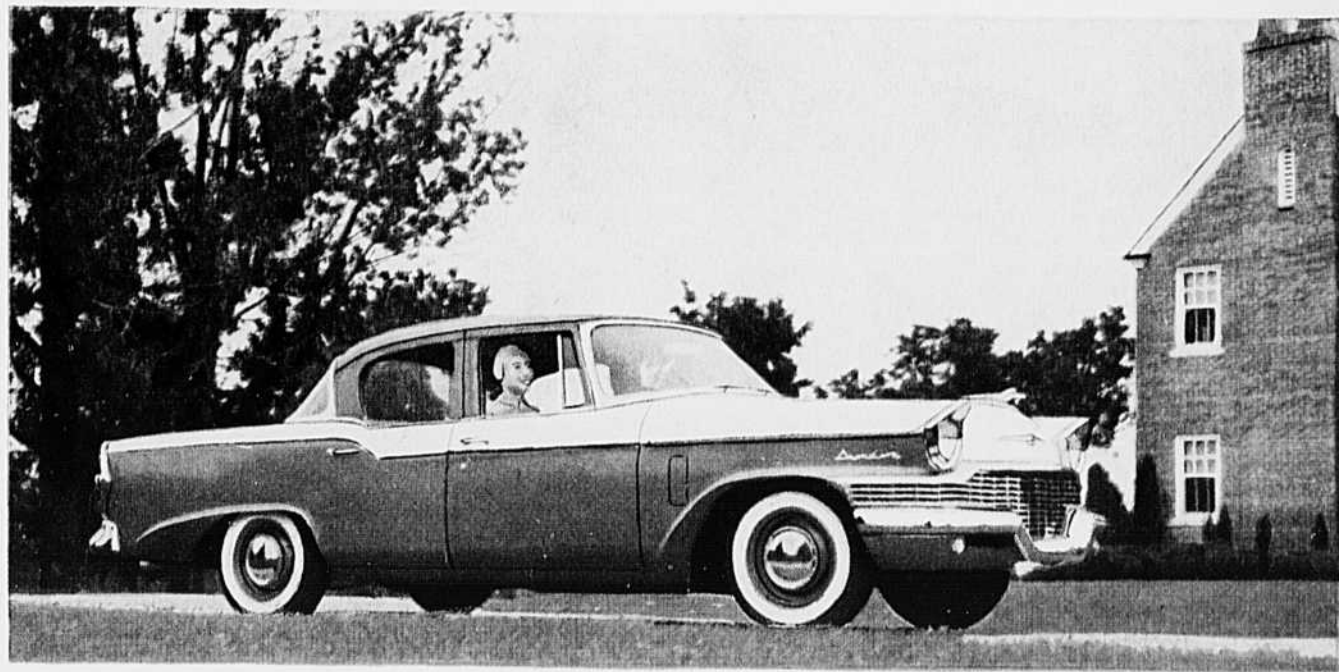
Les adolescents ont l'âge de comprendre les principes d'une bonne hygiène alimentaire. Les Règles alimentaires au Canada leur diront quels aliments choisir.



La nouvelle Golden Hawk à surcompresseur. Une voiture d'une beauté ravissante et de performance sensationnelle. Véritable modèle de sport, c'est aussi une auto familiale 5 places au roulement ultra-confortable.

Vraiment merveilleuse...

Voici une auto savamment conçue, habilement usinée et produite avec des soins infinis dans le but de vous assurer des années d'agrément au volant...



Le nouveau sedan Studebaker Champion, 4 portes... confort et beauté d'une grosse voiture plus économie de renommée mondiale!

...et voyez quelle différence il en résulte:

La différence est VISIBLE... Dans ces nouvelles Studebaker aux lignes magnifiques, tout respire la puissance et la force, chaque détail reflète une construction harmonieuse, d'une perfection absolue!

La différence est SENSIBLE... Des nouveaux moteurs plus fougueux, une nouvelle suspension incorporant les avantages de la barre à torsion et des ressorts à boudin, vous assurent un roulement d'une stabilité magique... et plus de confort que jamais auparavant.

La différence est AGRÉABLE... Une Studebaker reste souple et confortable, même après des années parce que sa fabrication est plus soignée... et vous continuez à profiter des avantages de la technique Studebaker: moteur à surcompresseur, traction jumelée et économie traditionnelle Studebaker de renommée mondiale. Oui, cette auto *merveilleuse* est la grande vedette de l'année... venez la voir maintenant chez votre dépositaire Studebaker!



Studebaker-Packard

OF CANADA, LIMITED, HAMILTON, ONTARIO

Là où la qualité est de tradition!

Aux lignes douces et seyantes



Simplicity 1868

No 1868 — Robe pour jeune fille et demoiselle. Tailles: 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 15: $5\frac{5}{8}$ v. en 35" ou 36", $4\frac{3}{4}$ v. en 41" ou 42", $4\frac{5}{8}$ v. en 44" ou 45", $3\frac{7}{8}$ v. en 50". Empiècement: $\frac{5}{8}$ v. en 35", 36", 39", 44" ou 45". Prix: 50¢

No 1875 — Robe d'une pièce pour demoiselle. Tailles: 10 à 18. Métrage requis pour grandeur 14: $5\frac{7}{8}$ v. en 35" ou 36", $4\frac{3}{4}$ v. en 41", 42", 44" ou 45", $3\frac{3}{8}$ v. en 54". Prix: 50¢

No 1878 — Robe d'une pièce pour jeune fille et demoiselle. Tailles: 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 13: $4\frac{7}{8}$ v. en 35", 36" ou 39", $4\frac{3}{8}$ v. en 44" ou 45". Ruban pour ceinture: $1\frac{7}{8}$ v. en $4\frac{1}{4}$ ". Prix: 50¢



Simplicity 1875



Simplicity 1878

LA ROBE DE FÉE A DISPARU... [Suite de la page 32]

— Je te défends, dit-elle, d'aller t'exhiber en public avec la prétention d'être jugée plus élégante que les autres. C'est inconcevable, ajouta-t-elle, bien que très sûre de n'avoir pas le dernier mot dans cette affaire.

— Chic! chic! je serai fier de toi, clama Jérôme.

— Il y a maintenant tant de lauréats, de reines de ceci ou cela que tu ne feras aucune sensation, dit Léo.

— Sans compter que tu n'es pas du tout sûre d'être choisie, ajouta Mado. Eliane fit remarquer à sa sœur qu'elle n'était pas aimable.

Et puis l'on discuta. Des arguments surgissaient, les opinions se modifiaient ou, de floues, devenaient constantes. Une fois de plus, Eliane fut éloquente, persuasive, mais Mme Berlier fit montre d'une plus forte résistance.

— Si encore on l'avait choisie pour la robe de cocktail, gronda-t-elle, mais la robe du soir! Je la vois d'ici, ta robe du soir, le dos et les épaules nus, et toi, là-dedans avec un sourire provocant. Si, si, je sais ce que je dis, et je sais aussi comment j'ai élevé mes filles. Voyons, Henri, dis donc quelque chose!

Mais Henri ne dit rien, il se contenta de regarder sa fille avec amour. Et chacun s'ancra sur sa position. Bref, ce soir-là, l'armistice ne fut pas signé. Eliane ne s'en émut pas. Elle savait pouvoir compter sur Jérôme et ne rien craindre de son père, mais il y avait Maxime...

Elle le vit le lendemain qui était un samedi. Il devait sortir avec Jérôme, mais pour la voir un peu, il vint de bonne heure chercher son ami, tenant à la main un bouquet de roses.

Depuis la veille, elle avait beaucoup pensé à lui. Elle le savait un peu jaloux, non dépourvu de préjugés qu'elle trouvait rétrogrades, aussi, n'espérant guère qu'il approuvât ses ambitieux projets, ne lui en avait-elle pas soufflé mot. De tous les Berlier, Eliane était certainement la plus décidée, la plus indépendante.

Quand elle vit entrer Maxime, ses roses à la main, elle pensa: «Voici le moment venu, soyons diplomate.» Mais elle n'eut pas à user de ce moyen délicat. Jérôme lui en épargna la peine.

— Du nouveau, mon vieux, s'écria-t-il, Eliane est inscrite pour le concours d'élégance de Beaulieu.

Les magazines, que son métier l'obligeait à lire, avaient tenu leurs lecteurs au courant de ce concours. Il savait donc très bien de quoi il s'agissait. La porte à peine franchie, il s'arrêta net, comme frappé de la foudre.

— Quoi? s'écria-t-il.

— Vous avez bien entendu, dit posément Eliane. Michel et Marion m'envoient à Beaulieu. Je présenterai une robe du soir, et l'on me dit que j'ai des chances de remporter le prix d'élégance.

Le jeune homme posa son bouquet sur la table et dit avec calme: «Vous plaisantez, n'est-ce pas, Eliane?»

La jeune fille se rebiffa: elle n'avait guère envie de plaisanter quand il s'agissait de son avenir! Ce concours lui ouvrait peut-être les portes de la gloire, il devrait s'en réjouir au lieu de prendre cette mine indignée! Ah! il se souciait bien du bonheur de celle qu'il prétendait aimer! Seule comptait pour lui sa chère routine adorée. C'est ainsi qu'Eliane entendait la diplomatie. Max laissa passer l'orage, puis, avec le plus grand calme, précisa:

— Je ne vous permets pas cette lubie, ma chérie.

— Vous ne me permettez pas?... De quel droit, s'il vous plaît?

— Du droit de tout fiancé de veiller

sur l'honneur et le bonheur de sa fiancée.

— Mon pauvre Max, vous me faites rire! Nous ne sommes pas fiancés.

— Pas fiancés!

Max put à peine prononcer ces mots. Ils s'étranglaient dans sa gorge. Eliane poursuivit:

— Où est ma bague? M'avez-vous offert une bague? Votre père a-t-il fait une demande officielle à mes parents? Avons-nous fait passer une note dans les journaux? Y a-t-il eu un dîner de gala?

— Je vous ai demandé d'être ma femme, et vous y avez consenti.

— Ce n'était qu'un postulat, avant le noviciat des fiançailles officielles. Jusque-là, je me sentirai libre de faire ce qui me plaît sans vous en demander la permission.

Jérôme, témoin muet, s'amusait beaucoup. Il savait qu'avec Eliane Max finissait toujours par capituler. Mais cette fois, il s'entêta et Eliane crut bon de ne pas pousser plus loin la discussion.

— Nous en reparlerons, dit-elle.

...Chez les Berlier, l'atmosphère resta chargée d'électricité. Eliane parlait de ses projets comme d'une chose convenue qu'il n'y a plus à discuter. La présence de Max, loin de la troubler, semblait exciter sa verve. Celui-ci rongea son frein, mais quand il était seul avec elle, il s'efforçait de l'amener à rectifier ses projets. Il ne pouvait admettre, disait-il, cette exhibition de grâce sur un théâtre, pour obtenir un certificat de haute vanité.

Si seulement il ne s'agissait pas d'une robe du soir! Je les connais, leurs robes du soir!

— Lamé d'argent et velours aigremarine, une robe de fée, mon cher, ainsi en a décidé Mme Marion, dit un soir Eliane dont la vanité croissait chaque jour.

— Vous vous voyez déjà reine de beauté, dit Max. Et si vous n'êtes pas élue?

— Tu seras furieuse et humiliée, clama Mado, et ce sera bien fait.

— Merci à tous deux de votre amabilité, fit Eliane, vexée.

Encouragée par ses amies et surtout par Mme Alice, elle croyait de plus en plus à sa chance et se voyait déjà grande vedette, une de celles que recherchent et s'arrachent à prix d'or les meilleurs producteurs de cinéma. Avec quelle fièvre, elle attendait le concours!

...Maintenant, tout est réglé. On sait que le défilé de la haute couture aura lieu le second jour du festival, à l'heure du cocktail. Là, une première élimination sera faite. Le jury ne retiendra qu'un petit nombre de mannequins et récompensera le plus joli pied, la plus jolie main, la plus jolie coiffure, et le plus joli sourire. Le soir, après un concert folklorique, défilé réduit de celles qui auront été retenues après la première épreuve, et attribution du grand prix de l'Élégance, le plus envié de tous, Eliane et ses compagnes auront pris le train du soir, le premier jour du festival, pour arriver le lendemain matin à Beaulieu. Elles pourront ainsi se reposer jusqu'à l'heure du cocktail.

Jusqu'au jour du départ, Eliane vécut dans un rêve enchanté. Elle croyait déjà entendre la marche triomphale qui accueillerait les jolies filles chargées de représenter la mode en France et les applaudissements qui salueraient son apparition en robe de fée. Mais surtout, elle attendait comme un rendez-vous d'amour sa première rencontre avec la Méditerranée dont elle avait si souvent rêvé. Son imagination l'em-

portait alors vers les rivages d'Afrique, les sables du désert, et même vers la colline sacrée de l'Acropole. La Méditerranée, reine de la beauté classique et de tous les enchantements. Cela seul suffisait à la combler de joie.

«Ne gâtons pas son plaisir, pensa enfin Mme Berlier, elle est tellement heureuse, cette petite!»

Le jour du départ se leva enfin. Bien que la robe du soir fût prête depuis la veille, Eliane alla deux fois à l'atelier pour un détail à revoir, sur la suggestion de Mme Alice. Les patrons trouvèrent tout parfait, et la grâce d'Eliane les enchantait.

Enfin, tout est prêt, aussi bien pour Mireille que pour Eliane, il ne leur reste qu'à prendre leur train.

C'est alors que survint un événement qui contraria les beaux projets. Comment la chose arriva-t-elle? Nul ne put l'expliquer. Toujours est-il que, vers la fin de l'après-midi, alors qu'Eliane préparait sa valise, un coup de téléphone de Michel et Marion la pria de venir de toute urgence à la maison. «Que se passe-t-il? — On vous l'expliquera.»

— Tu n'as pas diné, ma chérie, gémit Mme Berlier.

— Je dînerai en rentrant.

Eliane, inquiète, se hâta vers la maison de couture, et trouva là un personnel consterné.

— Une belle tuile! gronda Mme Alice en apercevant Eliane.

— Un malheur, mon enfant, renchérit Mme Hortense.

Oui, un malheur venait d'arriver chez Michel et Marion. En procédant à l'emballage de la robe du soir, on avait découvert une large tache brune sur le précieux modèle. Commencée à la taille, elle descendait jusqu'au genou, en forme de pieuvre. Comment était-elle venue sur le chef-d'œuvre admiré une heure plus tôt dans sa grâce immaculée? S'agissait-il d'une maladresse ou d'un complot? Celui qui le savait, ne l'a jamais dit. Mais avant de se livrer aux soupçons, il fallait considérer le désastre avec tout le calme possible.

La robe de fée était inutilisable pour le gala du Camélia. Des tentatives de nettoyage n'avaient pas été heureuses. Il s'agissait de lui trouver un remplaçant. Eliane essaya différents modèles — aucun ne put soutenir la com-

paraision avec celui qu'il fallait abandonner — ces dames et ces demoiselles s'énervèrent, et l'heure du train approchait... Alors, Eliane proposa timidement de revoir la robe de fée. Si l'on avait encore du lamé, peut-être pourrait-on refaire le devant avec les modifications nécessaires... L'idée plut à Mme Alice.

— Mais nous n'aurons pas le temps d'exécuter ce travail, gémit-elle, notre train part dans deux heures.

— Vous prendrez votre train avec Mireille, trancha Mme Hortense. Il faut que vous soyez là-bas, sans faute, demain matin. Eliane partira par le train suivant; elle arrivera à temps pour le défilé et les premiers concours, un peu fatiguée, peut-être, mais à son âge!... Maintenant, mettons-nous à l'ouvrage. Vous, ma petite, je vous garde un moment, puis vous retournerez chez vous. Joseph ira vous prendre en taxi, l'heure venue, et vous mettra dans le train avec vos bagages. Cela va?

Rentrée chez elle, Eliane y trouva une famille agitée, et Max venu pour souhaiter bon voyage et bonne chance à sa fiancée! Il fut très gentil, désolé du contretemps si imprévu, si injuste, dont elle était la victime. Il offrit ses services qui furent jugés inutiles, et s'en alla discrètement, pour laisser à la voyageuse un peu de calme et le temps de diner — diner hâtif auquel elle ne fit guère honneur — la pauvre petite était si nerveuse, si désespérée!

Enfin, escortée de Joseph, elle arriva à la gare de Lyon à l'heure dite, pour prendre le train où nous l'avons laissée.

Et la famille, comment a-t-elle pris cela? demanda Gérard.

— Ma mère qui a cru voir dans cet accident une épreuve de la Providence conforme à ses craintes, me vit partir avec appréhension — elle n'avait pas tort, la chère âme. Les autres réagirent selon leurs tempéraments. Et je suppose que Max en a fait autant, c'est-à-dire que, en ce moment, il doit broyer du noir.

«C'est un faible, pensa Gérard. Dans son ménage, il cédera toujours.»

— Vous savez ou devinez ce qui se passa ensuite, reprit Eliane. L'heure incommode de ce train, ne permit pas à Jérôme de m'accompagner à la gare,

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	\$5.50	\$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel) ..	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

☐ Nom..... IMPORTANT: — Marquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE, 975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18

mais Joseph venu me prendre à la maison se chargea de moi. Il m'installa dans ce compartiment, après avoir placé dans le filet ci-dessus la valise bleue et le précieux carton, et il s'en alla. Il ne restait que quelques minutes avant le départ du train, et je me sentais mal à mon aise... J'avais mangé trop vite, la contrariété, l'émotion m'avaient coupé l'appétit, mon dîner ne passait pas. Je désirais des pastilles de menthe et des oranges...

— Je vois, je vois, reprit Gérard. Vous avez couru à la recherche d'une boutique ambulante — est-ce ainsi qu'il faut dire? Peut-être ne l'avez-vous pas trouvée tout de suite — le temps de la rejoindre, de faire vos achats, de payer, et de revenir jusqu'ici!

— Voilà, conclut Eliane.

— Avouez, mademoiselle, que vous avez été bien imprudente.

— Je l'avoue, mais j'ai toujours confiance dans les gens.

Gérard sourit. Cette jolie fille était bien sympathique, à la fois si naïve et si résolue! Capable d'aller jusqu'au bout de sa volonté, et maintenant si désespérée. Il comprenait sans peine ce que signifiait pour elle la perte de l'objet de prix qui lui avait été confié. De la belle aventure, elle ne garderait que de cuisants regrets.

— Beaulieu est une station élégante, dit-il. Peut-être y trouveriez-vous une robe de remplacement.

— Vous êtes d'une naïveté qui dépasse de beaucoup la mienne, répliqua-t-elle nerveusement. Vous n'avez donc pas compris que Michel et Ma-

rion sont intéressés à l'affaire, qu'il ne s'agit pas de moi, mais de leur robe! En outre, qui paierait la belle robe que vous me conseillez d'acheter? Pas vous, n'est-ce pas? Ni moi qui n'ai même pas de quoi m'offrir un déjeuner au wagon-restaurant. Car, monsieur, il n'y a dans ce petit sac que mon billet de chemin de fer, aller et retour, et de la menue monnaie, le reste étant dans la valise.

— Comment! vous avez mis votre portefeuille...

— Dans la valise, oui, monsieur, car je craignais de le perdre comme cela est déjà arrivé.

— Il n'y avait donc pas chez vous une seule personne capable de vous apprendre à faire une valise? dit Gérard consterné.

— Chez nous, chacun a son idée personnelle à ce sujet, et ne s'occupe pas de celles des autres. J'espère que maintenant, vous vous rendez un compte exact de ma situation. Pas de robe, pas de concours d'élégance, pas de participation aux épreuves du film. Ce qui veut dire l'anéantissement de mes rêves d'avenir. En outre, impossibilité de rendre le dépôt qui m'a été confié — Dieu sait comment se terminera cette affaire. Enfin me voici l'es-carcelle vide, en route pour la Côte d'Azur où personne ne me fera crédit. Il ne me reste qu'à descendre à Dijon

où je reprendrai le train pour Paris. Et je n'aurai pas même vu la Méditerranée!

Gérard, le sourcil froncé, écoutait ces justes doléances. Il se disait que cette jolie fille — quel âge avait-elle? — vingt ans, peut-être, l'âge des enthousiasmes — subissait un grave préjudice et que lui, Gérard, en était un peu responsable. Sans sa ridicule intervention, le voleur n'aurait pas eu le temps d'accomplir son forfait. Pourquoi la nature avait-elle gratifié ce jeune professeur d'un caractère si complaisant?

Tandis qu'il entend la voix désolée d'Eliane lui confier sa peine, il ne pense qu'à réparer sa bêtise. Mais comment? Pour atteindre ce but, la présence de la jeune fille lui semble nécessaire. S'il la laisse retourner à Paris, seule et vaincue, il n'aura plus un instant de repos. Il se demandera sans cesse ce qu'elle est devenue, et souffrira de son impuissance à lui venir en aide. Qu'elle reste encore avec lui, et, croit-il, tout ira bien.

— Mademoiselle, dit-il, je le répète, tout n'est pas perdu, loin de là. Continuez votre voyage puisqu'il est payé d'avance, et vous verrez la mer. En outre, même sans la robe de fée, vous pourrez participer aux éliminatoires du cinéma, et avoir une chance dans le fameux film. Enfin, à Beaulieu, vous re-

Les paroles les plus obscures d'un homme qui plaît donnent plus d'agitation que les déclarations ouvertes d'un homme qui ne plaît pas.

MME DE LA FAYETTE

trouverez vos deux compagnes, qui vous aideront à vous tirer d'affaire pécuniairement. Evidemment, le grand prix de l'élégance vous échappe, mais malgré vos chances, étiez-vous sûre de l'obtenir?... Ne jetez pas sans réflexion le manche après la cognée, ne reculez pas devant l'obstacle.

Ce conseil ne déplaisait pas à Eliane désolée de rentrer à Paris, tête basse, et humiliée, sans même avoir entrevu la mer d'azur qu'elle allait affronter pour la première fois.

Dijon! Eliane sauta lestement de son wagon. Gérard a eu beau lui dire que sa démarche serait vaine, elle veut tenter de retrouver son voleur. Pour cela, déclarer au commissariat de la gare le vol dont elle a été la victime; donner le signalement du filou, mettre en branle la machine de la justice. Elle se heurte tout de suite à ce qu'elle appelle une mauvaise volonté manifeste. La présence de Gérard qui, sa valise à la main — pour un boulet de canon, il ne l'aurait pas abandonnée dans son compartiment — se tient à ses côtés en qualité de témoin du larcin, ne semble pas impressionner ces messieurs. «Pensez un peu! le filou a eu le temps de prendre la large! A moins d'un miracle, vous ne le retrouverez jamais.» Pourtant, Eliane fut si persuasive qu'un de ces messieurs promit de téléphoner à la gare de Lyon, à Paris. Mlle Berlier sera tenue au courant de l'enquête. «Mais hâtez-vous, le train va partir.» Il s'en fallut de peu qu'il ne partît sans eux.

(A suivre au prochain numéro.)

LE CARDINAL MINDSZENTY

[Suite de la page 5]

L'histoire magyare est riche en figures d'hommes d'Eglise qui ont fait front à l'ennemi de la nation. N'a-t-on pas vu le primat Blaise Paski prendre les armes contre les Turcs et mourir au champ d'honneur dans la célèbre bataille de Mohacs? Mgr Mindszenty fut intronisé avec une rapidité extraordinaire, comme s'il était pressé d'aller au-devant de son destin. Cinq jours après sa nomination, il entra solennellement dans son église primatiale, dressée sur un haut lieu et se reflétant dans le Danube, véritable Panthéon de la nation hongroise, avec sa coupole géante et son fronton pesant. Ce jour-là, prenant possession de sa chaire, le prélat adressa à ses fidèles un premier discours qui en disait long sur son programme: «Il nous manque plus d'un facteur constitutionnel, mais le primat du pays se trouve en place. Si, les malheurs une fois passés, le bon sens de la nation jette des ponts sur les abîmes, le primat, en tant que pontife et conformément à la signification de ce mot, faiseur de ponts, prendra sa part, ainsi qu'il l'a toujours fait depuis 900 ans, dans la restauration de la vie constitutionnelle». Mgr Mindszenty rappelait ainsi que, dans l'ancienne Hongrie, le primat était le deuxième personnage de l'Etat, immédiatement après le roi, et qu'il était prêt, en jetant des ponts sur les abîmes, à collaborer avec les nouveaux pouvoirs; mais, comme il fallait prévoir le pire, l'archevêque d'Estergem évoqua le rôle historique de ses prédécesseurs et de tous les évêques de Hongrie défenseurs de la cité, prêts à verser leur sang pour la cause nationale.

Ce n'était pas là une figure de rhétorique, une réminiscence lointaine. A peine les troupes soviétiques avaient-elles envahi la Hongrie, que des crimes odieux soulevèrent contre le nouvel occupant la haine du peuple terrorisé. Une de ces scènes de violence, comme

il y en eut tant, coûta la vie à Mgr Vilmos Apor, évêque de Győr, qui périt le 1er avril 1945, le jour même de Pâques. La tragédie vaut d'être contée: dans cette ville, où le palais épiscopal ressemble à une citadelle, de nombreuses femmes et jeunes filles, menacées par la soldatesque, avaient trouvé refuge dans les caves de la vieille forteresse, sous la protection de l'évêque. Le vendredi-Saint, un groupe de Russes voulut réquisitionner les jeunes filles sous couvert de corvée de pommes de terre. Mgr Apor intervint: les ravisseurs braquèrent sur lui leurs armes et il continua de s'opposer à leurs desseins: une salve l'abattit, le blessant au front, au bras droit et à l'abdomen. Il mourut le dimanche de Pâques et, depuis onze ans, le peuple hongrois garde pieusement sa mémoire.

Mgr Mindszenty devait recevoir en 1946 le drapeau de cardinal. Comme son prédécesseur le Cardinal Seredi, comme Mgr Apor, il était prêt à verser son sang pour la patrie hongroise. Lorsque devant le trône papal à Rome, la tête recouverte du capuce de la «cappa magna», il reçut la large et plate coiffe rouge à longs glands de soie, il entendit de Pie XII la formule traditionnelle: «Recevez cet insigne de la dignité cardinalice, qui signifie que vous devez vous montrer intrépide jusqu'à l'effusion du sang inclusivement».

Le lendemain, le cardinal quittait Rome pour rentrer à Budapest, décidé à tout «usque ad effusionem sanguinis».

En Hongrie, comme dans tous les pays d'Europe centrale et orientale, la «libération» ne fut que le remplacement de la tyrannie brune par la tyrannie rouge. Qu'on interroge les Baltes ou les Polonais, les Tchèques ou les Slovaques, les Hongrois ou les Roumains, les Yougoslaves ou les Bulgares: Tous sont unanimes à considérer les accords de Téhéran (décembre

1943), et de Yalta (février 1945) comme une trahison de l'Occident au profit de l'URSS. Certes, La Fontaine l'a dit avant eux: «... De tout temps. Les petits ont pâti des sottises des grands». Mais a-t-on jamais vu dans l'histoire, depuis le passage des hordes barbares, l'Europe reculer d'un seul coup, presque jusqu'aux bords du Rhin, devant l'Empire des steppes.

Ainsi, la Hongrie se retrouvait en 1945 au même point où elle était lorsque triomphait le grand Khan. N'y avait-il pas là de quoi désespérer ce peuple abandonné, qui se sentait seul, effroyablement seul et comme frappé de malédiction? Alors, s'éleva pour la reconforter la voix de son nouveau primat. Mgr Mindszenty lui rappelle ce que furent Gengis Khan et la précarité de son empire: «Après une quinzaine d'années, dit-il, la dissolution a entamé cette puissance formidable. L'histoire nous enseigne que sur cette terre tout est éphémère.» Et avec des accents dignes de Bossuet, le primat de Hongrie prophétise: «Que ce soit l'oeuvre de Gengis Khan, de Napoléon ou de Hitler, c'est la main de Dieu qui joue à l'orgue de l'histoire, et les grands de la terre n'y sont que des registres obéissants».

A entendre une parole aussi sûre d'elle-même, le peuple hongrois reprit courage; en vain l'armée soviétique durcissait-elle les contraintes de l'occupant; en vain la police d'Etat, l'A.V.O. exerçait-elle sa terreur: ni les déportations ni les arrestations ni les exécutions n'ont eu raison de la conscience nationale. Le peuple hongrois n'avait jamais pris son parti du fait accompli; il attendait le jour «J» où éclaterait sa colère.

On ne dira jamais assez la place que Mgr Mindszenty a tenue dans la résistance nationale au communisme. Il savait lui-même toute occasion d'exalter le rôle des évêques. Consacrant en 1946 le nouvel évêque de Győr, cette ville où, l'année précédente, Mgr Vilmos Apor avait versé son sang sous la ra-

fale des mitraillettes russes, il définissait la vocation des «défenseurs de la cité». Après les évêques martyrs, les Adalbert, les Gilbert, confesseurs de la foi, il célébra «les prélats de sang et de volonté populaires», les prédicateurs et ceux qui manièrent l'épée contre l'infidèle, le Tartare ou le Turc; puis, citant Saint Ambroise: «Mes armes sont mes larmes», il ajoutait: «Combien de fois les évêques de Hongrie durent-ils se servir de ces armes-là!»

Consacrant la même année à Debrecen le nouvel évêque de Veszprém, il s'adressa à l'élu: «Prêchez, dit-il, ce principe qu'une nation qui renie son passé, qui seulement l'oublie ou le méprise, ne mérite pas de voir l'avenir... C'est dans votre diocèse que se dressent les ruines de Sumog où l'on cloua sur les remparts au XVIIe siècle la tête de l'évêque martyr». Qui donc n'aurait pas compris, sous chaque phrase, sous chaque mot, l'allusion symbolique à l'actualité douloureuse de la Hongrie!

Dans les pays de l'Europe centrale et orientale la religion est étroitement liée à la nationalité. Même chez les catholiques, quoique leur église soit supranationale. Toute solennité religieuse hongroise se déploie en manifestation patriotique. Etienne, le premier roi après que le Pape eut, au Xe siècle, érigé la Hongrie en royaume, se vit décerner le titre de «roi apostolique» et obtint de Rome les privilèges, transmis à son successeur, de faire porter la croix devant lui, comme s'il était un pontife. Ce n'est pas en France qu'il est nécessaire de rappeler Sainte Elisabeth de Hongrie, l'amie des pauvres et des lépreux, dont Montalembert évoqua dans la ferveur de l'époque romantique l'émouvante figure. Moins connue, Sainte Marguerite de Hongrie fut choisie en 1946 par Mgr Mindszenty comme matrone de la «campagne de l'expiation» qui devait exciter la fureur des communistes et de leurs maîtres. Ouvrant cette campagne le 21 janvier, le primat rappela que Marguerite était née en 1241 en Dalmatie, où sa mère,

[Lire la suite page 42]

NOTRE-DAME DE PARIS

(Suite de la page 8)

tôt, tente d'assouvir sa passion démoniaque pour la jeune femme. Celle-ci le repousse avec horreur, et se met sous la protection de Quasimodo, qui, pour la première fois se révolte contre son Maître et le chasse.

Mais, le Roi décide d'outrepasser le droit d'asile. Les Truands eux-mêmes tentent l'assaut de la Cathédrale pour délivrer Esmeralda. Mais les archers interviennent. C'est la débâcle. Esmeralda accourt au-devant de ses libé-

teurs, reçoit une flèche qui la blesse à mort. Quasimodo, fou de douleur, précipite Frolo dans le vide, responsable du destin tragique d'Esmeralda.

Le corps de la belle gitane a été pendu. Mais dans le charnier où les cadavres des suppliciés sont jetés, on retrouvera deux squelettes étroitement entrelacés: Quasimodo est venu mourir auprès d'Esmeralda, ne pouvant survivre à l'immense amour qu'il éprouvait pour la plus belle des femmes.

EPUISE PAR SA MIGRATION...

(Suite de la page 7)

Deux savants travaillant à l'aquarium de Monaco, le Dr Oxner et le biologiste Minkiewicz, ont démontré l'existence du phénomène de la mémoire, à l'état élémentaire, chez les poissons. Ils ont constaté en outre que ce phénomène semble se présenter avec une acuité beaucoup plus grande chez le poisson en liberté.

Sept jours après son aventure avec le pêcheur, Salmo ne l'avait pas oubliée. Pourtant, cette fois encore, il ne put résister à l'aspect séduisant de la grosse mouche. Le jour même de sa première prise, il se fût méfié.

Une fois pris, il retrouva aussitôt la tactique employée une semaine aupa-

ravant. Mais son ennemi courut plus vite que la fois précédente, ayant l'intuition absolue que ce comportement révélait sa récente prise manquée. Salmo n'eut pas le temps d'enrouler la ligne autour d'un galet. Une dernière fois son corps fut soulevé dans l'air, en un bond plus haut que tous ceux de sa vagabonde existence.

Salmo ne serait pas du petit groupe des « anciens » qui reverraient les immenses espaces de l'Océan, pour revenir deux ans plus tard avec la paisible troupe des procréateurs. L'espèce, dont il avait été l'un des membres les plus valeureux, continuerait sans lui.

COMMENT GEORGE NADER...

(Suite de la page 4)

Alors, fis-je, vous voilà sur les rangs, puisque vous en avez assez du célibat. Il ne reste plus qu'à poser la pancarte: Beau grand garçon de 34 ans, aux yeux bleus et au cœur rempli de rêves et de bonne volonté — à marier.

George Nader est un Californien, il est né à Pasadena où ses parents résident encore. Le théâtre lui apparut d'abord sous la forme de *Dracula*, par une troupe de passage. La pièce l'effraya. Mais lorsqu'il eut atteint l'âge de l'école primaire, il construisit lui-même son propre théâtre de marionnettes. Au « high school », il se sentit des aptitudes de directeur-producer. Ce fut au cours de son stage de collégien qu'il abandonna ses projets d'arrière-plan pour des aspirations d'avant-scène. Il serait acteur d'abord.

Cependant, il avait compté sans l'Onclé Sam et les exigences de la guerre. Après son bachot il fit partie de la force navale et devint officier dans le sud du Pacifique. Libéré en 1946, il se dirigea vers cette excellente école, la « Pasadena Playhouse », qui a formé plusieurs vedettes.

Muni du titre de bachelier ès arts dramatiques, il joua plusieurs rôles dans diverses villes californiennes. En trois ans, il avait tenu une vingtaine de rôles-titres.

Nader est un fervent du soleil. Il ne se départit jamais de son teint basané. C'est à la culture physique qu'il doit une taille souple et une force musculaire au-dessus de la moyenne. La natation, la lecture et la musique sont ses trois passions. Il aime la danse lorsqu'elle n'est pas trop moderne.

Son menu favori consiste en des côtelettes de porc, une crème au maïs, une salade, de la crème et du lait. On ne saurait être plus frugal. Il n'a rien du beau brummel et sa garde-robe consiste surtout en tenues de sport.

William Holden est son acteur favori, Greta Garbo, l'actrice qu'il a le plus admirée. Rachmaninoff écrit sa musique préférée.

Parmi ses films les plus récents: *Lady Godiva*, *The Second Greatest Sex*, *Away All Boats*, *The Unguarded Moment*, *Four Girls In Town*, *Joe Butterfly*. L. G.-S.

SUR TOUTES LES SCENES

(Suite de la page 9)

son séjour outre-mer, elle s'est enfuie à Avignon, pour parcourir ensuite l'Italie, le sud de la France et une petite partie du territoire espagnol. De retour à Paris, elle est tombée amoureuse de la *Ville Lumière*. Une chance unique lui a permis de jouer avec une troupe professionnelle parisienne dans une tournée à Bordeaux. Elle ne désire qu'une chose: y retourner le plus vite possible.

Monique Miller s'est intégrée au rôle de « Fabienne » dans *Cap-aux-Sorciers* avec tant de justesse et de sensibilité que sa présence est devenue indispen-

sable chaque semaine. L'émission de Noël a été particulièrement bien réussie. Une scène inoubliable: celle du confessionnal.

Les personnages du royaume de Chocoslavie (*L'Île aux Trésors*) reviendront le 16 janvier prochain. Danielle Rolland y fera sa première apparition.

Sur ce, je vous souhaite, un peu en retard peut-être, une très très Heureuse Année. Que tous vos plus chers désirs soient comblés. JOIE, BON-HEUR et PROSPERITE.

Les Mots Croisés du Samedi

VINGT-CINQ (25) JEUX DE CARTES PAR SEMAINE

1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,

1.	E	A	N	E			G	O	U	R	M	A	N	D	E
2.	E	R	I	E			P	E	I	N	E		B	O	U
3.	M	I	E				L	E	R	S	E			E	R
4.	M	A					L	A	R	M	E		L	S	E
5.							I	C	E		V	O	C	A	L
6.							N	O					I	I	E
7.	E	T	A				C	I	V	I	L			N	N
8.	R	O	S	E			R						E	T	A
9.							I	E						S	L
10.							L	T	E					M	S
11.							E	I	T					I	
12.	A	S					E	R	E					E	
13.	P	A	S				E								P
14.	E	R	I	N										T	E
15.							A	L						P	A
														T	E
														R	

Les réponses doivent nous parvenir avant le 2 février 1957.

Problème No 1308

Nom

(M. Mme ou Mlle)

Adresse

Ville

Province

Adresser: LES MOTS CROISES, LE SAMEDI, 975, DE BULLION, MONTREAL 18, P.Q.

DECOUPEZ ICI

HORIZONTALEMENT

- 1.—Cordonnet employé dans l'industrie du costume. — Qui mange avec excès les mets fins.
- 2.—Grand lac. — Punition, châtiment. — Extrémité.
- 3.—Miette. — Poète satirique latin, ami de Lucain. — Époque.
- 4.—Qui est à moi. — Humeur secrétée par diverses glandes de l'oeil. — Inférieur. — Patrie des frères Anguier.
- 5.—Sorte de tenailles. — Qui a rapport à la voix.
- 6.—Dans la gamme. — Une des Cyclades. — Chemin étroit.
- 7.—De l'alphabet grec. — Qui concerne les citoyens. — Peine très vive.
- 8.—Fleur. — Difficile à conduire. — Table sur laquelle se débite la viande de boucherie.
- 9.—Saint, martyrisé en Afrique, en 250. — Caractère des plus anciens alphabets germaniques. — Argile rouge.
- 10.—Genre d'insectes coléoptères. — Substantif. — Connue.
- 11.—Esquive. — De faibles dimensions.
- 12.—Carte à jouer. — Point de départ de chaque chronologie particulière. — Languette de cuir servant à fermer un portefeuille. — Conjonction.
- 13.—Mouvement de l'homme. — Fruit allongé très succulent. — Sans mélange.
- 14.—Ancien nom de l'Irlande. — Grand vase de grès pour conserver l'eau. — Grosse moulure ronde.
- 15.—Vêtement que certains ouvriers portent par-dessus un autre. — Oraison dominicale.

VERTICALEMENT

- 1.—Qui contient des pierres précieuses. — Limes à grosses entailles.
- 2.—Air, mélodie. — Corps relativement très petit (fig.). — Epouse d'Abraham.
- 3.—Du verbe nier. — Lieu de refuge. — Argile.
- 4.—Pronom. — Plante textile. — Dont la couleur blafarde semble avoir déteint par suite d'un lavage. — Lac du Soudan.
- 5.—Genre de graminacées. — Allongé.
- 6.—Outil pour percer. — Saison. — Pronom.
- 7.—Partie de la semence qui doit former la plante. — Corps solide, transparent et fragile. — Terme du jeu d'échecs.
- 8.—Rivière de France. — Posé dans un certain endroit. — Retraite d'une côte maritime.
- 9.—Unité. — Peau de veau préparée. — Couple d'animaux de la même espèce.
- 10.—Île de l'Atlantique. — Conforme à la morale. — Ouverture dans un mur pour donner du jour et de l'air.
- 11.—Traité. — Dénuée d'esprit.
- 12.—Préfixe. — Qui a une constitution non vicieuse. — Partie intérieure du pain. — A toi.
- 13.—Patriarche hébreu. — Qui n'agissent pas avec promptitude. — Marmite de cuisine.
- 14.—Ferme, solide. — Du verbe ruer. — Rivière de France.
- 15.—Balle pour jouer à la paume. — Orner un texte de gravures.

RIEN DE SÉRIEUX

La propriétaire du jeune homme qui occupe une chambre au cinquième étage n'est pas satisfaite de la façon dont ce "futur grand écrivain" s'acquitte du paiement de ses termes...

— Dites-moi, quand comptez-vous solder vos arriérés ?

— Mais... dès que j'aurai reçu le chèque que l'éditeur m'enverra aussitôt qu'il aura accepté le roman que je commencerai quand j'aurai trouvé un sujet convenable et l'inspiration nécessaire !

La chanteuse Marylin avait un excellent impresario : quinze jours avant son récital à New-Orléans commençait une campagne d'annonces dans les journaux, et chaque jour, la presse proclamait sur un espace un peu plus grand : "ELLE ARRIVE" ! Rien d'autre. Le nom de Mary Marylin ne devait être dévoilé que la veille de son arrivée.

Mais ce jour-là les lecteurs des journaux trouveront un placard énorme, composé dans les mêmes caractères :

— "ELLE EST LÀ" : La magnifique lessive Shut, celle dont vous attendiez l'arrivée depuis quinze jours...

— De quoi vivent les gens, par ici ? demandait un touriste à un paysan arabe. Je ne vois jamais personne travailler !

— Ti sais, mon z'ami, nous avons nos châtaigniers !

— D'accord, mais il faut quand même les cueillir les châtaignes !

— Mais non, mon z'ami, c'est le vent qui les fait tomber, et on les ramasse.

— Et quand il n'y a pas de vent ?

— Eh ben, mon z'ami, c'est une mauvaise récolte !

Le client éventuel a regardé un bon nombre d'appareils de radio, avant de se décider.

— Vous me garantissez, dit-il finalement au vendeur, que c'est un appareil pour ondes courtes ?

— Oui Monsieur.

— Parce que, vous savez, je ne peux me servir que des ondes très courtes. J'ai un tout petit appartement !

Un jeune Américain était accusé de vol à main armée. C'était le fils d'un professeur qui avait publié plusieurs ouvrages sur la jeunesse délinquante, la psychologie des adolescents, etc.

— Comment se fait-il, demanda le juge au jeune accusé, que juste vous, fils d'un éminent pédagogue, soyez devenu un petit chapeau... ?

— Eh bien, répondit le jeune criminel, chaque fois que je demandai un conseil à mon père, il me répondait "Laisse-moi tranquille, tu ne vois pas que je travaille ?"

Lors du premier festival de Besançon, le célèbre violoniste Isaac Stern était allé déjeuner tout seul, un jour, dans un petit restaurant de la ville. Le propriétaire du restaurant qui avait reconnu son visiteur, demanda au garçon de servir l'illustre client avec une attention toute spéciale.

Quand Isaac Stern était reparti, le propriétaire demanda au garçon si le client avait été content.

— Ça, oui, répondit le garçon, mais je doute qu'il soit vraiment un si grand musicien : il a demandé qu'on arrête la radio...

Au parloir de la prison de Townbridge, l'avocat était assis en face de l'inculpé :

— Vous m'avez fait venir pour que je prenne votre défense ?

« Avez-vous de l'argent pour payer ?

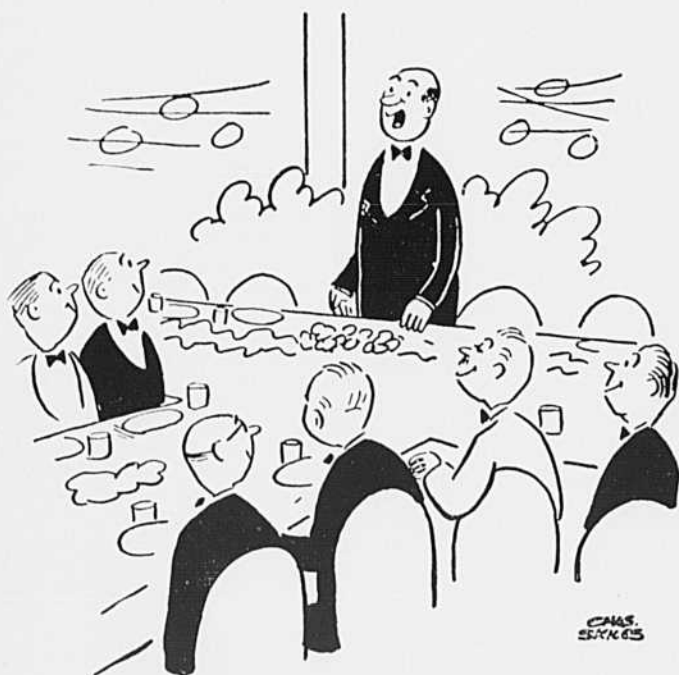
— Non, Maître, mais je possède une Packard, modèle 1954.

— Bon, là-dessus on peut emprunter quelque chose. Maintenant, parlons de votre cas. De quoi êtes-vous accusé ?

— Du vol d'une Packard, modèle 1954...

— Alors ? demanda le jeune homme à celle qui doit devenir sa femme, quelle est l'opinion de tes parents à mon sujet ?

— Je ne sais pas. Papa n'a encore rien dit, et Maman attend ce qu'il va dire, pour pouvoir dire le contraire !



— L'organisateur m'informe que nous avons ce soir une chance exceptionnelle. Aucun des orateurs prévus au programme ne s'est présenté.

LES VINGT-CINQ (25) GAGNANTS DES MOTS CROISÉS

"Le Samedi" du 22 décembre 1956 (Problème No 1304)

M. Georges Ballard,
11,698, rue Ste-Georgette,
Montréal-Nord, P. Q.

Mlle Yolande Barrette, 2181 Boul. Laurier,
Sillery, Québec, P. Q.

Mme Edmour Beaudin, 17a, rue Bergevin,
Valleyfield, P. Q.

Mlle Normande Bédard,
Saint-Félicien, Roberval, P. Q.

M. Geo. Bouillon, ptre,
Séminaire, Amos, P. Q.

M. Jean-Guy Brisson,
Tadoussac, comté Saguenay, P. Q.

Mme Jacques Dionne, 6704, 13e Avenue,
Rosemont, Montréal, P. Q.

Mlle Aline Fontaine, C. P. 326,
Bromptonville, P. Q.

Mme Joseph-Edmond Gagné, C. P. 87,
St-Léon-le-Grand, P. Q.

M. Gérard Gagné, 55, rue Boucherville,
Hull, P. Q.

M. Adrien Jean, 8338, rue Lajeunesse,
Montréal, P. Q.

Frère Dir. N. Lafontaine, c.s.v.
Collège St-Marcel,
Chibougamau, P. Q.

M. Rodrigue Landriault,
L'Orignal, Ont.

Mme Adélard Leclerc, 186, Ave Proulx,
Québec Ouest, P. Q.

Mlle Jacqueline Lefebvre, 469 Station,
Shawinigan Falls, P. Q.

Mme Gérard Miron,
St-Polycarpe, Co. Soulanges, P. Q.

Mme Antoinette Morin, C. P. 301,
Lennoxville, P. Q.

M. Mario Noël, 232, Avenue Ruel,
Montmorency, Québec 5, P. Q.

M. Armand Perron,
55, 4e Rue, Parc Central,
St-Jude d'Alma, Co. Lac St-Jean, P. Q.

M. Alfred Pouliot, 55, rue St-Jean-Baptiste,
Montmagny, P. Q.

Mlle Claire Proulx, 218, 3e Avenue,
Verdun 19, P. Q.

Mme Paul Provost,
2670, Ave Granby, Appt. 102,
Montréal, P. Q.

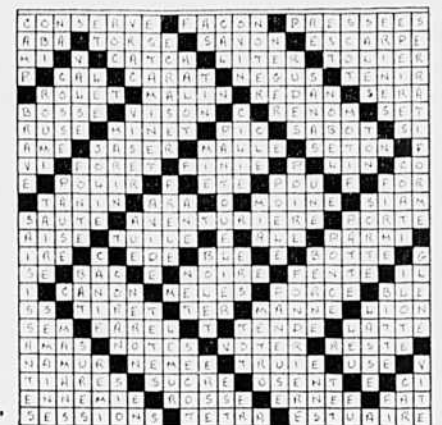
Mme M. Renaud, 2100, rue Villeray,
Montréal, P. Q.

Mlle Rolande Sanscartier, 2200, rue Dorion,
Montréal, P. Q.

Mme Fleurette Zilli,
Abitibi-Est, Chapais, P. Q.

Voir au verso le problème
de cette semaine.

Solution du problème No 1304



Au Nouveau-Québec...

[Suite de la page 10]

— J'ai entendu dire que les Esquimaux du Nouveau-Québec étaient fréquemment décimés par des épidémies. Est-ce vrai ?

— Ce ne sont pas à proprement parler des épidémies qui menacent la vie des familles, mais plus précisément la tuberculose qui, comme chez nos Indiens, est héréditaire. Les ravages que cause cette maladie sont considérables. Je me souviens qu'un jour, des membres du service de santé visitèrent une demi-douzaine de tentes établies à Richmond Gulf. Sur les nombreuses personnes qui vivaient là, un bébé un seul, n'était pas tuberculeux ! En moyenne, trente pour cent des Esquimaux souffrent de tu-

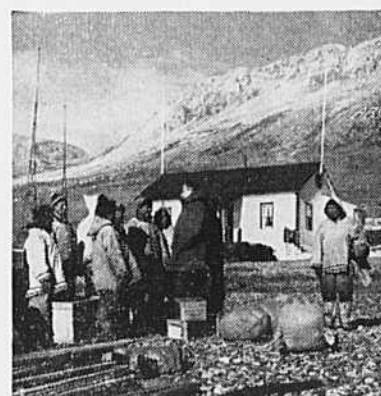
dément, qu'ils peuvent être contagieux l'un pour l'autre. Une autre raison, qui n'est pas l'alcoolisme comme certains le pensent car il ne circule parmi les Esquimaux aucune goutte d'alcool, est qu'ils ont sensiblement variés leur nourriture au contact des Blancs. Les bébés esquimaux sont élevés au Pablum, comme ici, et leurs parents, je crois, ne consomment plus de graisse en quantités suffisantes.

— Pourtant, il me semble que le Gouvernement Canadien s'occupe activement des Esquimaux ?

— Oui, si l'on veut. Le Ministère du Grand Nord Canadien ne prévoyait d'ailleurs pas toutes les difficultés qu'il a à surmonter. On avait escompté une « adaptation » beaucoup plus rapide de l'Esquimaux. Il peut aujourd'hui gagner de l'argent, il reçoit, par l'intermédiaire des postes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, des allocations familiales, non pas en argent, mais en vivres, objets utilitaires. Il peut se faire soigner, ses enfants peuvent fréquenter les quelque 20 écoles catholiques qui se trouvent dans cette région, mais on ne peut imaginer à quel point ce pays aurait besoin de travailleurs sociaux qui s'appliqueraient d'abord à bien connaître les Esquimaux pour les mieux aider ensuite.

Voilà évidemment un nouvel aspect de l'oeuvre hautement humanitaire que poursuivent au Nouveau-Québec les autorités gouvernementales et les missions religieuses. Nul doute qu'une semblable initiative donnerait d'appréciables résultats. Mais qui se chargera de recruter ces missionnaires laïques, car il s'en trouverait certainement, qui accepteraient comme unique récompense à beaucoup de sacrifices et de dévouements, un peu d'estime et le franc sourire d'un Esquimaux ?

J.C.



berculose à des degrés plus ou moins avancés. Les raisons d'une telle virulence de cette maladie sont multiples : l'insuffisance des soins médicaux, la malpropreté, le manque d'hygiène dont un exemple est l'habitude qu'ils ont de manger avec les mêmes instruments, ou encore, ce qui est plus grave, de passer de bouche en bouche la gomme à mâcher... Nous devons leur apprendre, avec beaucoup de tact car c'est une chose qui les blesse profon-

Les Pirates de l'Île du Diable

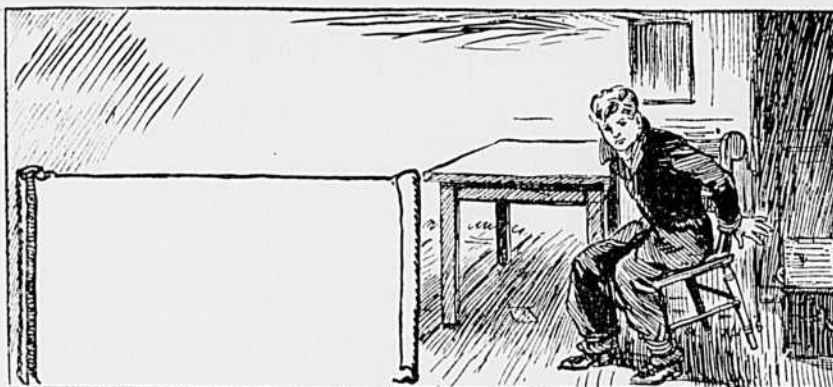
CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI"
TRENTÉ-CINQUIÈME ÉPISODE



1. Le capitaine Baxter, qui se tient toujours caché à bord du navire, a réussi à avoir un entretien secret avec Jean. Il lui rappelle l'affaire du portefeuille que Bart Halley détient encore et il lui demande de faire des fouilles pour essayer de la retrouver.



2. Jean part donc à la recherche du portefeuille. Il pénètre dans la cabine de Bart Halley et, comme il est sur le point d'ouvrir le portefeuille qu'il vient de découvrir, le capitaine le surprend. "Comment, tu croyais donc pouvoir t'emparer de ce portefeuille !..." Le capitaine ligote Jean.



3. Jean, maintenant prisonnier du capitaine, est songeur. Soudain, devant lui, il aperçoit, à ses pieds, la photographie d'Elsie, qui a dû tomber du portefeuille pendant le combat avec Bart Halley. Jean essaie en vain de se libérer. Tous les efforts qu'il fait ne valent rien.



4. Mais heureusement, le capitaine Baxter fait irruption dans la cabine. Il explique à Jean qu'il a entendu le capitaine Bart Halley expliquer au second qu'il a découvert Jean en train de fouiller dans sa cabine et qu'il l'a ligoté. C'est pourquoi Baxter s'est empressé de venir.
(La suite au prochain numéro)



Le Trésor des Prairies

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI"
TRENTÉ-CINQUIÈME ÉPISODE



1. Steve, qui avait pris les devants, fut pris pour un des bandits fugitifs et l'un des miliciens le mit en joue. On entendit une détonation brève et Steve fut atteint. Il tomba de son cheval. Était-il grièvement blessé ?



2. Jeanne lâcha un cri d'épouvante. Elle expliqua au milicien que celui qu'il avait abattu était son ami et elle accourut ensuite vers Steve. Fort heureusement, celui-ci n'avait été atteint qu'à l'épaule. Il put se relever seul.



3. Le milicien s'excusa de sa bêtise. Jeanne, pour sa part, était folle de joie de voir Steve s'en tirer avec une blessure de peu d'importance. Pendant ce temps, les miliciens continuaient la poursuite des bandits.



4. En un rien de temps, les bandits furent certains et faits prisonniers. Parmi eux, il y avait Jack Morgan, que Steve avait juré de remettre entre les mains du shérif. Celui-ci, ravi, offrit à Steve la récompense que l'État avait promise.



5. C'était un cheveu rondet. Steve revint au ranch et informa M. Walters qu'avec l'argent gagné, il allait se rendre au village pour y acheter le bétail qu'il fallait pour peupler le ranch et le rendre productif.



6. Il amena avec lui le jeune Joe Palmer, son compagnon de route. En cours de route, ils s'aperçurent qu'ils ne pourraient arriver à destination avant la tombée de la nuit et ils décidèrent de camper pour la nuit.
(La suite au prochain numéro)

LE SAMEDI DES ENFANTS



L'été dernier, 6,000 petits chanteurs de toutes les parties du monde se réunissaient à Paris en un grand congrès international. Pendant six jours, les petits chanteurs ont participé à différentes manifestations dont des concours, des récitals et des jeux chantés.

Un fonctionnaire du ministère canadien des Affaires du Nord vient d'annoncer que les Esquimaux de la prochaine génération mesureront un pouce de plus que leurs parents. Cette augmentation de taille sensationnelle est due à la consommation que font régulièrement les enfants du Grand Nord de biscuits vitaminés distribués par le gouvernement canadien et destinés à combler les insuffisances du régime alimentaire esquimau. Dans quelques années, les chasseurs d'ours blancs et de phoques devront donc augmenter la hauteur de leurs igloos.

Trente voitures enchevêtrées les unes dans les autres, onze personnes blessées, dont quatre grièvement: tel est le bilan d'une série de collisions survenues en chaîne sur l'autostrade Francfort-Darmstadt, en Allemagne. Le premier accident a été provoqué par une nappe de brouillard qui envahit l'autostrade sur douze cents pieds de longueur. La visibilité étant pratiquement réduite à zéro, les autres voitures vinrent emboutir les deux qui s'étaient d'abord heurtées.

Les Allemands prétendent que la nappe de brouillard a été produite par une unité militaire américaine qui effectuait tout près du lieu de l'accident des essais de camouflage. Si c'est exact, avouons que l'autostrade était bien camouflée!

Les laboratoires de Torry, en Ecosse, qui travaillent pour le compte du gouvernement anglais, étudient actuellement un nouveau procédé de déshydratation des produits alimentaires. Les premiers résultats sont encourageants et, s'ils se confirment, il sera bientôt possible d'offrir dans un récipient de la dimension d'une boîte d'allumettes les éléments d'un repas complet: potage, viande et dessert.

On ne va pas jusqu'à dire que les aliments ainsi traités ont une saveur exquise. Tant pis pour les gourmands!

Le nouveau dispositif de sauvetage en mer mis au point par la RAF vient de faire la preuve de son efficacité:

Un pilote de chasseur à réaction se trouvant en difficulté au-dessus de la Manche signala sa position par radio juste avant de sauter en parachute. Un hélicoptère de sauvetage prit l'air aussitôt.

Dès qu'il eut touché la mer, à la surface de laquelle il se maintint grâce à son matériel spécial, le pilote mit en action un poste émetteur portatif baptisé «Sarah». Malgré la très mauvaise visibilité, l'hélicoptère, se guidant sur l'émission, repéra presque immédiatement le naufragé qui fut pris à bord.

Une société française a pour objet d'entreprendre dans les régions désertiques ou pré-désertiques du continent africain toutes études, expériences ou réalisations ayant pour but de provoquer la pluie et d'accroître ainsi les réserves d'eau à destination pastorale, agricole, industrielle et humaine.

On sait que la technique des «faiseurs de pluie» s'est considérablement simplifiée. On n'utilise pratiquement plus les avions pour semer les nuages en iodure d'argent dont les fines particules constituent le noyau des gouttes de pluie; le plus souvent, on se borne à projeter l'iodure sur des braseros situés au sol; la chaleur fait monter très haut les particules d'iodure.

Il est certain que les hauts plateaux nord-africains et les régions pré-sahariennes tireraient de grands bénéfices de pluies provoquées.

Voici la lettre qu'un de mes amis, Pompier de son état, a reçue pour sa fête: (mais, c'est à vous de compléter):

«Faisant (...) des 4 pieds,	FEU
«il mit le ... aux poudres,	FEU
«car il avait le ... sacré pour son idéal.	FEU
«L'autre n'y vit que du ...	FEU
«Mais, c'était jouer avec le ...	FEU
«et toute cette histoire ne fut qu'un	
... de paille.	FEU
«Encore, jeta-t-il de l'huile sur le ...	FEU
«car il était tout ...	FEU, FLAMME
«La colère lui fit sortir le...	FEU
«par les yeux mais, comme il n'avait	
ni ...	FEU
«ni lieu, on le consola avec un bon	
pot-au-...!	FEU

FOU RIRE

— Les hommes utilisent, explique l'instituteur, la peau des bêtes pour en faire du cuir et des fourrures, ils utilisent la viande et la graisse comme nourriture, les os... Qu'est-ce qu'ils font des os, Pierrot?

— Ils les poussent sur le bord de l'assiette!

— Pierrot, dit la tante, si tu m'embrasses, je te donne dix sous.

— Dix sous, tu parles! Pour que j'avale mon huile de foie de morue, on m'en donne déjà vingt!

ORDRE

Des pas montent l'escalier.

— C'est papa! s'écrie le petit garçon. Dis, maman, qu'est-ce qu'on lui montre d'abord: mes notes d'école, ta nouvelle robe ou le vase cassé?

CONJUGAISON

L'instituteur explique à ses élèves la conjugaison des verbes.

— Alors, Pierrot, demande-t-il, si je dis maintenant: je me lave, tu te laves, il se lave... qu'est-ce que c'est comme temps?

Le garçon réfléchit un moment, puis un sourire éclaira son visage, et il s'écria:

— Dimanche!

AIR PUR

On discutait ferme pour savoir s'il fallait dormir la fenêtre ouverte ou fermée. Un inconnu qui

assistait à la discussion plaidait vivement pour la fenêtre ouverte.

— Vous êtes médecin? demanda un des assistants.

— Non, répondit l'inconnu en souriant modestement. Je suis cambrioleur!

Pendant un violent orage.

— Tu as vu cet éclair, bébé?

— Oui, dit bébé très calme, j'ai vu. C'est le bon Dieu qui frotte sa grande allumette.

— Pourquoi, Bibiche, donnes-tu tant de sucre aux poules?

— C'est pour qu'elles me pondent des oeufs de Pâques.

Cours de science:

— L'eau, mon enfant, renferme beaucoup de petites bêtes.

— Ah! voilà donc, maman, pourquoi l'eau fait du bruit en cuisant. Les petites bêtes crient quand l'eau devient trop chaude.

Perdu dans la foule, un pauvre petit sanglote éperdument et appelle sa mère.

Les passants, absorbés par leurs affaires, frôlent cette détresse sans s'émouvoir. Un flâneur cependant s'approche du pauvre et, d'une voix paternelle, tente d'obtenir des éclaircissements.

— Mon mignon, tu as perdu ta maman, mais pourquoi ne t'es-tu pas tenu à sa robe?

— J'ai pas pu, la sienne est trop courte!



Voici de jolis bateaux téléguidés qu'on présentait récemment à Paris. L'épreuve réunissait de nombreux concurrents internationaux. Au premier plan, on remarque une réplique du yacht royal anglais Britannia, qui est le navire officiel de la Reine Elizabeth.

Nouveau conte

La semaine prochaine, un nouveau conte: ARSENE LUPIN, sera illustré dans nos pages. Il vous racontera les aventures extraordinaires de ce si sympathique gentleman-cambrioleur. Ne le manquez pas, lui saura vous intéresser vivement.

LES ENFANTS DU CAPITAINE GRANT

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRÉ DU "SAMEDI" — QUATRE-VINGTIÈME ÉPISODE



L'arrivée des guerriers maoris et de leurs prisonniers n'est pas passée inaperçue au Camp du Lac Taupo. Les voyageurs sont entourés d'une bande de vieilles femmes édentées, qui poussent des cris sauvages. Quelques enfants, à moitié nus, courent dans la poussière, mais l'élément mâle de la tribu est représenté par Kai-Koumou et ses hommes. — Sans doute les récentes batailles livrées aux Anglais ont-elles fortement décimé les rangs des Maoris, ce qui expliquerait aussi la sauvage fureur manifestée par les femmes à l'égard des captifs. Certaines d'entre elles vont même jusqu'à menacer lady Helena de leurs griffes sans que Koumou fasse mine d'intervenir. — Voyant cela, lord Edward marche

droit à Kai-Koumou et, montrant le groupe hideux, intime l'ordre au chef maori de disperser ces harpies. Impressionné semble-t-il, par le courage et l'autorité de son prisonnier Kai-Koumou, d'un geste, fait taire la horde hurlante qui recule de quelques pas. — Cependant, il est évident que cet ordre n'a été suivi qu'à contrecoeur, car la haine continue à briller dans les yeux des mégères. Celles-ci ne peuvent oublier leurs maris et leurs enfants, tombés dans les combats, et ne comprennent pas pourquoi Kai-Koumou ne fait pas immédiatement attacher ces blancs au poteau de torture.



Kai-Koumou, craignant d'être débordé par les fanatiques de sa tribu, fait conduire ses captifs en un lieu sacré situé à l'autre extrémité du pah, sur un plateau abrupt. Là, une hutte assez importante s'appuie à un massif élevé d'une centaine de pieds, qui la domine. C'est la maison consacrée, où officient les prêtres. — Personne n'a le droit d'en approcher, sans l'autorisation formelle du chef, et la situation même de cette hutte rend la garde des prisonniers plus facile. Les captifs, momentanément abrités contre la fureur indigène, s'étendent sur des nattes de phormium. Épuisée, lady Helena se laisse aller dans les bras

de son mari. — Depuis la capture, elle et Mary n'ont cessé de montrer un magnifique courage, sachant que de cette manière, elles imposent le respect aux indigènes. Mais, pour ne pas se laisser aller au désespoir et à la crainte, il leur a fallu dominer leurs nerfs, et leur réaction n'en est que plus violente. — A peine enfermé, Robert Grant se hisse sur les épaules de Wilson, et parvient à glisser sa tête par un interstice ménagé entre le toit et la muraille. De là, son regard embrasse toute l'étendue du pah jusqu'à la case de Kai-Koumou, et il renseigne ses compagnons sur ce qui se passe.



Juché sur les épaules de Wilson, Robert Grant observe tout ce qui se passe dans l'espace du pah qui s'offre à sa vue. C'est ainsi qu'il voit Kai-Koumou imposer silence à la foule des guerriers et des femmes qui l'entourent, et prendre la parole au milieu d'un silence attentif. Malheureusement, il est impossible de comprendre ce qu'il dit. — Cependant, à l'issue du palabre, certains guerriers regagnent leurs huttes, tandis que d'autres quittent le retranchement. Kai-Koumou reste au milieu du pah avec quelques-uns de ses hommes, et l'un d'eux se détachant du groupe, se dirige vers la hutte où sont enfermés les prisonniers. — Robert Grant descend vivement de son perchoir, pour ne pas être

surpris. Quelle décision les Maoris ont-ils prise en fin de compte? Kai-Koumou a-t-il réussi à faire triompher son point de vue, ou bien au contraire son peuple l'a-t-il persuadé de procéder immédiatement au sacrifice des captifs? — Dans ce cas, l'homme qui approche de la hutte est peut-être un messager de mort. A ce moment, lady Helena s'approche de son mari, et, avec une froide résolution, lui tend un revolver qu'elle a réussi à dissimuler aux indigènes. La pauvre femme craint par-dessus tout de tomber vivante aux mains des cruels Maoris. Que va faire lord Edward?

(à suivre au prochain numéro)

LE CARDINAL MINDSZENTY

[Suite de la page 36]

femme du roi Bela IV, s'était retirée, fuyant devant les Tartares qui devaient envahir le pays et le ravageaient, comme devaient le faire les soviétiques sept siècles plus tard. La reine promit de consacrer à Dieu l'enfant dont elle attendait la naissance. La pieuse Marguerite fut élevée dans le couvent de l'île qui, à Budapest, porte son nom. On ne pouvait parler d'elle sans faire un parallèle entre la tragédie du XVII^e siècle et celle de l'occupation de la Hongrie par l'armée rouge.

Mgr Mindszenty ne laissa passer aucune date, religieuse ou patriotique sans raviver la double foi de son peuple. A la veille de la signature de la paix, le 9 février 1947, une agence de presse, « Magyar Kurir », publia sa protestation contre la responsabilité collective dont les alliés frappaient les Hongrois, alors que dans la pensée du Cardinal, l'ancien régime seul et surtout les pro-nazis avaient des comptes à rendre : « Il est indéniable, reconnaissait-il loyalement, que des hommes politiques ont commis des crimes énormes lorsqu'ils cédèrent à la pression allemande et permirent l'application des lois raciales ». Mais il affirmait, avec non moins d'énergie, que le peuple hongrois, tout en expiant ces fautes, avait droit à la justice. Le lendemain, il convoquait la foule des grands jours « devant la Sainte Dextre du premier roi Saint Etienne » et après le vieux cantique : « où es-tu roi Etienne ? Le peuple, ton peuple soupire après toi », le cardinal-primat se fit, une fois de plus, l'interprète du sentiment national :

« Au cours de la guerre nous n'avons que trop entendu parler des promesses de différentes Chartes (allusion à la Charte de l'Atlantique), de droits fondamentaux. Selon ces belles déclarations l'épée avait été tirée pour défendre la justice, la liberté, les droits de l'homme contre les forces organisées du crime et de la perfidie. Eh bien ! Où voit-on les droits de l'homme prévaloir aux bords du Danube et la liberté des peuples contre la force ? »

Obstiné, infatigable, le cardinal Mindszenty revenait cinq jours plus tard sur le problème de la paix, parce qu'il redoutait que l'humiliation de son peuple ne favorisât la propagande communiste et les plans de la subversion mondiale : « On nous a recommandé, lors de notre consécration épiscopale, dit-il, de ne pas appeler le mal « bien » et le bien « mal », de ne pas faire des ténèbres la lumière ni de la lumière les ténèbres. Nous pourrions continuer : n'appeliez pas la paix ce qui n'est pas la paix. Que les puissants du monde prennent garde ! Une nouvelle catastrophe approche... » Et dans un poignant appel, le primat confesse son angoisse : « Si je pouvais acheter la paix pour mon peuple malheureux ! Si cette paix n'avait qu'un seul prix, ma vie, je la sacrifierais sans hésiter ».

L'année suivante, comme le correspondant d'une agence des Etats-Unis lui demandait ce que les catholiques américains pourraient faire dans l'intérêt de la Hongrie, le cardinal lui répondit : « Qu'ils prient... et qu'ils rappellent au monde les promesses de la Charte Atlantique ! » Est-ce à dire qu'il se faisait encore beaucoup d'illusions sur l'efficacité de l'aide occidentale ? Comme quelqu'un lui demandait un jour (c'était en 1947) s'il croyait que les alliés, en cas de péril grave pour sa liberté, feraient des démarches afin de le sauver, Mgr Mindszenty répondit : « Je sais que non. Je me doute de ce qu'on prépare, mais je continuerai à lutter... »

Les protestations du primat de Hongrie jalonnent, pour ainsi dire, la voie douloureuse que ce peuple accablé a dû gravir, comme tous les pays livrés

au communisme soviétique. Le 11 décembre 1947, il profite de son discours magistral à l'Académie Saint-Etienne pour dénoncer l'Etat policier : « Toute tentative de critique, affirme-t-il froidement, est étouffée par la mort naturelle ou violente. On épure sans cesse les prétendus ennemis de la démocratie, mais plus on épure, plus on a besoin d'épurer. » Et, après ce constat brutal, il rappelle le droit : « Le for intérieur de l'homme n'est pas du domaine de l'Etat. Seuls les régimes policiers revendiquent ce domaine... On peut idéaliser n'importe quel but. Mais la vérité demeure vérité, même si elle perd sa voix. Le mensonge demeure mensonge, même si des millions le professent et l'imposent. »

Décidément, c'en était trop. Les Soviétiques s'inquiètent de cet ennemi No 1 ; mais plutôt que d'en faire un martyr, ils veulent le diminuer, l'humilier, faire croire à son impopularité. La police d'Etat organise une « campagne de pétitions » contre lui. Dès qu'il apprend la manœuvre, le prélat la déjoue, en autorisant les fidèles à signer :

« Je ne veux pas, dit-il, dans un communiqué du 19 novembre, qu'un seul Hongrois soit inquiété à mon sujet. En conséquence j'autorise les fidèles à signer la motion de protestation qu'on fait circuler contre ma personne, sachant bien que les signataires ne jouissent pas de leur liberté ».

La veille, son Eminence avait réussi à faire distribuer à son clergé une lettre pastorale où il prévenait les infâmes manœuvres de la police d'Etat : « aucun de mes soixante-dix-huit prédécesseurs n'a été accablé de tant de mensonges, cent fois réfutés, et malgré cela, répandus avec une ignoble obstination... Je n'accuse pas mes accusateurs. Si je suis contraint de projeter

sur la situation présente toute la lumière, c'est la douleur de mon peuple, ce sont ses larmes, c'est l'injustice criante à lui infligée, qui m'obligent à parler ».

Le gouvernement fantoche lui fait savoir que les Soviétiques désirent son départ : il répond que la place du primat est au milieu de son peuple. La police essaie d'organiser un accident à Calldömülk pour se débarrasser de lui, mais la tentative échoue. Il ne reste plus qu'un moyen d'arracher le cardinal à son siège archiepiscopal : le mettre en prison pour qu'il ne parle plus et, comme font les bolcheviks, le dés-honorer pour que les autres ne parlent plus de lui...

Le 16 novembre, la police arrête d'abord Mgr André Zachar, son secrétaire, afin de lui arracher des aveux dont elle voudrait se servir plus tard, pour accabler le cardinal. Le 17 décembre, tous les évêques de Hongrie se solidarisent avec leur primat et réfutent par une lettre collective les accusations politiques tramées contre lui. Le 20 décembre, son Eminence adresse un message à ses prêtres, devinant que ce sera le dernier avant le jugement, et qui sait ? la mort. Le 26 décembre, les sbires de l'A.V.O. arrêtent le cardinal.

De quels crimes n'était-il pas accusé ? De trahison, de complot pour renverser le gouvernement, d'espionnage, de trafic de devises... Par une information unilatérale, celle de l'agence officielle, l'opinion mondiale apprit avec stupeur que « Mgr Mindszenty avait tout avoué ».

Les 3, 4 et 5 février 1949 la parodie de justice se déroule à Budapest, et l'on voit apparaître un homme amaigri, hagard, les yeux horrifiés. Il accepte tous les chefs d'accusation, allant au-devant des désirs des « juges » et mettant de hautes personnalités internationales en cause, qui opposeront de formels démentis aux assertions du « prévenu ».

L'Abécédaire du SAMEDI

[Suite de la page 6]

de laisser perquisitionner son navire par les Allemands il remplirait sa pipe pour avertir Sir Goff qui, à ce moment-là jetterait dans l'eau sa valise diplomatique. Mais les Allemands cette fois-là, ne perquisitionnèrent pas le bateau et tout finit bien.

Une valise diplomatique ne doit pas flotter

La valise de Sir Park Goff avait le fond troué et en plus des documents secrets, elle contenait des poids. Ceci est prescrit par le règlement de service des courriers diplomatiques, et est en vigueur depuis que, au cours de la première guerre mondiale, les Allemands trouvèrent une valise diplomatique flottante sur l'eau, après le naufrage d'un bateau.

En Angleterre, les bagages d'un courrier de la Reine sont toujours accompagnés par une petite plaque ovale où est accroché un petit chien d'argent de deux centimètres et demi. Sur la plaque est gravée la devise de l'Ordre de la Jarretière : « Honni soit qui mal y pense ». Le choix du petit chien comme emblème des courriers diplomatiques est expliqué de plusieurs façons ; voilà celle qui a le plus de crédit : Charles I^{er}, pendant son exil en Hollande, dut envoyer des documents

secrets en Angleterre, et les remit à deux courriers ; au dernier moment il se rappela qu'il fallait leur remettre un signe de reconnaissance. Il arracha alors deux petits chiens d'argent d'un bibelot qu'il tenait sur sa table de travail et les donna aux courriers. Ce signe de reconnaissance fut employé d'autres fois et finit par devenir d'usage courant.

Il y a un autre signe de reconnaissance pour les courriers diplomatiques, le passeport qui, au lieu d'être bleu comme ceux des citoyens britanniques, est rouge écarlate.

Ce passeport, très considéré dans le monde entier donne à son propriétaire le droit de voyager sur n'importe quel navire de guerre ou avion militaire, de réquisitionner ou même de commander un train ou un avion spécial et d'exiger, même si le train ou le bateau ou l'avion sont bondés, une cabine ou un wagon-lit pour lui seul.

De plus, ses bagages ne peuvent être ouverts et visités par aucun douanier à aucune frontière.

Les courriers de la Reine, qui font partie d'un personnel très choisi et d'élite, sont cependant mal rétribués ; ils ne touchent que \$200 par mois pour leur dangereuse mission ; malgré cela le nombre des demandes dépasse toujours celui des postes disponibles.

ROSA WESSEL.

On devina tout de suite et l'on constata bientôt que le cardinal avait été préparé à son rôle d'accusé et que les documents produits au procès n'étaient que des faux. Mais nul n'a jamais pu dire, parce que l'A.V.O. a gardé le secret, par quelle savante méthode le prisonnier avait été traité pour que sa personnalité fût comme dédoublée et qu'un personnage d'emprunt — le coupable — se substituât au personnage authentique, l'innocent.

Le 8 février le cardinal Mindszenty était condamné à l'emprisonnement à vie. L'URSS triomphait. Et tandis que dans le monde entier le nom de ce patriote hongrois retentissait comme le cri de la conscience humaine violée, la porte de la prison se fermait sur lui. Puis tomba un lourd silence, plus lourd qu'une dalle sur un tombeau. Plus tard, après quelques années, on sut par des voies indirectes que sa vieille mère avait été autorisée à voir son fils ; peu avant, Mgr Zachar, condamné en même temps que le cardinal, fut relâché.

Mais, tandis que six années seulement avaient passé depuis l'inique procès, tous les acteurs de cette parodie judiciaire étaient frappés les uns après les autres, dans les règlements de comptes entre « gangsters » communistes, comme si le châtimement ne devait pas attendre l'échéance ni la justice d'un autre monde pour s'abattre, impitoyable sur les criminels.

Le ministre RAJK fut pendu comme traître. Sander Zold, que son zèle dans l'affaire avait promu au rang de ministre, tua sa femme et ses enfants, puis se donna la mort. Le ministre de la « justice » Istvan Riez, condamné à vingt-cinq ans de détention, fut étranglé dans sa cellule. Le ministre Gyula Deszi fut condamné à la prison. Le chef de la police Biederman fut trouvé mort mystérieusement dans le sous-sol de son quartier général à Budapest. Son collègue Guyla Osko fut abattu alors qu'il tentait de fuir en Autriche. Imre Zipsa, le directeur de la prison, et Ferenó Donath, l'organisateur de la campagne des pétitions, furent envoyés dans un camp de concentration. Le « Président du tribunal populaire », Osti, et les treize policiers mêlés à l'arrestation du cardinal ont été, avec leurs familles, déportés en U.R.S.S. Ainsi, lorsque l'insurrection nationale victorieuse du 23 octobre 1956 eut libéré le primat de Hongrie, il ne restait sans doute aucun témoin du scandaleux procès de 1949, ni parmi les tortionnaires, ni parmi les « juges ».

Joseph Mindszenty n'aura respiré, comme la Hongrie elle-même, que quelques bouffées d'air libre, puisqu'à peine sorti du lieu de son internement à Szomor (à environ 40 milles de Budapest) il dut demander protection, le 4 novembre, à la légation des Etats-Unis à Budapest. Il n'avait pas eu le temps de réoccuper son siège primordial d'Esztergon. Les journalistes qu'il a reçus en audience l'ont trouvé prématurément vieilli : âgé de 64 ans, il paraît septuagénaire ; le visage blêmi, la voix s'est affaiblie ; beaucoup plus que les années, tant d'épreuves physiques et morales l'ont courbé prématurément, comme si la douleur de toute une nation pesait sur ses épaules. Le primat porte la croix de son peuple martyr.

Quels que soient l'avenir de la Hongrie et le sort de Joseph Mindszenty, le monde sent aujourd'hui, avec une indicible angoisse, que la justice a besoin d'être apaisée, et que ce n'est pas impunément que l'innocence de tant de victimes, hommes, femmes, vieillards et enfants, crie vengeance.

Malheur à l'Europe si les Hongrois et tous les peuples asservis au-delà du « rideau de fer » confondent demain dans le même opprobre la tyrannie qui les écrase et la lâcheté du monde libre qui les a abandonnés !

CHARLES MONTAIS.



AUX 4 COINS DU QUÉBEC

par CLAUDE DERY

A Sorel on parle de la canalisation du Richelieu encore une fois. Depuis 50 ans, le sujet revient à la surface et les autorités provinciales comme les groupements sociaux s'accordent à dire que le projet serait un progrès incontestable pour toute la région du Richelieu. Les Américains du reste ont également ce projet important sur la liste des travaux fluviaux à réaliser.

Une cinquantaine de personnes de Sherbrooke accompagneront le conseil municipal et le maire Armand Nadeau dans une visite à Halifax pour marquer le jumelage de ces deux villes canadiennes. Des produits de l'industrie sherbrookeuse seront remis à chaque échevin d'Halifax. On promet aux Sherbrookoises une réception grandiose sur le « Saxonnia » en plus de nombreuses manifestations d'amitié.

M. Harry Bernard, directeur du « Courrier de St-Hyacinthe », auteur canadien et membre de la Société des Écrivains du Canada, est actuellement à Caracas au Venezuela où il représente la Société Royale du Canada au Festival du Livre de l'Amérique du Sud à l'Université du pays. M. Bernard est aussi directeur de l'Association des Hebdomadaires de langue française du Canada et docteur ès-lettres de l'Université de Montréal.

L'excellente initiative prise par Sainte-Agathe-des-Monts et Québec au sujet de l'organisation d'un Carnaval d'Hiver sera probablement imitée par la région du Saguenay. Des sportifs de Kénogami et de Chicoutimi ont déjà esquissé le projet d'un Carnaval régional qui aurait lieu à tour de rôle dans les différentes villes de la région : Chicoutimi, Jonquière, Arvida, Kénogami, la Baie etc. Un autre bel effort pour rendre au Québec son visage français !

Le journalisme conduit à tout... et partout. C'est ainsi que Paul-Émile Tremblay, de Chicoutimi, au service des reportages de Radio-Canada depuis à peine trois mois, vient de se voir confier la tâche d'accomplir des reportages pour Radio-État directement du sol égyptien durant les prochains trois mois.

Selon la Canadian Automobile Association, les automobilistes paient beaucoup trop de taxes au fédéral. Aujourd'hui, il est reconnu que huit automobilistes sur dix utilisent leur voiture pour fins essentielles. Mais en 1955, ils ont tout de même versé \$508,800,000 en taxes à Ottawa dont \$85 millions en taxes d'accise. On espère bien que cette taxe sera diminuée de 5% au prochain budget national.

Le scandale qui a frappé l'Hôpital La Providence n'est pas prêt d'être oublié de la population de Magog. On apprend en effet qu'un comité de citoyens a été formé pour constituer une corporation destinée à étudier la possibilité de construire un nouvel hôpital à direction laïque. La population et les autorités municipales accusent les autorités de l'Hôpital d'avoir renvoyé le Dr Pettigrew sans cause suffisante et à cause d'une jalousie collective. Il apparaît qu'on boycotte également un nouveau et jeune médecin dans ce même institut. A moins d'un règlement prochain de cette situation, la cause médicale et hospitalière dans les Cantons de l'Est subira certainement un choc à répercussion grave.

La longévité semble être le sort réservé à la famille Daunais à Sainte-Victoire-sur-Richelieu. M. Olivier Daunais a célébré récemment ses 101 ans et jouit encore d'une bonne santé. Il s'agit d'une famille de terriens qui ont besogné dur en tout temps. Le père du jubilaire est décédé à 93 ans et sa grand-mère maternelle à 106 ans.

Nombreux sont les Franco-Américains qui font honneur à leurs frères du Canada français. Ainsi on apprend que M. Archibald Lemieux, industriel et philanthrope de Worcester, Mass., vient de recevoir un doctorat honorifique en sciences sociales du Collège de l'Assomption. M. Lemieux est aussi membre de la Légion d'Honneur, de l'Ordre du Bien Public de France, membre d'honneur de l'Association Canado-Américaine.

Selon le Courrier de Montmagny, la lecture n'est pas à l'agonie, au contraire. Et les nouveaux programmes de télévision, en particulier les questionnaires avec des fortunes comme prix aux érudits, contribuera largement à pousser les téléspectateurs vers le livre. Récemment une exposition de livres à Montmagny a permis au public de bouquiner parmi 5,000 volumes divers. On espère la création d'une bibliothèque publique dans cette ville.

Le programme de repeuplement des lacs se poursuit partout dans l'Estrie. On apprend que le lac Brompton recevra encore 4,000 dorés le printemps prochain. Durant la saison dernière ce lac avait reçu 1,000 dorés et 6,000 truites et saumons. Un travail d'approche sera aussi entrepris auprès des propriétaires de chalets autour du lac afin qu'ils évitent de déverser leurs égouts dans cette nappe d'eau afin d'éviter la pollution.

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

L'art floral, que ne saurait ignorer aucune Japonaise, est une discipline du raffinement enseignée dans de véritables écoles. Choix du vase, longue préparation du bouquet, qui dépasse rarement trois tiges, position relative de chaque fleur, exigent goût parfait et longue expérience. Des règles minutieuses, élaborées par une ancienne tradition, gouvernent l'arrangement de l'alcôve d'honneur de la pièce de réception où sont disposés les seuls objets qui ornent un intérieur japonais : une peinture ou quelques fleurs.

Les Louchais sont une population de race thibéto-birmane, installée dans le Manipur et le Cachar indiens. Ils forment une confédération tribale de plus de 100,000 sujets. Dans de petits replats, au cœur de la jungle menaçante, les Louchais arrivent à cultiver le sol après l'avoir nettoyé et labouré à la main ou avec de simples coins en bois. Ils plantent du coton, des ananas, des bananiers, des cannes à sucre, des mandarinières et cultivent le riz. D'autres se consacrent à la pêche fluviale. Ils tressent leurs filets avec des lianes, des fibres de palmiers et des joncs, et pour flotter sur l'eau, improvisent des embarcations faites de faisceaux de cannes de bambous liés entre eux par des cordes en écorce et en osier.

Le Koyo-San, au Japon, c'est un lieu de pèlerinage, une colline inspirée aux mesures d'un archipel chroniquement surpeuplé. En tout cas, pas d'endroit où il soit plus nécessaire à un croyant japonais d'être venu pour assurer son salut. Là, amis et ennemis dorment côte à côte. Depuis des siècles, en ce pays où le culte des ancêtres constitue la seule religion véritable, innombrables sont les familles qui, en divers points de Koya-San, perpétuent, par une pierre ne protégeant souvent qu'un fragment d'os, le souvenir de leurs défunts. Cent, deux cents ans après son décès, de pieux descendants transfèrent les restes d'un ancêtre illustre au sommet de la montagne « où l'aide de Kobo Daishi lui confère le privilège spirituel de revivre sur la terre d'idéale pureté ».

L'éditeur René Julliard a reçu une lettre par lui adressée à un libraire hollandais et qui lui est revenue avec cette mention : « Par suite de décès, parti sans laisser d'adresse. »

La confection d'un habit d'homme exige 62 onces de laine, soit un peu moins de quatre livres.

La légende veut que l'Université d'Oxford ait été fondée par le roi Alfred. Dès 1117, des savants y donnaient des conférences et en 1185, Oxford était reconnue comme un centre intellectuel.

Le « canasta » fut joué d'abord en Uruguay et en Argentine, ce jeu de cartes a eu ensuite une grande vogue aux États-Unis, puis en Europe. Tout en présentant des caractéristiques nettement particulières, le jeu s'apparente au bridge, au rami et au poker. Canasta est un mot espagnol signifiant « panier » ou « corbeille ». Une certaine hésitation demeure quant au genre du nom. On dit en général : jouer au « canasta », mais on parle de réussir « une canasta ».

Alexandre de Menstrie, un Écossais, fut le tuteur de l'ainé des enfants de Jacques Ier ; celui-ci succéda à son père, sous le titre de Charles Ier. En 1621, le nouveau roi fit don à Alexandre de toute la Nouvelle-Écosse, ce qui comprenait Terre-Neuve, l'Acadie, le Cap-Breton, le Maine, le Nouveau-Brunswick et une partie du Québec. Alexandre de Menstrie avait le privilège d'ériger des villes, de tenir une Cour, donner des terres et frapper de la monnaie.

En Suède, les facteurs font leur tournée en Vespa. Aux États-Unis, où la voiture est reine, la Vespa est utilisée comme un précieux auxiliaire de l'automobile. On raconte qu'une riche Américaine loge dans le coffre de sa voiture de luxe, une Vespa frappée à ses armoiries ; quand les rues sont trop encombrées, elle met le scooter à la rue, comme un canot de sauvetage, et peut ainsi continuer ses emplettes.

Un Anglais a inventé une sorte de savon antiseptique qui laisse sur la peau, après usage, une pellicule extrême fine qui persiste pendant plusieurs heures et détruit tous les germes microbiens qui entrent en contact avec elle. Il suffit d'un nouveau savonnage pour que se reforme cette pellicule incolore, inodore et garantie non toxique.

Pour développer et greffer une nouvelle rose jaune baptisée : *Golden Masterpiece*, la compagnie Perkins a dépensé \$50,000. Les fleuristes n'en furent pas impressionnés, mais les jardiniers et les amateurs la réclamèrent avec enthousiasme et *Golden Masterpiece* est devenue rapidement populaire.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

ODILON RIENDEAU
Chef du tirage

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A.
as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Doublez votre plaisir! Au son joyeux de la musique, les rires fusent—quand Coca-Cola est de la fête. Son bon goût vif est si rafraîchissant—et le petit surcroît d'énergie qu'il donne est si agréable! Pour des moments joyeux, n'importe où—savourer le breuvage le plus populaire au monde—le délicieux Coca-Cola!



Pour la pause qui rafraîchit... Apportez le Coke chez vous

"Coke" est une marque déposée

BIBLIOTHÈQUE DE LA
LEGISLATURE
HOTEL DU GOUVERNEMENT
QUEBEC C. P. QUE
1945-1946